

ROLAND BRIVAL

**NÈGRE
DE PERSONNE**

roman

nrf

GALLIMARD

ROLAND BRIVAL

**NÈGRE
DE PERSONNE**

roman

nrf

GALLIMARD

ROLAND BRIVAL

NÈGRE DE PERSONNE

roman

nrf

GALLIMARD

« Tout ce que je sais de moi-même, je le tiens de faux documents... »

Vladimir NABOKOV

« J'habite l'ombre
J'habite le désastre
J'habite les éléments liquides de la nuit »

Shiro NAKANO

New York. Enfin. Et, sous nos pieds, la vibration assourdie des moteurs du *Normandie*. Le plus grand paquebot du monde. Réputé le plus sûr, aussi, à cause de sa double coque et de ses cloisons étanches. Pourtant, lors de cette tempête effroyable qui s'est abattue sur nous à la sortie du Havre, j'ai bien cru ne pas m'en sortir vivant. Je n'avais jamais connu pareille tourmente. Des creux de douze mètres menaçaient à chaque instant de fracasser le navire contre la muraille liquide dressée devant nous, et de toutes parts résonnaient des cris de détresse à travers les coursives.

Barricadé dans cette cabine exigüe que je partage avec trois autres compagnons, pendant que j'agonisais sur ma couchette, à rendre tripes et boyaux, je ne pouvais m'empêcher de penser à nos malheureux ancêtres qui, trois siècles plus tôt, voyageaient enchaînés à fond de cale dans les bateaux négriers. Mais, ce matin, à l'instant où j'ai aperçu, surgissant de la brume, la silhouette de la statue de la Liberté dressée sur l'île de Bedloe, je n'étais plus qu'un passager comme les autres, le souffle coupé par l'émotion. Une telle ferveur nous étreignait que, dans la lueur rouge de l'aurore, au moment où est apparue sous nos yeux cette forêt de gratte-ciel s'étalant à perte de vue, une immense clameur s'est élevée de la foule rassemblée sur le pont. Les gens se bousculaient pour atteindre la rambarde. Des enfants pleuraient. Des couples s'embrassaient. Des familles enlacées se jetaient à genoux. Un prêtre en soutane noire a entonné une prière et, bien malgré moi, j'ai senti les larmes me brûler les yeux.

Depuis l'avènement des paquebots, la traversée de l'Atlantique a pourtant cessé d'être la périlleuse aventure de jadis. Mais la France que nous avons laissée derrière nous n'est plus, désormais, qu'un pays menacé dont les habitants vivent dans la crainte d'une guerre imminente. Même si je n'ai nullement entrepris ce voyage dans l'intention de m'exiler, sans doute est-ce la raison de l'allégresse que j'éprouvais, moi aussi, à la vue de ce paysage aux allures de terre promise.

Ce projet, pour tout dire, s'est imposé de lui-même peu après ton départ pour la Martinique, Césaire. Ces dernières années, de la triade que nous formions avec Senghor, tu étais le point d'ancrage, et cette rupture forcée nous a laissés orphelins. Lui semble s'en être remis assez vite. Occupé qu'il est désormais entre ses cours de professeur de lettres et ses études à l'Institut d'ethnologie, il n'a guère le temps de cultiver la nostalgie. Mais, en te voyant monter dans ce train qui t'emmènerait rejoindre la première étape de ton retour dans ton île, j'étais loin d'imaginer, pour ma part, à quel point me manquerait chaque jour la chaleur fraternelle de notre amitié.

Les rues de Paris, sans toi, ont perdu leur charme à mes yeux. Les cafés où nous allions nous attabler pour d'interminables discussions, les bibliothèques que nous fréquentions, les couloirs de la Sorbonne où nous errions chargés du poids de nos livres, les allées du jardin du Luxembourg qui, été comme hiver, nous accueillait pour de longues balades et abritaient nos confidences – tout cela n'est plus qu'un paysage déserté dont, seul, je n'ai plus la force de recomposer l'essentiel. Même cette candeur antillaise, cette joie nègre si fraîche, si simple, dont nous nous partageons le tribut en toutes circonstances, a disparu. Et les journées s'étiraient, lugubres et monotones, qui semblaient n'avoir d'autre but que d'offrir à ma plume l'escale de leurs rivages amers.

Un matin, à mon réveil, j'ai su qu'il était temps de m'arracher à l'humeur morbide qui m'emprisonnait. C'est alors que m'est venue cette idée dont l'évidence m'a aussitôt terrassé.

Partir en Amérique.

Je n'ai prévenu personne. J'ai simplement annoncé à quelques proches que je souhaitais me retirer afin de mettre la dernière main à mon prochain recueil de poèmes, de sorte qu'ils ne s'inquiéteront pas de me voir désertier nos réunions littéraires. Senghor, lui-même, ne pourrait imaginer ma présence en ce moment sur le pont d'un navire.

Quant à nos amis américains, rassure-toi, je suis persuadé qu'ils seront ravis de m'accueillir. Langston Hughes m'a promis de me faire visiter Harlem s'il m'arrivait, un jour, de me rendre à New York. C'est d'ailleurs le moins qu'il pourrait faire après que je me suis personnellement occupé de l'initier aux arcanes de la nuit parisienne.

Sais-tu qu'il m'arrive souvent de le revoir, fièrement campé à la tribune du dernier Congrès international des écrivains, en train de lancer à la cantonade les premiers mots de son discours ?

« Je suis noir, et je suis pauvre. Et cette combinaison entre couleur et pauvreté me donne assurément le droit de parler au nom de la communauté la plus opprimée d'Amérique... »

Rappelle-toi comme nous en étions saisis d'étonnement.

Et puis, je pourrai toujours me prévaloir, auprès de McKay, de nos efforts pour que ses romans soient traduits et publiés en France. Toutefois, il faut reconnaître que ni le récit d'une vie quotidienne à Harlem qu'il déroule dans *Ghetto noir*, ni celui des aventures d'un Nègre américain dans les bas-fonds de Marseille que nous raconte son *Banjo* ne pouvaient nous laisser indifférents.

Pour le reste, je m'en tiendrai à nos engagements et à nos certitudes. Nous sommes vos frères d'armes. Vos frères de combat. Voilà sur quelles bases je leur parlerai. Je leur raconterai que je viens d'un pays où les hommes sont libres, où la ségrégation n'existe pas, mais où il n'y a pas de pire blessure que celle de recevoir à froid la haine des yeux d'un homme qui vous croise sur le trottoir, ou de voir soudain une femme protéger ses

enfants effrayés de votre apparition dans les allées d'un jardin public. Je leur expliquerai que, nourri de préceptes appris sur les bancs de la République qui me donnaient à croire que, si je les respectais, j'appartiendrais à la grande famille des Français de France, j'ignorais tout de ma véritable histoire lorsque j'ai débarqué à Paris.

Toi aussi, tu as vécu cette horreur, cet embrigadement forcé sous leurs bannières qui, certains jours, te mettait la rage au ventre comme tu me l'as raconté. D'ailleurs, c'est ensemble que nous avons pris, peu à peu, la mesure de tout cela. Ensemble que nous avons finalement compris qu'il valait mieux baisser les armes. Nous n'étions pas de taille à lutter contre ce conditionnement programmé qu'on nous inculquait tous les jours à grand renfort de citations d'hommes célèbres. Pas de taille à résister à l'envahissement de nos cerveaux par ces dates historiques inutiles et absurdes dont on nous gavait. Pas de taille à dénier que nos ancêtres fussent blancs et qu'ils étaient gaulois comme nous apprenions à le répéter. Pas de taille à résister à la mise en quarantaine des contes créoles de nos grand-mères remplacés par les œuvres des frères Grimm, ni à nous opposer à l'idée que nous étions devenus des citoyens comme les autres.

La désillusion fut des plus cruelles. Tu étais livide et comme tétanisé ce fameux jour où, à la terrasse du Mabillon où nous nous étions donné rendez-vous, tu t'es mis à me raconter la sinistre aventure de ton arrivée sous la pluie à la gare du Nord, et ta rencontre avec ce porteur de bagages qui t'avait bousculé au passage en te traitant de « Sale Nègre ! ». Jamais encore cela ne t'était arrivé. Et tu m'as dit, ce jour-là, ton désespoir face à cette révélation inouïe. Oui, tu étais un Nègre. Mais toi non plus, tu ne le savais pas.

Quatre ans plus tôt, j'avais affronté la même déconvenue face au proviseur du lycée de Meaux qui, dès mon arrivée, m'avait demandé en guise d'accueil si j'étais le fils d'un bagnard.

— En ce cas, ma peau serait aujourd’hui aussi blanche que la vôtre ! lui avais-je rétorqué.

Mais la blessure avait été tout aussi douloureuse que la tienne.

Le soir même, je m’étais jeté sur mon cahier pour y défouler ma colère. Peu m’importe, désormais, la teneur de ces vers que j’ai d’ailleurs oubliés depuis longtemps. Mais je garde de ces instants le souvenir d’une énergie farouche et belliqueuse qui me galvanisait comme pour m’entraîner au cœur d’une bataille.

Aujourd’hui, c’est la même fièvre que je ressens au moment où, devenu l’ambassadeur de nos rêves, je m’apprête à poser le pied en Amérique. Et c’est encore du fil de notre triade complice que je me servirai pour tisser les pages de ce modeste carnet de voyage devenu mon seul compagnon de route.

New York. J'y suis, mes frères, et quoique j'y vienne en guerrier, preneur de citadelles, c'est l'émotion trouble d'un adolescent qui perdure en moi à l'instant de descendre les marches de cette passerelle. Où est-il, Senghor, ton rire à la diable capable de ramener toutes choses à leur juste proportion ? Il eût été le seul à pouvoir me dénouer la gorge. Et toi, Césaire, qu'en dis-tu ? Je te vois d'ici, le front soucieux, penché sur mes pages pour tenter d'en faire jaillir l'invisible suc. Je suis persuadé qu'il te viendrait alors l'une de ces phrases magiques qui savent en deux traits d'esquisse suggérer la sensation d'un envol. Oui, vous me manquez tous les deux à cette heure, pendant qu'un douanier tatillon et visiblement dérouté par mon élégance à la française semble vouloir me chercher des noises.

— Le but de votre séjour, monsieur Damas ?

— Tourisme... ai-je consenti à lui lâcher du bout des lèvres.

Il m'a alors jeté un dernier coup d'œil avant de finir par se résoudre à tamponner mon passeport. J'imagine que les choses se seraient déroulées fort différemment s'il avait eu vent de la vérité et si, par je ne sais quel malheureux concours de circonstances, son officier supérieur s'était approché pour lui glisser à l'oreille que je ne suis là que pour prendre contact avec les membres d'une organisation redoutée par les Blancs d'Amérique. La NAACP. *National Association for the Advancement of Colored People*. Le fer de lance d'un combat qui se joue désormais de part et d'autre de l'Atlantique, notre combat pour redorer le blason de l'homme noir et lui rendre sa dignité.

Comme prévu, ma cousine, Éli^sa, et Anton, son mari, étaient venus m'accueillir. Éli^sa, tout comme moi, est guyanaise. Une beauté. Dans la rue, son teint de miel et ses cheveux naturellement parsemés de mèches blondes ne manquent jamais d'attirer l'attention, et c'était déjà le cas à l'époque où, gamin en culottes courtes, je me targuais secrètement d'être son « fiancé ».

Lors de mon arrivée à Paris, j'avais depuis longtemps perdu sa trace. Je savais seulement qu'elle était partie vivre en Amérique avec ses parents, et qu'ils avaient connu là-bas de multiples déboires. Mais, après avoir appris par sa famille qu'elle habitait désormais à New York, précisément dans le quartier de Harlem où je souhaitais me rendre, l'idée m'était naturellement venue en préparant ce voyage de lui écrire pour lui demander l'adresse d'un hôtel aux tarifs raisonnables. Deux ans plus tôt, elle avait épousé un Haïtien dénommé Anton, m'avait expliqué l'une de ses tantes, aussi ne m'étais-je pas attendu à ce qu'elle me propose en retour de m'héberger.

Qu'en penserait son mari ? Je me l'étais aussitôt demandé à la lecture de sa lettre. Cependant, compte tenu de mes maigres ressources, j'avais fini par oublier mes scrupules. À vrai dire, cet Anton, j'étais même impatient de le rencontrer. Mais l'expérience se révèle plutôt décevante. L'homme, face à moi, semble se tenir sur la défensive. Je devine une hostilité contenue dans son regard, et sa poignée de main, fuyante et molle, me le confirme.

Sur le moment, je ne m'en soucie pas. Fatigué par le voyage, je n'ai qu'une hâte : celle de me retrouver loin de cette marée humaine qui vient d'envahir les bâtiments de la douane, d'autant qu'il fait ici une chaleur étouffante qui m'oblige à tomber la veste.

— On rentre chez nous ! s'exclame enfin Éli^sa après d'interminables embrassades.

Anton, d'un signe, m'indique la direction de la sortie, et nous voilà partis. Éli^sa ouvre la marche d'une foulée rapide, frayant son chemin sans encombre parmi la foule. Mais, d'emblée, je suis pris de court, tétanisé. Le roulis du navire persiste en moi et, la tête embrumée, le pas mal assuré, je

me sens plus dans la peau d'un vieillard décati que dans celle d'un touriste avide de sensations nouvelles. Parvenu à l'air libre, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne distingue qu'à peine le paysage qui s'étend devant moi. Une telle confusion s'installe alors dans mon esprit que je crois n'avoir repris conscience de l'endroit où je me trouvais qu'au moment d'embarquer dans l'autobus.

Surpris de voir Éliisa et Anton délaissier les places vides à l'avant du véhicule pour aller se réfugier vers l'arrière déjà passablement encombré, je m'apprête à leur en faire la remarque lorsque je comprends soudain qu'il s'agit de l'emplacement réservé aux Noirs sur les lignes de transport urbain. J'avais beau m'être préparé à ce genre d'éventualités, j'en demeure stupéfait.

Je me laisse tomber sur un siège libre, ma valise calée entre mes jambes. La colère et l'indignation déferlent en moi. Éliisa, devinant mes pensées, me regarde d'un air suppliant. Mais Anton affiche ostensiblement un sourire moqueur, et se retourne vers nos voisins comme pour les inviter à contempler ma déroute.

Au fil du trajet, à mesure que je découvre l'incroyable décor de ces immenses avenues bordées de gratte-ciel, cette pénible impression d'être réduit à néant ne tarde pas à s'aggraver. C'est un océan de béton pétrifié en pleine tempête qui surgit devant moi, dévoilant d'innombrables rangées de vagues suspendues au-dessus de nos têtes comme une menace de cataclysme. Comment peut-on vivre sans étouffer au milieu de cet entassement de murailles et de tours de Babel ? Comment s'entendre penser dans cette clameur répandue comme le charroi d'un fleuve et dont les vitres de l'autobus ne filtrent qu'à peine le désordre ? Partout, des voitures et des piétons rassemblés dans une même cohue grouillante et, parachevant le spectacle de cette étrange hystérie, la ronde lumineuse des enseignes accrochées à toutes les devantures de magasins telles des guirlandes de Noël.

Nous voilà bientôt prisonniers d'un interminable embouteillage. Une chaleur suffocante envahit l'intérieur du véhicule, et je commence à perdre patience.

— On se croirait de retour au pays, tu ne trouves pas ? me lance Éliisa en me voyant m'éponger le front à grands coups de mouchoir. Je t'avais prévenu qu'il faisait chaud durant l'été à New York !

— C'est à cause de ces nouveaux climatiseurs qu'ils installent maintenant dans tous les immeubles, lui rétorque Anton en haussant les épaules. Il y en a tellement qui fonctionnent en même temps dans la ville que la surchauffe des moteurs finit par s'ajouter à la chaleur !

— Anton est électricien, m'explique Éliisa.

— Ah oui, c'est le genre de choses qu'on apprend dans notre métier, se rengorge-t-il.

Je m'applique à feindre le plus grand intérêt pour ce qu'il me raconte, mais l'idée d'aller m'enfermer dans un appartement subitement me dérange, au point qu'en apercevant un panneau signalant l'arrêt d'un parc je ne peux m'empêcher de leur dire que je crève d'envie d'aller y faire un tour, histoire de me dégourdir les jambes.

— Un bon repas t'attend à la maison, m'annonce Éliisa, qui cherche à dissiper mon malaise. Depuis quand n'as-tu pas goûté à un bouillon d'awara ?

Elle ne songe qu'à me faire plaisir. Elle sait que j'ai toujours raffolé de ce plat national guyanais dont la recette improbable mélange viandes, poissons et crustacés. Mais, sur le moment, à peine remis des nausées que m'aura values ce voyage, d'en entendre parler ne réussit qu'à me soulever le cœur.

Élisa et Anton sont loin de mener grand train, comme je m'en aperçois en débarquant dans cet appartement étriqué situé dans un sous-sol et où l'on m'invite à dormir sur le canapé du salon. De vieilles affiches de music-hall placardées sur les murs tiennent comme elles le peuvent leur rôle de tapisserie, mais le plafond est constellé de taches d'humidité. Les boiseries de la salle de bains sont rongées d'une mousse verdâtre. Les placards dégagent une odeur de moisi. Tout le reste est à l'avenant.

La misère, je connais. Nous étions cinq frères et sœurs dans ma famille et, chez nous, les tôles mal ajustées du toit nous obligeaient à disposer des bassines dans toutes les pièces à la saison des pluies. Nous étions pourtant tenus pour des riches par les gens du quartier dont les cases branlantes ne pouvaient rivaliser avec le luxe supposé de notre baraque de la rue Madame-Paye, dotée d'un étage. Mais, les nuits de cyclone, persuadés que celle-ci s'envolerait et que nous nous retrouverions dans la gueule béante du monstre qui soufflait sur Cayenne, nous tremblions de peur. Et je garde encore le souvenir de l'une de mes tantes arc-boutée à la porte de l'entrée comme pour tenter de la retenir pendant qu'elle suppliait le vent de nous épargner.

J'avais apporté une bouteille de rhum dans ma valise, et je l'ai aussitôt tendue à Anton dont j'ai vu enfin le visage s'éclairer d'un sourire. Élisa s'est chargée de préparer les punchs sans attendre que nous le lui demandions. Puis, affalés de part et d'autre de la table basse où elle avait posé nos verres, nous nous sommes peu à peu installés tous les trois dans

une douce ivresse qui nous rendait le cœur léger et faisait flamber nos rires. Même les blagues que nous racontait Anton dans son créole haïtien dont je n'entends qu'un mot sur deux me plongeaient dans un étrange état d'euphorie.

J'ai fini par céder à l'insistance d'Élisa en portant à mes lèvres la première cuillerée de ce bouillon qu'elle avait mijoté à mon intention.

— Tu ne peux pas savoir le mal que j'ai eu à me procurer la pâte d'awara ! s'amusait-elle, guettant la moindre de mes réactions. J'avais renoncé à l'idée de te faire la surprise, mais j'ai fini par en trouver dans la boutique d'un vieux Guyanais à Brooklyn.

De l'entendre employer le mot « boutique » pour parler d'une épicerie, comme on le fait chez nous, aurait pu suffire à mon bonheur. Mais davantage encore me réchauffait son léger accent qui scellait notre appartenance au même univers de paroles et de rires. La Guyane. Nous n'en avions que pour elle, trop heureux de pouvoir revivre à travers l'évocation de nos souvenirs d'enfance une parcelle, même infime, de la complicité qui jadis nous unissait.

Après le dîner, la fatigue m'est tombée dessus d'un coup, et j'ai prétexté une forte migraine pour aller m'allonger. Je ne sais plus à quel moment j'ai perdu conscience. Mais, vers une heure du matin, je me suis réveillé brusquement, surpris de me découvrir tout habillé sur le canapé.

Incapable de me rendormir, je suis allé m'installer devant l'une des lucarnes pour observer le manège de la rue. Des filles de joie traînaient sur le trottoir d'en face. Leur couleur de peau mise à part, elles ressemblaient à toutes celles que l'on peut trouver dans les bouges des grandes villes du monde. Je me suis vite lassé du spectacle et je suis retourné me coucher.

J'ai alors entrepris de relire quelques pages de *Ghetto noir*. Rappelle-toi comme nous avons été subjugués par la lecture de ce roman novateur qui, pour la première fois, mettait en scène cette vie grouillante de Harlem dont nous étions à mille lieues d'imaginer toute la cruauté. Cette misère crasse.

Cette violence à bout portant. Cette angoisse incontrôlée. Cette volonté absolue de survivre à tout prix. Et cette salissure de l'âme, disais-tu en évoquant les méfaits de la drogue. Tout cela nous avait sauté au visage comme une grenade dégoupillée sur un malheur dont jamais encore nous n'avions mesuré l'étendue.

Finalement l'aube est arrivée, et Anton, levé le premier, est allé préparer le café dans la cuisine, où je l'ai rejoint.

— Ah oui, bien dormi ? m'a-t-il demandé.

De nouveau, l'ironie perçait dans sa voix. Mais je n'étais pas d'humeur à me lancer dans une joute matinale.

— Saloperie de cafards ! l'ai-je entendu grommeler pendant qu'il s'activait, un torchon à la main, à chasser les intrus dont les ailes luisantes envahissaient même la vaisselle de la veille entassée dans l'évier.

Le chuintement de la bouilloire a interrompu son manège. Puis je l'ai observé pendant qu'il versait l'eau dans la cafetière et sortait nos tasses. Ses gestes étaient calmes et précis et, à son souci du détail, l'on devinait son goût du travail bien fait. Je me suis bientôt surpris à penser qu'il ne devait pas être un mauvais bougre, mais que son hostilité s'expliquait peut-être par les confidences qu'avait pu lui faire Éliisa au sujet de nos relations d'autrefois.

Pour meubler la conversation, il s'est mis à me parler de l'entreprise dans laquelle il travaille, spécialisée dans le câblage électrique. Un bon job, m'a-t-il précisé, comme s'il entendait par là s'excuser de l'aspect négligé de l'appartement. Il avait l'air d'un camelot vantant sa marchandise pendant qu'il me racontait avec fierté ses journées sur des chantiers d'immeubles en construction. Jusqu'au moment où, incapable d'endurer plus longtemps son bavardage, je l'ai interrompu pour lui demander son opinion sur le sort de nos frères en Amérique.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? m'a-t-il répondu, en ouvrant de grands yeux.

— Eh bien, la ségrégation. Comment tu la vis ?

Il a soudain paru comprendre qu'il ne s'agissait pas, de ma part, d'une question en l'air :

— Ah oui, a-t-il enfin marmonné en hochant la tête. Il y a du racisme. D'ailleurs, la seule chose que je te demande, c'est de nous éviter les ennuis. On n'est pas en France où un Noir peut se balader en pleine rue avec une femme blanche pendue à son bras, autant que tu sois tout de suite prévenu !

— Je te rassure, je le savais !

— Ce n'est pas tout. En mars, ici, il y a eu des émeutes. Quatre morts, près de deux cents personnes blessées. Des dizaines de magasins pillés et brûlés. Tout ça à cause d'une saleté de rumeur qui prétendait qu'un Blanc avait abattu un jeune Noir qui volait à l'étalage. Alors, je te conseille de bien faire attention. Ces derniers temps, les flics sont plutôt nerveux dans le quartier !

Il semblait contrarié par notre conversation. J'étais intrigué. Mais, flottant dans un demi-sommeil, Éliisa est venue nous interrompre et, d'un accord tacite, nous avons changé de sujet.

— Sans mon café, je ne peux pas décoller, le matin ! minaudait-elle en s'étirant devant nous comme une chatte.

Elle a pris la tasse des mains d'Anton et lui a souri. En retour, il s'est penché vers elle pour l'embrasser sur le front.

Ce n'était qu'un bref moment de tendresse comme en vivent, même en présence de leurs amis, tous les couples du monde. Pourtant, je te l'avoue, mon frère, un étrange sentiment de jalousie m'a pincé le cœur de voir ainsi leur bonheur simple étalé sous mes yeux.

Jusqu'à l'âge de six ans, Césaire, je n'ai prononcé aucun mot. Les gens me croyaient muet. J'étais coincé dans la case du silence comme un gosse effrayé par la rumeur du jour. Et je ne te parle pas du silence colonial où des siècles d'indigence ont voulu nous plonger, mais d'un silence plus vaste encore, et dont il faut parfois une vie entière pour dénouer le mystère.

Je le dois à ma sœur jumelle, Gabrielle. Imagine-nous blottis l'un contre l'autre dans le refuge du ventre maternel, et tu sauras de quelle appartenance nous partagions le fruit. Son souffle était le mien. Mes pensées étaient les siennes. Nous vivions soudés à la racine d'un même corps. Pourtant, elle est morte quelques jours après notre naissance, comme si elle n'avait eu que l'intention de m'accompagner jusqu'à la porte du monde avant de repartir danser sous d'autres soleils.

Rien ne saurait se comparer à la stupeur inouïe que provoque un tel naufrage. Voilà comment, sans doute, s'est installée cette douleur corrosive qui vit désormais accrochée à la plume de mon stylo.

Un an plus tard, j'ai perdu ma mère. Puis ce fut au tour de ma grand-mère, qui l'avait remplacée, de s'en aller dans une boîte en planches que j'ai vue mise en terre, un sinistre rituel dont je suis ressorti dévasté. Elle s'appelait Bathilde. Et d'elle, non plus, je n'ai jamais appris à prononcer le nom. Alors, tu comprendras que, lancé sur une telle trajectoire, un homme n'a plus que le choix de pourrir sur place, ou de s'envoler, toutes ailes déployées, à la rencontre des étoiles.

Méteore. Planète consumée. Brasier ardent en roue libre dans l'espace. Je n'étais rien d'autre lorsque, à l'âge de douze ans, je suis arrivé en Martinique et que nous nous sommes trouvés dans la cour de ce lycée Schœlcher. J'étais l'éponge de toutes les larmes enfouies. L'aimant de toutes les frustrations. Qui d'autre, à l'époque, eût pu être une meilleure destination que toi ? Toi qui souffrais d'un mal semblable au mien, mais auquel tu étais parvenu par des chemins différents.

À présent, nous voici, mon frère, face à face. Surgis de nos propres mémoires tels des guerriers armés de la plus obstinée des vigilances. Rien ne nous fait défaut. Nous sommes enfin à l'aube de nos plus belles folies. Le passé n'est qu'un nom. L'avenir n'est qu'une ombre. Seul compte l'instant présent de nos regards qui, même à distance, se rejoignent et s'abîment dans l'océan d'eau morte qui nous lie.

Je suis ta croix. Ton vice de forme. Le seul à pénétrer si avant dans les terres de ces marécages où se fomentent l'humus de tes révolutions d'alchimiste. Je ne te nierai point. Je te tiendrai jusqu'au bout sous la garde de ma chandelle, et je serai toujours pour toi celui qui donne et n'entend rien recevoir d'autre que la pluie de tes mots.

Et, s'il s'agissait d'une lettre, je signerais : « Ton ami, Damas. »

Harlem m'enfièvre. Harlem est un incendie dans mes savanes de paille. Harlem est mon Eldorado. La plus grande concentration de Noirs au monde entre les murs d'une ville. Combien sont-ils ? Trois cent mille ? Hier, c'est le chiffre que m'a annoncé Anton dans l'autobus. La plupart sont venus des États du Sud à l'époque de la grande migration, m'a-t-il expliqué pendant que je regardais, le cœur battant, grouiller cette foule hétéroclite sur les trottoirs des rues. Jamais, sauf à Pigalle, je n'avais vu clignoter autant d'enseignes lumineuses indiquant l'entrée d'un bar, d'un cabaret ou d'un club de jazz. Jamais non plus autant d'églises, de théâtres, de cinémas, de restaurants, ou de magasins aux abords desquels l'on ne trouve nulle trace de population blanche.

Aujourd'hui, en pénétrant dans une librairie, j'ai d'ailleurs ressenti un choc en voyant étalées autour de moi des rangées entières de journaux et de magazines, tous dédiés à la culture noire. J'ai repensé à nos pitoyables efforts pour tenter de produire à Paris les premiers numéros de notre revue à l'aide d'une Ronéo, et j'ai bien failli m'esclaffer sous les yeux du libraire. J'ai commencé par acheter les ouvrages d'une dizaine d'auteurs dont je n'avais jamais entendu parler. Je n'ai pas résisté non plus à la tentation de m'offrir le dernier essai paru de Du Bois. Puis il a fallu que je me retienne, car j'y aurais assurément laissé toute ma bourse.

Quand je suis ressorti dans la rue, une brutale sensation d'étouffement m'a saisi. Je suffoquais, je manquais d'air. Trop grande était la joie de me savoir ici, dans cette nouvelle Mecque, et de découvrir ces trésors de mes

propres yeux. Il a fallu que je m'appuie contre un mur, le temps que je retrouve mon souffle avant de reprendre le fil de ma balade.

Malgré les traces encore visibles sur certaines façades des récentes émeutes dont m'avait parlé Anton, je n'étais pas loin de me croire arrivé au pays de cocagne. Mais, quelques blocs plus loin, juste à l'entrée d'un hôtel, une scène révoltante s'est pourtant déroulée sous mes yeux. Un jeune homme sauvagement matraqué par une paire de colosses blancs en uniforme qui l'ont ensuite embarqué comme un vulgaire colis à l'arrière de leur voiture repartie sirène hurlante. J'ai aussitôt rejoint l'attroupement qui s'était formé sur le trottoir. Des gens vociféraient. D'autres, plus âgés, secouaient la tête, l'air résigné. Le regard d'une femme a croisé le mien, si triste, si désespéré, que j'aurais voulu pouvoir la prendre dans mes bras pour la consoler.

Un homme qui m'observait de loin s'est approché et m'a demandé d'où je venais. Un pauvre diable aux allures de cloporte aviné, mais avec dans le regard une étincelle d'humanité qui m'a ému. Je l'ai salué d'un coup de chapeau avant de lui annoncer que je débarquais de France. Ses yeux se sont écarquillés. « Pigalle ? Les Champs-Élysées ? » Il criait si fort que les badauds nous ont bientôt entourés. Moulinant des bras comme une girouette, le type me désignait à la ronde en répétant que j'étais un « *Nigger from France* ». Les uns m'attrapaient par la manche. Les autres essayaient simplement de me toucher. J'ai voulu m'esquiver, mais l'on me retenait fermement, décidé à m'entendre. J'ai dû alors improviser un rapide discours au sujet des peuples noirs de France et du combat que nous entendions mener à leurs côtés pour l'avènement d'une grande culture négro-africaine. Le croiras-tu, j'ai été applaudi. Une vieille femme s'est même penchée pour m'embrasser la main après m'avoir béni d'un signe de croix. Puis, les gens se sont peu à peu dispersés, m'abandonnant sur le trottoir tel un sac noué plein de larmes, face à mon clochard dont l'étonnement ne désarmait pas.

J'ai fini par céder à son insistance et par accepter son invitation à boire un verre dans l'un des bars qu'il connaissait, une sorte de bouge où le frisson du danger vous saisit dès que vous franchissez le seuil. Seule une vague loupiote éclairait le comptoir, dont la lueur sale se répandait tel un mirage sur les tables aux alentours. J'ai aussitôt senti peser sur moi le poids des regards hostiles jusqu'au moment où, reprenant son manège agaçant, Samuel – puisque tel est son nom – entreprit de me présenter comme un Nègre ambassadeur venu de France pour aider la cause des Noirs opprimés de l'Amérique. Je te laisse juge du ridicule de la situation. Je m'attendais à les voir exploser de rire à mes dépens, mais j'ai été surpris de leur réaction. Peu à peu, leurs visages se sont adoucis, des sourires ont surgi, et quelques clients sont venus me chercher pour m'entraîner vers le comptoir.

J'ai passé le reste de l'après-midi à discuter avec ces inconnus qui se montraient d'une insatiable curiosité à notre sujet. Ils voulaient savoir si, chez nous, Noirs et Blancs mangeaient dans les mêmes restaurants, s'ils partageaient les mêmes places de bus ou de métro, s'il était vrai que nous avions le droit de sortir avec les femmes blanches, et je te passe le détail de ce qu'il a fallu que je consente à leur raconter pour les satisfaire.

Au bout du compte, j'ai réussi à ramener peu à peu les choses sur un terrain moins « exotique », et j'ai entrepris de leur expliquer notre démarche. J'y suis même allé de quelques poèmes dont je me suis permis une traduction libre. L'un de Tirolien, l'un de Senghor et l'un des tiens. Mais, dès lors qu'il s'est agi de leur expliquer le sens du mot « Négritude », j'avoue que nous y avons passé près d'une heure sans parvenir à trouver son équivalent dans la langue anglaise.

— Qu'est-ce que tu dirais de « *Negrotarians* » ? m'a lancé un ivrogne hilare. Paraît que c'est la dernière trouvaille de ces intellos de Sugar Hill à notre sujet, mon frère ! Mais tu dois déjà être au courant puisque t'as fait le voyage jusqu'ici pour les rencontrer, ces gars-là.

Je ne savais comment le prendre. C'est alors qu'un autre type s'est interposé en lui ordonnant de la boucler, avant de m'affirmer que la NAACP faisait du bon boulot dans le quartier. Je n'avais nulle envie de leur cacher que nous nous étions largement inspirés de leurs écrits pour aboutir à notre propre mouvement. Mais ils ne m'en ont pas laissé le temps, et la petite troupe s'est tout à coup dispersée pour écouter la retransmission d'un match de base-ball à la radio.

— « *Black Label* », ça irait peut-être ? a suggéré Samuel, affalé devant une bouteille de whisky.

J'ai posé mon écot sur le comptoir, et je suis sorti sans lui répondre. *Black Label* ? Sur le chemin du retour à l'appartement, je t'avoue que la formule ne cessait de me trotter dans la tête, au point que j'envisage de l'utiliser, un jour, en guise de titre pour un recueil de poèmes. Peut-être pour celui que je prépare ?

J'ai pourtant rapidement déchanté au sujet de mes nouveaux amis. Rentré chez mes hôtes, lorsque j'ai enlevé ma veste, impossible de retrouver dans mes poches ma montre gousset et mon portefeuille.

— Ah oui, qu'est-ce que tu crois ? s'est écrié Anton. Bien sûr que tu t'es fait avoir par un pickpocket ! Je t'avais pourtant prévenu ! Qu'est-ce qui t'a pris de suivre ce type que tu ne connaissais pas dans un bar ? Sais-tu combien de cadavres la police ramasse chaque matin dans les rues de Harlem ? Sais-tu que la plupart d'entre eux y ont laissé leur peau pour moins de dix dollars, toi qui te balades avec ces fringues de riche sous leur nez ? Réveille-toi, Léon, c'est l'Amérique, ici !

J'ai repensé à Samuel et à son air gêné lorsque je l'avais quitté, et je me suis dit que je venais d'acquitter ma taxe d'entrée au pays de la liberté. Au fond, j'ai eu de la chance dans cette mésaventure, car j'avais laissé mon passeport et la plus grosse part de ma cagnotte dans ma valise, si bien qu'après tout le mal n'était pas si grand.

Il en va de certains êtres comme des arbres-totems sous lesquels se réunissent les sages d'Afrique lors des nuits de palabres. Coule dans leurs veines un souffle venu des grands fonds de l'âme. Postés tels des miroirs au carrefour de tous les chemins, ils sont les seuls témoins de notre passage vers l'au-delà, les chamanes de nos illusions dérisoires, les maîtres incontestés de ce qui nous précède lorsque nos plumes se trempent dans le sang noir de l'écriture.

Tètèche appartenait à cet univers-là.

Imagine une petite vieille aux allures de matrone, avec un visage plissé de rides, des cheveux gris dressés en mèches folles sur la tête, et des yeux malicieux qui savent, le temps d'un battement de cils, se changer en braises de colère ou en rivières de larmes. Elle est assise toute la journée sur le trottoir d'une rue de Cayenne, les paupières tirées comme des rideaux, et plongée dans une méditation si profonde que même les moqueries et les ricanements des passants ne la dérangent pas. Mais, à la nuit tombée, à l'heure où se transforme l'esprit des enfants en torches de résine prêtes à s'enflammer, la voilà qui, au fil du récit qu'elle nous conte, se transforme sous nos yeux en diablesse, en reine ou en tigresse. Mère de toutes les paroles. Mère de tous les mots.

Je lui dois tout. C'est par elle et dans son ombre que j'ai appris, au fil de mes premières années, à me réconcilier avec ma part de verbe, celle qui gisait enfouie dans mon corps de silence et dont ses contes créoles remuaient sous la cendre la blessure encore vivace.

Elle me disait :

— Va chercher ta parole, mon enfant. Elle t'attend là où tu l'as déposée.

Le soir, allongé dans mon lit, je fermais les yeux, et je m'efforçais de lui obéir. Bien sûr, je n'y arrivais jamais. Je recommençais pourtant inlassablement, convaincu de ses pouvoirs de magicienne. Jusqu'à cette fameuse nuit où, alors que je désespérais une fois encore de réussir l'exercice, m'est apparu soudain, tout au fond d'une immense grotte creusée dans le flanc d'une montagne, un lac d'une eau bleue si pure qu'elle semblait transparente. Ne sachant s'il s'agissait d'un rêve, je me suis avancé et j'y ai plongé les mains. C'est tout ce dont je me souviens.

Mais, le lendemain, je me suis réveillé en sueur et affolé.

Je venais de m'entendre, en sortant du sommeil, prononcer le premier mot jamais sorti de mes lèvres : « *Maman.* »

Que ne donnerais-je, mes frères, pour que vous puissiez être ici avec moi ! Car raconter Harlem ne suffit pas. Il faut pouvoir le vivre en état d'immersion. Se sentir frôlé par cette foule. Croiser les regards des passants. Flairer les odeurs de cuisine à l'entrée des échoppes. Entendre soudain résonner l'accent rocailleux d'un vendeur de journaux à la criée. Observer un homme bousculant un cheval attelé à une charrette pour le faire avancer parmi le flot des voitures. S'amuser de la pantomime millimétrée d'un flic noir en uniforme posté à un carrefour. Admirer l'élégance tapageuse d'un groupe de musiciens en train de jouer sur le trottoir, et dont la virtuosité vous laisse pantois.

Dans ces rues, à toute heure du jour ou de la nuit, une énergie torride vous brûle la peau, vous enflamme le cerveau, et vous projette dans l'envol du meilleur de vous-même. Vous n'avez plus que le choix de grandir, et de vous dépasser.

Ici, de tels mélanges de races et de cultures se sont produits que c'est la terre entière que je vois défiler sous mes yeux lorsque je m'attarde quelque part, à l'arrêt d'un bus ou à l'ombre d'un porche, pour observer la foule. Je suis un ethnologue projeté dans l'humus des premières strates de l'humanité. J'étudie les croisements des peuples et des civilisations. Je me retrouve embarqué par le flot du monde et par la métaphysique du temps présent. Chaque seconde est à vivre comme un florilège, un vertige, un éblouissement.

J'ai passé la semaine à me gaver de sensations nouvelles. J'ai vu près d'une dizaine de films où figuraient des acteurs noirs dont les noms ne vous diraient rien puisque leurs productions ne sont jamais montrées en France. J'ai traîné dans les bars et les clubs de jazz. Pas un magasin de la 125^e Rue, la plus grande artère commerciale du quartier, où je ne sois entré en flâneur, avide de nouvelles découvertes qui me valent de posséder désormais toute une provision de babioles à offrir lorsque je rentrerai à Paris.

Élisa et Anton m'observent à distance. Ils n'en reviennent pas de me voir rapporter tous les soirs de nouveaux livres et de nouveaux disques. Mais Anton n'écoute que de la musique haïtienne et se fiche complètement des musiciens de jazz. De retour chez lui, il passe le plus clair de son temps affalé devant la radio à siroter des bières. Élisa, quant à elle, à qui je proposais de découvrir un roman de McKay, m'a répondu qu'elle se sentait trop fatiguée, le soir, pour s'adonner à la lecture.

— Tu sais, je n'en peux plus de tout ça ! a-t-elle soupiré à l'écoute de mes derniers arguments. Je ne suis pas venue en Amérique pour m'entendre ressasser l'histoire des Noirs et de l'esclavage !

J'étais déconcerté, comme tu l'imagines. Même Anton a paru surpris par la remarque. Il n'a pourtant pas réagi. Le nez plongé dans la page des sports d'un journal, il ne m'a jeté qu'un bref regard où se lisait toute la compassion attendrie d'un mari confronté aux caprices d'une jeune épouse.

Entre ces deux-là subsistent encore nombre de mystères que je peine à élucider. S'aiment-ils vraiment, ou bien sont-ils en train de me jouer la

comédie de l'amour comme le font certains couples en perpétuelle représentation devant leurs amis ?

Mais peu importe. Nous vivons selon les règles d'un protocole fermement établi. Réveil à sept heures. Quartier libre durant la journée. Dîner servi à vingt heures, et couvre-feu à minuit, heure au-delà de laquelle je perturberais leur sommeil en regagnant l'appartement. Je me plie volontiers à leurs souhaits, d'autant que je suis loin de me sentir assez sûr de moi pour m'aventurer seul dans les rues du quartier à des heures indues.

— Finalement, ces gens que tu voulais voir, est-ce que tu les as rencontrés ? m'a demandé Éliisa, l'autre soir.

— Je m'y prépare, lui ai-je simplement répondu.

En fait, je suis déjà passé plusieurs fois devant les bureaux de la NAACP, qui occupent un immeuble entier de la 56^e Rue. Mais, en attendant d'en franchir le seuil, je continue à savourer mes journées d'école buissonnière, un temps libre que je m'accorde sans le moindre scrupule.

Hier, dimanche, j'ai réussi à persuader mes tourtereaux, eux qui ne mettent jamais le nez dehors, de sortir de l'appartement pour une balade jusqu'à Coney Island. Anton semblait contrarié par la proposition, mais si grande était la joie d'Éliisa qu'il a fini par s'y résoudre. De sorte que, nos paniers de provisions à la main, nous avons pris le métro et traversé le pont qui relie le sud de Brooklyn à cette île devenue le parc d'attractions préféré des New-Yorkais.

Là-bas, comme il fallait s'y attendre, nous avons dû rejoindre le coin de plage réservé aux Noirs pour avoir le droit de nous baigner. L'occasion pour Anton de me gratifier de quelques réflexions plutôt acides au sujet de mes arguments pour « une balade en plein air ». Si j'enrageais moi aussi de me retrouver perché dans une réserve comme un proscrit, le plus étrange à mes yeux n'était pas d'avoir à subir de nouveau le carcan de la ségrégation, mais d'être immergé dans cet improbable décor de fête foraine si éloigné des paysages marins de mon enfance.

Ici, les oiseaux ne chantent plus, rendus muets par la cacophonie ambiante. Les cocotiers ont disparu, remplacés par les enseignes électriques des manèges. La plage n'est plus qu'un entassement de corps vautrés sous des parasols, ou bien que l'on voit s'agiter dans les vagues, et dont la plupart sont encombrés de bouées gonflables pour éviter une noyade prématurée.

J'ai repensé à la grâce de ces Indiens que je voyais plonger dans les eaux du Maroni et en ressortir, le rire aux lèvres, les yeux rougis, et le torse ruisselant de perles scintillantes, pour aller s'allonger au soleil sur les pierres. Et c'est l'envie de rire qui, tout à coup, m'a saisi.

Le soir, sur le chemin du retour, j'avoue m'être soudain demandé ce qui nous pousse, tous autant que nous sommes, à quitter un jour nos îles ou nos continents paradisiaques pour venir nous confronter au mode de vie soi-disant civilisé des Blancs. Est-ce l'attrait de leur culture ? La soif de la nouveauté ? Quant à ceux qui prétextent le besoin de trouver du travail, ne savent-ils pas que l'enfer ne connaît nulle frontière ? J'ai vu des amis écrire à leurs parents qu'ils travaillaient dans une banque ou dans une prestigieuse administration, et leur raconter les fables les plus délirantes à propos de leur nouvelle vie, alors qu'ils crevaient de faim et souffraient le martyre en regrettant leur pays natal. Le voilà, l'horrible piège dans lequel la plupart d'entre nous se retrouvent enfermés. Le piège de la honte. Le piège de l'orgueil.

Pour ma part, autant dire que je ne me résoudrai jamais à m'établir si loin de nos femmes à la peau de cuivre ou d'obsidienne, si loin de nos jardins sauvages, de nos plages et de nos chers alizés. Je veux finir mes jours en Guyane, et être enterré là-bas.

Cette nuit, j'ai rêvé de ma tante Gabi. Elle n'était nullement métissée de sang indien comme mes parents de la branche maternelle, pourtant je la voyais debout au bord d'un fleuve, vêtue du seul pagne rouge des Wayanas, et elle tenait un bébé qu'elle berçait dans ses bras. Le bébé, c'était moi. Je me suis réveillé en sursaut, la gorge nouée de larmes, persuadé que la scène était réelle.

« Man' Gabi. » Comment te parler d'elle ? Mon père, après la mort de notre mère, nous avait confiés entre ses mains, et je peux t'assurer qu'elle se démenait sans fin pour la remplacer. Mais comment cette malheureuse jeune fille aurait-elle pu suffire à la tâche ? Cinq enfants, « même avec toute la bonne volonté du monde », comme le répétaient nos voisines, c'était au moins quatre de trop.

Son amour, bien sûr qu'elle nous l'a donné, mais un amour délivré au compte-gouttes, de peur qu'il n'y en ait pas assez pour tout le monde. Voilà comment j'ai grandi, dans cette soif perpétuelle d'une main qui caresserait mon visage ou d'un baiser qui viendrait se poser sur mon front à l'heure où je me glissais dans mon lit. Et cela ne s'est pas arrangé lorsque je me suis retrouvé enfermé entre les murs de ce pensionnat du lycée Schœlcher où, la nuit, je pleurais à l'idée que je ne reverrais jamais ma Guyane natale.

Mais parlons de toi. Tu ne m'as jamais raconté l'histoire de ton enfance. Je n'ai eu droit qu'à quelques détails parsemés de-ci de-là, comme si l'idée de revenir sur ce passé te mettait mal à l'aise. Il n'y a pourtant rien à renier de tes origines modestes. Tu viens, toi aussi, d'une famille nombreuse. Ton

père était un petit fonctionnaire de Basse-Pointe, un village du nord de la Martinique. Ta mère était couturière. Ton grand-père, qui avait étudié à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, a été le premier instituteur noir de votre île. Ta grand-mère, quant à elle, à la différence de la plupart des femmes de sa génération, savait lire et écrire, un talent précieux qu'elle enseigna très tôt à ses petits-enfants. Mais quoi d'autre ? Silence, et le mystère de ton regard qui se voile toutes les fois que nous tentons, Senghor et moi, de t'arracher quelques confidences.

À force, ton enfance, nous avons fini par l'inventer et, les soirs où tu désertais nos rencontres pour te plonger dans tes livres, nous ne nous en sommes pas privés. Oui, tout comme, à son insu, nous avons raillé Senghor ânonnant dix ans durant le même refrain à l'heure des vêpres et des matines sous la fêrule des Pères spiritains du collège séminaire de Dakar, nous nous sommes moqués de toi, le petit négriillon en culottes courtes qui rentrait de l'école en traversant la savane, son cartable accroché aux épaules. Du petit Césaire que son père envoyait rassembler les moutons et couper l'herbe du fourrage des lapins. Du gamin effrayé qui se blottissait dans les jupes de sa grand-mère lorsqu'elle lui racontait ses terribles histoires de diablasses et de monstres cracheurs de feu. De l'écolier studieux répétant les tables de multiplication et ingurgitant de force les règles de grammaire les plus ardues à la lueur d'une lampe à pétrole.

Mais nos envies de sarcasmes s'étiolaient aussi vite qu'annoncées. C'est que quelque chose en toi nous échappe, autant te le dire. Derrière l'orateur flamboyant de la cause, il y a comme une sorte de vide dans lequel se noient nos regards. Savons-nous, au fond, qui tu es vraiment ?

Ce matin, je suis entré dans une bibliothèque où je me suis appliqué à recopier à votre intention quelques-unes des dispositions les plus marquantes de ces fameuses lois « Jim Crow » instaurant l'état de ségrégation dans les États du Sud. Elles doivent leur nom, m'a-t-on dit, à une chanson, *Jump Jim Crow*, écrite en 1828 par un certain Thomas Dartmouth Rice, un émigrant anglais qui fut le premier à se produire en spectacle en se maquillant le visage au cirage pour incarner le rôle d'un Noir. Elles sont loin d'égaliser en cruauté le fameux Code qui réglait la vie de nos ancêtres au temps de l'esclavage et légitimait les châtiments corporels tels que la mutilation ou le marquage au fer rouge. Mais, compte tenu de l'époque où nous vivons, l'on ne peut qu'être stupéfait de voir certaines d'entre elles encore perdurer jusqu'à New York ! À quoi bon cette liberté tronquée ? Qu'attendent-ils donc pour se lever comme un seul homme et briser leurs dernières chaînes ? Voilà les questions qui parfois m'assaillent et me suivent comme une ombre, surtout lorsque je dois me résoudre à grimper dans un bus, ou à détourner les yeux d'un panneau « Interdit aux Noirs » affiché à la devanture d'un restaurant.

INFIRMIÈRES : « Aucune personne ou société n'exigera de n'importe quelle infirmière blanche de travailler dans les salles d'hôpitaux, publics ou privés, dans lesquels des Nègres sont placés. »

AUTOBUS : « Toutes les stations de cet État, quelle que soit la compagnie de transport, devront avoir des salles d'attente et des guichets séparés

pour les Blancs et pour les personnes de couleur. »

TRANSPORTS FERROVIAIRES : « Les contrôleurs de train de voyageurs doivent assigner à chaque passager le wagon ou le compartiment qui lui est destiné selon sa couleur. »

RESTAURANTS : « Tout restaurant ou tout autre endroit où est servie de la nourriture sera illégal s'il ne prévoit pas des salles distinctes pour les personnes blanches et de couleur, à moins que celles-ci ne soient efficacement séparées par une cloison pleine s'étendant du plancher vers le haut à une distance minimale de sept pieds et à moins qu'une entrée séparée ne soit prévue. »

MARIAGE : « Tout mariage entre une personne blanche et une personne nègre ou entre une personne blanche et une personne d'ascendance nègre à la quatrième génération est interdit. »

COHABITATION : « Tout Nègre et toute femme blanche, ou tout homme blanc et toute femme nègre qui ne sont pas mariés et qui vivent habituellement ensemble ou occupent la même chambre la nuit sont punissables d'un emprisonnement ne pouvant dépasser 12 mois ou d'une amende maximale de 500 dollars. »

ÉDUCATION : « Les écoles pour enfants blancs et pour enfants nègres doivent être séparées. »

PROMOTION DE L'ÉGALITÉ : « Toute personne qui sera reconnue coupable de l'impression, de l'édition ou de la circulation de tracts ou pétitions recommandant ou présentant au public des informations, des arguments ou des suggestions en faveur de l'égalité sociale ou en faveur du mariage entre Blancs et Nègres sera coupable d'un délit et risquera jusqu'à 500 dollars d'amende ou 6 mois de prison. »

ENTRÉES D'HÔPITAL : « Il sera maintenu par les autorités de chaque hôpital et par l'État, pour le traitement des Blancs et des patients de couleur, des entrées séparées pour les Blancs et pour les patients et les visiteurs de couleur. »

PRISONS : « Le surveillant veillera à ce que les condamnés blancs aient des lieux séparés pour dormir et pour manger de ceux des condamnés nègres. »

Jour après jour, j'apprends à me fondre dans le paysage. D'ailleurs, il fait désormais si chaud que, le plus souvent, j'abandonne veste et cravate pour une chemise légère. Je me suis également offert l'une de ces casquettes à la mode que portent la plupart de ces types désœuvrés que je vois traîner à la sortie des bars ou au pied des immeubles. Une façon comme une autre de me rendre invisible aux regards des curieux.

— J'aime mieux te voir comme ça, m'a soufflé Éliisa. D'habitude, tu ressembles à l'un de ces vieux professeurs que j'ai connus, en Guyane. Ils avaient tous l'air de revenir de la messe du dimanche lorsqu'ils arrivaient au lycée !

Même Anton a paru sensible à mes efforts vestimentaires.

— Ah oui, on dirait que tu prends du plomb dans la cervelle ! l'ai-je entendu s'exclamer, un matin, alors que je m'apprêtais à quitter l'appartement de bonne heure.

Avec lui, les choses semblent finalement s'arranger, et je crois qu'il me considère désormais comme un ami. Pourtant, l'autre soir, alors que nous étions plongés dans l'une de ces conversations arrosées à la bière dont nous sommes désormais coutumiers, je venais d'aborder le chapitre de la NAACP quand je l'ai senti tout à coup sur ses gardes :

— Pourquoi t'intéresses-tu tellement à eux ?

— Parce qu'ils sont responsables de toute l'effervescence culturelle de la « Harlem Renaissance », et que sans eux, en Europe, personne n'aurait jamais entendu parler de la cause des Noirs d'Amérique !

Il a haussé les épaules d'un air méprisant.

— Tu parles d'une bande de Nègres bourgeois qui ont tous fait des études à l'université et qui ne rêvent que d'être reçus à la table des Blancs !

— Anton, tu ne peux pas dire ça de tous ces poètes et de tous ces écrivains ! Ces types se battent vraiment pour la cause, et il te suffirait de lire leurs livres pour t'en apercevoir !

— À quoi bon une révolution à laquelle ceux qui ne savent pas lire ne pourraient pas participer ? m'a-t-il répondu.

J'ai soudain compris qu'il venait de m'avouer qu'il était analphabète.

J'étais stupéfait, mais j'ai veillé à dissimuler mon étonnement :

— S'il ne s'agit que de ça, je peux t'apprendre, si tu veux.

— À moins que tu ne saches parler le wolof, où toute autre langue africaine, cela ne m'intéresse pas. Leur culture à la mode des Blancs, ils peuvent se la garder !

— Il se trouve justement que j'ai aussi abordé le sujet à l'École des langues orientales.

Il m'a regardé, visiblement incrédule.

— Ah oui ? Tu as étudié quoi ? Le bambara ? Le malinké ? Le bantou ?

— On dirait que tu t'es penché sur la question. En tout cas, tu vois qu'à l'école des Blancs on peut parfois trouver du bon !

— Tout le monde n'est pas de cet avis ! a-t-il sèchement répliqué, avant de me tourner le dos pour aller chercher des bières fraîches dans le frigo.

— « Tout le monde », c'est-à-dire ? lui ai-je demandé, dérouté par son attitude.

Mais j'ai eu beau insister, il s'était brusquement replié comme un escargot dans sa coquille, et il m'a été impossible de l'en déloger.

J'ai, depuis, plusieurs fois insisté pour lui proposer des cours d'alphabétisation, mais il n'a jamais rien voulu entendre.

Je me console avec Éliisa dont l'humeur joyeuse semble toujours prête à prendre le dessus. Nos longues conversations sur la Guyane ont aussi le don

d'agacer Anton, mais je sens bien qu'il n'ose pas nous affronter lorsque nous jouons à battre le rappel de nos souvenirs. Le plus souvent, nous nous servons de notre créole pour le tenir à distance. D'après Éliisa, il n'en comprend que quelques mots, de sorte qu'il finit toujours par nous abandonner à nos évocations complices pour aller se coller devant la radio, un verre à la main.

Il faut pourtant que je me surveille. Car, dans ces moments-là, sans doute à cause des vapeurs de l'alcool, il m'arrive bien souvent de repenser à l'époque où, elle et moi, nous échangeions nos premiers baisers maladroits au bord du Maroni. Bien sûr, nous étions trop jeunes, alors, pour songer à conclure, et le seul frottement de nos corps allongés dans l'herbe suffisait déjà à nous enflammer. Mais je ne peux m'empêcher de me demander à quoi ressembleraient aujourd'hui nos étreintes. Surtout lorsqu'il m'arrive, la nuit, de l'entendre gémir à travers la mince cloison séparant leur chambre du salon.

J'avais tout d'abord pensé vous rendre compte quotidiennement de mes pérégrinations dans New York. Mais, certains soirs, je me sens trop épuisé d'avoir marché pour avoir le goût de l'écriture, même s'il ne s'agit pas d'un poème. C'est exactement l'état dans lequel je suis, aujourd'hui. Pourtant, je ne saurais m'endormir sans vous avoir raconté l'épisode de ma première visite aux bureaux de la NAACP.

Ce matin, de nouveau costumé, cravaté, et mon chapeau à la main, je me suis présenté là-bas dès l'ouverture des portes. Dans le hall d'entrée, une jeune secrétaire jouait les hôtesse d'accueil derrière un comptoir encombré de prospectus et de magazines. Après lui avoir expliqué qui j'étais, je lui ai demandé s'il m'était possible de rencontrer l'un des responsables de l'association.

Et voilà que son visage s'illumine et qu'elle tend le doigt dans ma direction.

— Tenez ! me dit-elle. Vous avez justement derrière vous l'un de nos écrivains les plus célèbres !

L'instant d'après, je me retourne pour me trouver nez à nez avec Langston.

Cette fois m'est revenu le souvenir de ce fameux soir où, grâce à Price-Mars qui en donnait une lecture chez Paulette Nardal, nous avons découvert *The Weary Blues*, son recueil de poèmes.

J'ai connu des fleuves anciens comme le monde et plus vieux que le flux du sang humain dans les veines humaines.

*Mon âme est devenue aussi profonde que les fleuves.
Je me suis baigné dans l'Euphrate quand les aubes étaient neuves.
J'ai bâti ma hutte près du Congo et il a bercé mon sommeil.*

Nous étions sans voix, sonnés par la puissance d'évocation de ses vers, emportés vers des mondes dont les racines plongeaient au cœur de gisements millénaires.

Ensuite, Paulette est allée nous chercher ce texte publié par un journal de Harlem et dans lequel, il faut l'avouer, nous avons puisé le premier souffle de ce qui allait devenir notre mouvement.

« Nous construisons nos temples pour demain, forts comme nous savons l'être, et nous sommes, devant la montagne, libres de nous-mêmes. »

Cette phrase magnifique nous a subjugués, et nous n'avons eu de cesse, depuis, de la rapporter à nos propres engagements.

Mais, quelque temps plus tard, lors de notre première rencontre avec son auteur, notre déception avait été à la mesure de notre enthousiasme, tant l'homme nous avait semblé aux antipodes de l'archange noir que nous imaginions. N'écoutant nos commentaires que d'une oreille distraite, nous prenant de haut, visiblement imbu de son appartenance à la grande nation américaine, Langston, de prime abord, n'avait guère attiré notre sympathie. Quant à moi, après avoir accepté de le chaperonner dans ses premières découvertes parisiennes, il m'avait fallu du temps pour réussir à percer, sous l'armure, la sensibilité à fleur de peau qu'il s'évertuait à dissimuler aux regards. Pourtant, même alors, nos rapports étaient demeurés cantonnés à la réserve des amitiés de circonstance. Aussi ne m'attendais-je qu'à un accueil cordial, mais froid.

À mon étonnement, ce fut exactement l'inverse qui se produisit.

— Damas, mon ami ! s'est-il écrié en m'attrapant par les épaules. Quelle joie de te revoir ! Mon Dieu, ces Parisiens sont d'une élégance ! Et

que viens-tu faire à New York, dis-moi, si loin de nos belles danseuses des Folies-Bergère ?

Une joie incontrôlable m'a soudain envahi, balayant mes dernières appréhensions. « À la bonne heure ! » me suis-je dit en me jetant dans ses bras. Nous sommes sortis dans la rue et, de nouveau, j'ai tout de suite été frappé par la féminité de ses gestes et par ce roucoulement jubilatoire qu'il laissait échapper à la fin de chacune de ses phrases. Nous nous sommes mis à bavarder comme si nous nous étions quittés la veille. J'ai ainsi appris qu'il vit désormais en Pennsylvanie où il a repris ses études universitaires. Mais, pressé de retrouver un ami qui l'attendait, il n'a guère eu le temps de m'en dire plus et, après m'avoir glissé une adresse où il me priait de le rejoindre dans la soirée, il est parti à la recherche d'un taxi.

Trop excité par la perspective de ce rendez-vous pour planifier autre chose, j'ai passé le reste de la journée à errer sans but. Cette fois, je mesurais pleinement l'enjeu d'un tel voyage, et des myriades de souvenirs me revenaient, mes frères, de nos longues conversations à Paris au sujet de cette Amérique noire que nous rêvions de voir de nos propres yeux.

Finalement, je suis arrivé là-bas si tôt que j'ai dû patienter dans la rue avant de sonner à l'interphone.

Langston s'est tout de suite montré de nouveau très chaleureux, et soucieux du moindre détail dans ses devoirs d'hôte. Mais il ne cessait d'évoquer le souvenir de nos escapades parisiennes à Pigalle ou à Montparnasse, au point que j'ai fini par m'en lasser.

Je ne l'ai vu lever un sourcil étonné qu'au moment où je lui ai révélé que j'étais arrivé à New York depuis près d'une quinzaine de jours.

— Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de venir nous voir, mon ami ?

— Parce que je voulais d'abord découvrir la ville de mes propres yeux. Ainsi j'en saurai plus, j'imagine, que les seules descriptions que toi et tes amis vous pourriez m'en faire !

Il s'est mis à rire en me tapant sur l'épaule, un geste que j'ai souvent remarqué ici, entre les hommes qui se parlent dans la rue.

— Aucun doute, tu as bien été formé à l'école de Voltaire !

J'ai ensuite eu droit à quelques confidences, et j'ai été touché de l'entendre m'avouer qu'en Pennsylvanie c'est l'ambiance populaire des rues de Harlem qui lui manque le plus.

— Il coule ici plus fort qu'ailleurs, le grand fleuve du sang de l'Amérique ! s'est-il exclamé. Il me faut régulièrement revenir à New York pour m'y abreuver.

« Quel âge as-tu, maintenant, Damas ? m'a-t-il ensuite demandé.

— Vingt-six ans.

— Toujours étudiant à l'École des langues orientales ?

— Non. J'ai bifurqué vers l'Institut d'ethnologie.

— Je crois me souvenir que tu étudiais le russe ?

— Le russe, et le japonais, entre autres...

— Pourquoi le japonais ?

— Ne dit-on pas qu'ils ont du sang noir ?

— Ce n'est probablement qu'une légende, tu sais.

— Oui, mais ils m'intriguent aussi à plus d'un titre...

Il a secoué la tête d'un air vaguement réprobateur, avant de m'interroger de nouveau :

— Toujours amateur de poèmes ?

— Toujours. J'ai même publié un recueil, l'année dernière.

— Bien, parfait ! Et les romans ?

— Non, je n'en écris pas.

— C'est curieux qu'il y ait si peu de romanciers noirs en France, tu ne trouves pas ? m'a-t-il lancé après un temps de réflexion. À part votre Prix Goncourt, René Maran, il y a une quinzaine d'années, nous n'avons plus jamais entendu parler de l'un d'entre vous. Comment l'expliques-tu ?

J'avoue avoir été quelque peu interloqué.

— Nous sommes jeunes encore. Il faut nous laisser du temps ! me suis-je hasardé à lui répondre.

— Oui, oui, naturellement... pardonne-moi...

— J'ai vu Marcus Garvey à Londres, pour lui parler de notre mouvement, lui ai-je alors annoncé, pressé de changer de sujet.

Il s'est figé, visiblement incrédule.

— Garvey ? Tu l'as rencontré ?

— Oui, je suis allé le voir.

Il a pris une lente inspiration.

— Et... comment va-t-il ?

— Hélas, pas très bien. Quelques problèmes de santé, même s'il reste combatif, lui ai-je répondu en songeant au vieux lion fatigué que j'avais rencontré l'hiver dernier dans cet appartement sinistre du quartier de Hammersmith.

L'instant d'après m'est revenu en mémoire l'épisode de cette ligne de transports maritimes réservée aux Noirs qu'il avait fondée, et dont, vous le savez peut-être, grâce à un espion infiltré qui le renseignait, la faillite fut minutieusement organisée par Hoover.

— L'histoire de la Black Star Line, c'était quand même quelque chose ! ai-je soupiré.

Langston a froncé les sourcils :

— Tu as l'air d'éprouver de la sympathie pour ce dictateur d'opérette ?

La soudaineté de la charge m'a stupéfié, mais il s'est emporté avant que je n'aie le temps de lui demander la moindre explication :

— Garvey est, encore aujourd'hui, l'un des pires ennemis de la cause noire ! Il nous a ridiculisés pendant des années avec ses projets pharaoniques et ses milices en uniforme ! Il était grand temps que quelqu'un le fasse tomber de son piédestal !

— Tu veux parler de ceux qui l'ont trahi ?

— Je parle de la marche de l’histoire, Damas ! Il était inévitable et nécessaire que tout cela s’arrête avant que la farce ne tourne au drame ! Se prétendre « roi de l’Afrique » devant un tribunal américain, non, mais tu imagines cela ?

J’ai secrètement pensé que la chose ne manquait pas de panache, mais il était bien entendu hors de question que je le fasse savoir.

— Je ne suis pas venu en Amérique pour défendre ses thèses, ai-je lâché pour refermer la parenthèse.

— Tu as raison, raconte-moi plutôt ce qui se passe à Paris, m’a-t-il alors demandé d’une voix où perçait une ironie mordante. Où en êtes-vous ? Toujours à vos petites réunions hebdomadaires chez Paulette Nardal, et à vos discours militants qui ne débouchent sur aucune forme d’action ?

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Allons, j’ai eu la nette impression que vous dormiez, là-bas ! Vous ne semblez avoir aucune stratégie globale pour rassembler vos militants. D’ailleurs, pendant mon séjour, je n’ai assisté à aucune manifestation de Noirs dans la rue !

Mis en confiance par le début de notre entretien, je m’étais résolu à lui expliquer que cette visite à New York n’était qu’une simple initiative personnelle de ma part, mais j’ai aussitôt compris qu’il me fallait lui clouer le bec sous peine de compromettre à jamais notre réputation.

Une idée plutôt folle m’a traversé, dont je n’ai mesuré l’extravagance qu’au moment où les mots, déjà, s’échappaient de ma bouche.

— Tu te trompes ! me suis-je exclamé. D’ailleurs, je ne suis venu à New York que pour transmettre une invitation aux intellectuels de Harlem qui voudront bien l’honorer.

— De quel genre ?

— Eh bien, nous aimerions organiser en France un grand colloque. Il s’agirait pour nous tous de faire le point sur l’émancipation des Noirs au niveau mondial.

Il m'a dévisagé d'un air sceptique :

— Vous avez vraiment les moyens d'organiser un événement de cette taille ?

— Il va sans dire que ce projet n'a aucune chance de voir le jour sans le soutien de nos frères américains. Nous n'avons à offrir que le rayonnement de la France en tant que terre de liberté et des droits de l'homme. Mais nos caisses sont vides, et nos mécènes n'ont pas les moyens des vôtres, hélas !

Il a fait quelques allers-retours dans la pièce en se frottant les mains, avant de revenir se poster devant moi.

— Toi et tes amis, vous avez fait la même proposition à Garvey ? m'a-t-il demandé.

Inutile de vous dire que j'ai nié avec fermeté.

L'atmosphère s'est immédiatement détendue. Langston s'est même excusé de s'être laissé emporter. Je lui ai alors remis l'exemplaire de *Pigments*, mon recueil de poèmes, que j'étais passé prendre à l'appartement, ainsi que la traduction de notre manifeste qu'il a entrepris de parcourir aussitôt tel un enfant se jetant sur une friandise.

— Très intéressant ! ne cessait-il de répéter. Je vois là rassemblées la plupart de nos grandes idées !

— Il est vrai, lui ai-je concédé, que nous sommes encore loin du résultat que vous avez obtenu ici.

Il a balayé mes réticences d'un revers de main.

— Ta seule présence à New York suffit à éclairer notre propos, mon ami. La Harlem Renaissance n'est que le premier pas d'une révolution dont nous espérons voir l'influence s'étendre au monde entier.

Nous avons continué à bavarder ainsi jusqu'au moment où, vaincu le premier par la fatigue, je me suis levé pour prendre congé.

C'est alors qu'il m'a retenu d'un geste :

— Tu connais Locke ?

— Alain ? Oui, nous nous sommes rencontrés à Paris.

— Il organise régulièrement chez lui des soirées littéraires où se croise la faune intellectuelle de Harlem. Samedi, viens donc y faire un tour, et j'aurai ainsi le plaisir de te présenter à tout le monde !

Je vous laisse juge de l'état de fébrilité dans lequel j'étais lorsque je suis rentré à l'appartement.

Je ne t'ai jamais parlé, Césaire, de ce drame intime, trop personnel pour être livré même à mes amis. Du moins l'ai-je toujours cru. Mais, ce soir, peut-être à cause de la distance qui nous sépare, me voilà en train de remuer toutes ces choses dans ma mémoire, et tenté de les déverser sur ces pages pour que, Senghor et toi, vous les lisiez un jour.

Et cela commence par un après-midi du mois de juillet, avec un ciel limpide, exempt de tout nuage, une chaleur à faire pourrir sur pied les mangues de toutes les arrière-cours, et une douce brise s'activant en coulisses pour, à intervalles réguliers, venir vous caresser le visage. Regarde-le sur la route, marchant d'un pas léger et le cœur rempli d'innocence, ce « négrillon mulâtre », comme ils disent. Ce négrillon, c'est moi.

En chemin, je bombe le torse et je relève fièrement la tête dès que s'attarde sur moi le regard d'un passant. C'est que je me sais investi d'une mission d'importance. Depuis que la tante Gabi s'est arrangée avec le prêtre de la paroisse pour que je devienne enfant de chœur, c'est à moi, m'a-t-elle expliqué, que revient le rôle de ramener dans la famille le souffle de l'Esprit saint.

Mais, ce jour-là, arrivé à la porte du presbytère où doit se tenir la répétition de la grande messe de Pâques, je trouve l'endroit désert.

— La séance a été annulée, me dit le prêtre. Tes camarades sont cloués au lit à cause d'une indigestion. Va te préparer, et je commencerai tout de même à t'enseigner ce qu'il faut savoir.

Quelques instants plus tard, nous voilà dans la pénombre de l'église, et je pénètre dans la sacristie où, les autres et moi, nous avons l'habitude de nous changer avant la messe.

Sans même songer à refermer la porte, je me dépêche de me dévêtir pour enfiler ma soutane blanche. C'est alors qu'il se présente sur le seuil, et que son regard, devenu d'une fixité qui m'intrigue, entreprend de me détailler des pieds à la tête. Je suis surpris, inquiet. « Que se passe-t-il ? » me dis-je. Aurais-je sur la peau une tache, ou une quelconque meurtrissure ? Non. C'est de tout autre chose qu'il s'agit. Et je le comprends tout à coup en le voyant s'approcher lentement de moi, un sourire étrange accroché à ses lèvres. Un sourire que je ne connais pas. Un sourire auquel je n'ai jamais eu droit.

M'attrapant par les épaules, il plonge ses yeux dans les miens, puis le voilà qui me susurre un discours inédit sur la volonté divine à laquelle tous les élus du Christ – dont je suis, précise-t-il – ont le devoir absolu d'obéir. J'écoute, mais je n'entends rien. C'est sa main que j'entends, celle qui descend vers mon bas-ventre, me frôle, et me hérissé. Celle qui, d'un coup, empoigne mon sexe devenu plus dur qu'une tige de roseau.

La soutane part à la volée sur une chaise. Cette fois, il me soulève et me renverse sur le divan étroit. Des lèvres s'approchent pour s'emparer des miennes. Et j'ai la sensation d'être retenu de force sous l'eau. Je suffoque. Je bredouille quelques mots que j'ai oubliés depuis. Le reste de la scène s'est effacé à jamais de ma mémoire, dispersé aux quatre vents comme le furent, ce jour-là, les cendres de mon enfance.

De retour à la maison, je m'attarde longuement sous la douche pour tenter d'extirper de ma peau le souvenir de ces caresses maudites. J'ai beau vouloir m'en remettre à l'Esprit saint comme me l'a recommandé l'homme à la soutane noire, je ne suis qu'une boule de panique jetée dans le jeu de quilles des émotions humaines. J'ai peur. J'ai froid. Je me sens misérable, mais les larmes que j'ai beau chercher ne viennent pas, réfugiées au plus

loin de moi, là où même le regard des morts s'éteint. Là où tout est d'une obscurité si dense, si opaque, qu'il n'y a plus que l'ombre pour régner sur elle-même.

Tout à l'heure, le regard perçant de la tante Gabi m'a accroché à peine avais-je franchi le seuil :

— Qu'est-ce qu'il y a, Léon ? Tu en fais une de ces têtes !

— Rien, tatie, lui ai-je répondu en glissant devant elle comme une couleuvre effrayée.

— Mon Dieu, cet enfant, décidément, n'a pas fini de me causer du souci ! Dépêche-toi d'aller enfiler ton pyjama, tu m'entends ?

La suite, tu l'imagines sans doute. Entre les mains de ce prêtre qui, dans le secret du confessionnal, recueillait mes propres égarements, je n'ai été longtemps qu'un jouet. Désormais, je ne vivais plus que dans l'angoisse du samedi fatidique de chaque semaine qui me voyait de nouveau livré à sa merci. Et peut-être est-ce d'avoir enfin flairé anguille sous roche lorsqu'elle me voyait revenir de l'église comme un fantôme en perdition que la tante Gabi s'est un jour décidée à m'expédier en Martinique, où j'allais te rencontrer.

Voilà. Je t'ai brossé l'affaire du mieux que je pouvais. Pourquoi n'ai-je pas réussi à t'en parler plus tôt ? Parce qu'il est rare que j'y revienne. Tout cela, te disais-je, est désormais enfoui, effacé, balayé. Bien sûr, j'en sais assez sur la psychanalyse pour être averti des conséquences sournoises que de tels « oublis » peuvent provoquer. Mais c'est aussi, vois-tu, que je n'ai pas l'âme d'une victime. Mes plaies et mes erreurs sont toujours à porter au bénéfice du compte, plutôt qu'à son débit.

Pareille aventure aurait pu me briser, m'anéantir, comme cela est arrivé à d'autres. Mais j'y ai pourtant découvert au fil des ans un trésor insoupçonné. Car c'est bien ainsi, je te l'assure, que j'en suis venu à comprendre qu'en chaque homme réside une parcelle inédite de féminité

qui, à défaut de pouvoir s'exprimer librement par le corps, se trouve toujours un chemin dans l'ailleurs. Dans la poésie, par exemple.

À présent, à ce stade de ta lecture, je t'imagine soit en train de pousser des cris d'orfraie, soit en train de rire à gorge déployée pour refouler ta peur. Pourtant, que serions-nous donc, nous, poètes, si nous n'étions pas nés pour briser toutes les conventions, les lois, et tous les tabous ? L'homosexualité, comme part intime de toute virilité affirmée ? Ce sont là des explications qui ne peuvent satisfaire ton esprit cartésien. Pas plus que celui de Senghor, qui ne tardera pas à s'associer à tes cris ou à tes rires à mon sujet. « Mon Dieu, notre Damas, quel histrion ! » C'est l'expression secrètement en usage entre vous deux lorsqu'il s'agit de parler de ce que vous nommez mes extravagances. Je le sais par Senghor qui me l'a avoué un jour où il délirait sous l'influence de l'anisette. Alors, ne t'en offusque pas.

Toutefois, j'ose encore pousser plus loin l'indécente apparence de mes arguments pour t'énoncer qu'il existe des femmes bien plus viriles que nous, mais qui n'ont rien perdu, pourtant, de leur grâce naturelle ni de leur pouvoir de séduction. Ta Suzanne, si belle et si forte, n'en est-elle pas la preuve incarnée ? Toutes ces peurs qui nous poussent à nous embrigader dans les carcans de la morale et de la bienséance n'auront qu'un temps. Un jour viendra, j'en suis persuadé, où l'humanité saura qu'elle s'est fourvoyée en privilégiant l'ordre et en oubliant de goûter à l'ivresse du chaos.

Voilà, mon ami, quelles réflexions m'ont saisi, ce soir, sous l'emprise du rhum cubain et du whisky de la Virginie. Puissent-elles ouvrir en toi un espace aussi vaste et fécond que celui d'une vraie renaissance.

Cet après-midi, je suis allé voir l'exposition d'une jeune artiste peintre dont m'a parlé Langston. Elle s'appelle Anna. D'origine haïtienne, elle parle parfaitement le français. Silhouette fine. De grands yeux sombres aux reflets mordorés. Sourire frondeur. Vive d'esprit, et la repartie facile. Le genre de créatures dont tout homme normalement constitué devrait commencer par se méfier. Nous avons pourtant longuement bavardé. La littérature, la peinture, la poésie : tous les sujets y sont passés, et je dois dire que nous nous sommes plutôt bien entendus. J'ai même fini par lui raconter ma rencontre avec Langston et par évoquer sa réaction lorsque j'ai prononcé le nom de Marcus Garvey.

Elle a tout simplement éclaté de rire :

— Tu aurais pu te faire écharper ! Ici, entre la NAACP et l'UNIA, il vaut mieux savoir choisir son camp !

— Et de quel côté es-tu ? lui ai-je demandé.

— La plupart de mes amis détestent Garvey, qu'ils considèrent comme un être assez fruste et inculte, m'a-t-elle répondu en haussant les épaules. Tu savais qu'il se baladait en tenue d'empereur au milieu de ses troupes en uniforme lorsqu'ils organisaient leurs défilés sur Lenox Avenue ?

Cette fois, je n'étais pas en face de l'un des intellectuels les plus brillants de l'Amérique dont j'aurais voulu m'attirer la bienveillance. Anna me semblait prête à aller jusqu'au bout de la controverse, aussi me suis-je laissé aller à exprimer mes arguments :

— Mais nous parlons aussi d'un homme qui a réussi à fédérer les Noirs américains comme jamais personne n'avait pu le faire avant lui. Il a créé le premier fonds d'investissement dédié exclusivement à des capitaux levés dans votre communauté.

— En effet, m'a-t-elle répondu. Mais que sont devenus ses fameux projets ? Tout est parti en fumée !

— As-tu réfléchi à ce qui se serait passé, s'il avait réussi ?

Son regard s'est perdu au loin.

— Oui... et nous serions sans doute, aujourd'hui, forts au point de faire trembler l'Amérique !

— Et l'Europe aussi ! Marcus m'a parlé de la peur qu'il inspirait à la couronne d'Angleterre. Il est vrai qu'il réclamait la restitution de l'Afrique aux Africains !

— Oui, c'est un visionnaire, je te l'accorde. Mais dis-moi ce que j'irais faire en Afrique où je ne connais personne ? Je suis américaine avant d'être noire.

— Je te rassure : en France, nous sommes loin de prôner un hypothétique retour d'exil. Nous aussi, nous nous considérons d'abord comme des Français.

— Alors, on dirait que nous nous ressemblons ! m'a-t-elle déclaré en souriant, radieuse.

— Comme deux gouttes de lait !

Elle a hoché doucement la tête, avant de s'interrompre tout à coup pour me dévisager d'un air soucieux.

— Tu accepterais de poser pour moi ?

— Qu'est-ce que tu dis ?

J'en bégayais. Ah, comme tu aurais ri, Césaire, si tu t'étais trouvé là ! Comme tu te serais moqué de moi ! Damas, l'imperturbable, tremblant d'émotion devant une fille prête à l'immortaliser en icône sur l'une de ses toiles. J'avoue même avoir regardé d'un autre œil ses œuvres accrochées

aux murs de la galerie. S'y lisait une modernité que les artistes de l'Afrique sont encore loin de maîtriser, et dont j'avais déjà su apprécier l'audace. Mais j'y trouvais à présent un motif supplémentaire de les admirer.

Plus tard, je l'ai raccompagnée à pied jusque chez elle.

— Réfléchis à ma proposition ! me disait-elle. Deux ou trois séances suffiraient.

— Mais pourquoi tiens-tu tellement à faire mon portrait ? ai-je fini par lui demander.

— Un Noir avec des ancêtres indiens, blancs et africains, comme toi ? Cela n'existe pas encore dans notre Amérique.

— Nous serons tous, un jour, métis de tous les sangs du monde !

Elle a souri d'un air paisible.

— Rappelle-moi, surtout ! m'a-t-elle glissé à l'oreille avant de m'abandonner sur le seuil de son immeuble.

Je n'avais pas envie de rentrer à l'appartement et j'ai décidé d'aller faire un tour vers le centre. Entre Lenox et la Septième Avenue, l'on trouve plus d'une centaine de lieux dédiés à la musique et au plaisir des noctambules, et j'avais l'embarras du choix.

Je suis entré dans une boîte de nuit. Des danseuses en tenue légère s'y produisaient sur scène, et toute l'ambiance m'a rappelé celle de nos cabarets parisiens. J'ai bu quelques verres en regardant le spectacle. Je repensais à Joséphine Baker et à ses caricatures de femme africaine que tu détestes, d'ailleurs, plus que tout au monde. « La Vénus aux bananes », c'est le surnom cruel que Senghor et toi lui avez donné, et que j'entendais revenir sur vos lèvres toutes les fois que nous croisions une affiche de sa « Revue nègre » dans les rues de Paris.

Sais-tu quelle idée m'a alors frappé ? Et si c'était d'abord à elle que nous devons cette révolution des modes d'où a surgi, en France, l'engouement pour les Noirs ? La question vaut d'être posée. Car Baker, que tu le veuilles ou non, a été et reste encore l'une des pionnières de notre

reconnaissance. Qui donc parlait de nous avant qu'elle ne débarque avec son léopard tenu en laisse sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées ? Qui se souciait de notre musique ou de nos arts avant qu'elle ne s'avise d'aller montrer son cul sous le nez des bourgeois du Lido ? Elle a réussi, sans en avoir l'air, à désarmer les arguments les plus hostiles à notre cause. Grâce à elle, nous avons tous pris conscience qu'il existait une « beauté noire », et qu'elle en était le symbole. Rappelle-toi qu'elle est, pour les Français, la première star noire que l'on ait jamais vue. Et j'en veux pour preuve qu'il lui suffit de débarquer dans un restaurant ou dans une boîte de nuit pour que les musiciens s'arrêtent aussitôt de jouer et attaquent les premières notes de *J'ai deux amours*, sa chanson fétiche.

Eh bien, qu'en dis-tu ? La Vénus aux bananes – inspiratrice de la Négritude. La potion te semble amère, n'est-ce pas ? Mais je l'ai trouvée salutaire. Elle m'a rappelé le goût de la modestie, et je me suis dépêché de noter ces quelques réflexions sur un bout de nappe en papier afin de les partager avec toi.

L'Apollo Theater est sans doute la plus célèbre de leurs salles de concert, et j'avais hâte d'aller y faire un tour. Ce jour-là, le programme était réservé aux artistes inconnus et aux jeunes talents, mais j'étais plutôt excité à l'idée que j'allais peut-être assister à la première prestation d'une future gloire du jazz ou du music-hall. J'ai été déçu. Il faut dire que s'intercalaient parfois des numéros d'une extravagance douteuse. J'ai vu un chanteur de blues ventriloque, un jongleur de bibles qui se réclamait de l'Esprit saint, et un danseur de claquettes unijambiste qui s'aidait du martèlement de ses béquilles. J'ai même assisté au tour de chant pathétique d'une jeune aveugle qui, intimidée, ne parvenait plus à se rappeler les paroles de sa chanson. Terrifiant. Mais, dans l'ensemble, ce fut plutôt une soirée amusante et conviviale. La majorité du public était d'ailleurs constituée de familles, et l'on sentait à leur seule manière de taper des mains en rythme l'assiduité de leur présence à la messe du dimanche.

Car j'ai oublié, c'est vrai, de vous parler de l'ambiance dans la plupart des temples et des églises à l'heure de l'office. Le spectacle à lui seul vaut pourtant le déplacement. Gospel. C'est le nom qu'ils donnent à ces cantiques puissants et exaltés dont ils saupoudrent les moindres étapes de la cérémonie. Le rituel est précis, codé, et d'une efficacité redoutable. Le pasteur, à grands effets de manches, entame un long sermon dont l'intensité gagne peu à peu en ampleur, un sermon qui bientôt se transforme en une diatribe vigoureuse prononcée par un prophète en colère et dont chacune des phrases est saluée par le chœur des fidèles. « Amen » et « alléluias »

pleuvent de tous côtés. Puis une femme se lève, dont les cris vous transpercent. La voilà qui se met à trembler sur place, et à gesticuler comme une possédée avant d'aller s'effondrer en convulsions déchirantes dans les bras de ses compagnes.

Hier encore, dans l'une de ces églises, j'ai vu se répéter le rituel une bonne dizaine de fois. Dieu règne ici au plus haut des cieux, mes frères. Et même les syndicats du Parti communiste n'y pourront rien changer.

En quittant l'Apollo, sur le chemin du retour, me sont revenues des scènes de mon enfance à mesure que je m'amusais à comparer l'atmosphère de Harlem à celle de Cayenne. Au coin d'une rue, une femme vendait des « snowballs », exactement les mêmes que ceux de chez moi et qui portent d'ailleurs le même nom. La glace, râpée en fins cristaux, est entassée dans un cornet en carton, et généreusement arrosée de sirop de grenadine ou de menthe. Je n'ai pas résisté à l'envie de m'en offrir une, et je me suis léché les babines en me revoyant, posté sur un banc de la place des Palmistes, en train de déguster les mêmes saveurs.

Plus loin, je me suis fait cirer les chaussures par un type volubile qui n'arrêtait pas de me commenter l'actualité à grands coups de « *My God !* » par-ci, et de « *Jesus Christ !* » par-là. Mais j'avais l'esprit ailleurs. Je repensais à l'un de mes oncles, et à l'admiration que j'avais pour lui lorsque je le voyais, le dimanche, installé sur le siège du cireur qui officiait à une dizaine de mètres de chez nous, en train de tourner lentement les pages de son journal pendant que l'autre s'activait, sa brosse à la main, en lui donnant du « Président ! » d'une bouche emmiellée.

Anna et moi, nous nous sommes revus deux jours plus tard, lors de la fameuse réunion à laquelle Langston m'avait invité. À peine avais-je franchi la porte du salon que je l'ai aperçue debout près d'un buffet dressé à l'écart sur une table, en grande conversation avec une amie. Mais, avant que je ne puisse aller la saluer, je me suis retrouvé entouré par un petit groupe d'hommes visiblement impatients de me parler.

Alain Locke, hormis ses tempes grisonnantes, n'a guère changé depuis notre dernière rencontre à Paris. Tout en finesse d'esprit et l'élégance ostentatoire. Veste d'une blancheur immaculée, nœud papillon rouge rayé de noir, chaussures vernies. Est-ce pour tenter d'effacer le souvenir de l'affront qu'il a jadis subi en se voyant refusé plusieurs fois par l'université d'Oxford à cause de sa couleur de peau ? Je me rappelle encore son visage crispé de colère pendant qu'il me racontait cette histoire chez notre amie Paulette. Mais c'était bien avant qu'il n'ait pris sa revanche en obtenant son diplôme à Harvard.

Il s'est chargé de faire les présentations en commençant par les écrivains présents à la soirée :

— Mon cher Damas, voici deux de nos romancières les plus talentueuses : Zora Neale Hurston, et Nella Larsen. Et ici, pour le clan des hommes, nous avons Arna Bontemps et Charles Johnson... Quant aux autres, tu les rencontreras au fur et à mesure de leur arrivée. Mais sache qu'à mon grand plaisir, si nous sommes aussi nombreux aujourd'hui dans ce modeste appartement, c'est que tous tenaient à te rencontrer ! Grands

dieux, ce n'est pas tous les jours que l'on croise dans Harlem le chemin d'un Nègre de France ! Et quand j'ai ajouté que tu venais de Paris et que, toi et tes amis, vous éditiez là-bas une publication pour les étudiants noirs, ça a été la ruée !

Éberlué, grisé par tant d'honneur, avant de pouvoir leur exprimer mon admiration, j'ai dû patiemment attendre qu'ils me fassent leurs commentaires au sujet de notre revue et de mon recueil, que leur avait montrés Langston. Tous semblaient partager le même avis. « Nous sommes sur la même voie, m'ont-ils déclaré. Vous êtes nos frères, nos alliés ! Et cette grande victoire, nous l'obtiendrons ensemble ! »

— McKay ne pourra se joindre à nous, m'a confié Locke en m'empoignant par l'épaule. Il est parti se reposer en Californie pour quelques mois. Mais il m'a chargé de te saluer.

— Dis-lui qu'à Paris nous attendons avec impatience son prochain roman !

Les problèmes de santé de notre ami et ses fréquents soucis d'argent me sont brusquement revenus en mémoire. Mais je ne tenais nullement à évoquer pareil sujet, aussi me suis-je gardé de demander de ses nouvelles.

Locke a proposé alors que nous portions un toast en hommage à Paris et à Berlin, les deux villes qu'il semble juger les plus accueillantes en Europe.

Puis le ton de la discussion a brusquement changé lorsqu'il s'est agi de répondre à leurs questions à propos de nous.

J'ai œuvré comme j'ai pu. De Senghor et toi, j'ai dressé un portrait si flatteur que vous allez devoir me verser des arrhes en droits d'auteur sur vos prochains livres ! Que pense Senghor, un Africain d'origine, de leur mouvement ? Voilà ce qu'ils ont tout d'abord voulu savoir. Le juge-t-il opportun ? L'Afrique lui semble-t-elle prête à devenir le fer de lance d'une révolution esthétique et culturelle de portée mondiale ? J'ai alors récité l'un de ses poèmes. Puis je leur ai parlé de toi. Et je leur ai raconté nos longues nuits de veille lors de ces discussions passionnées dont, le plus souvent, tu

ressors triomphant, nous reléguant loin derrière ta belle éloquence et ton sens de la formule meurtrière et concise.

— Son verbe est un scalpel, leur ai-je dit, qui vous découpe le cœur avec la précision d'un chirurgien. Dans ses vers, le sang frissonne et semble toujours sur le point de jaillir sur la page pour vous éclabousser ! C'est un rebelle à l'affût, et qui attend son heure.

— Et toi ? m'ont-ils alors demandé. Où en es-tu ?

J'ai tout d'abord voulu leur répondre en militant de la cause, afin de renforcer l'impact de nos maigres forces. Mais, devant leur fièvre et leurs attentes, je n'ai pu m'empêcher de tenter d'aller au bout des choses.

— Je ne crois pas à la guerre des races, ni à celle des cultures ! leur ai-je lancé en guise de préambule.

Autour de moi, silence de mort.

Peut-être cela aurait-il dû m'inciter à la prudence ? Mais tu connais ton ami. Incapable que je suis de résister à l'occasion d'une parade de bravache, j'ai continué :

— Je suis le bâtard de la bande. Le sang-mêlé. Je suis Damas, Nègre de personne !

Interloqués. Le mot est faible pour te décrire l'état dans lequel je les ai laissés. Les uns croyaient à une blague. Les autres, aux effets de l'alcool mêlés peut-être à la fatigue du voyage. D'autres encore, visiblement hostiles, m'ont tourné le dos. Mais il en est resté suffisamment pour mettre ma tirade sur le compte de l'humour français.

Locke s'est contenté de me regarder d'un air dubitatif, puis il a doucement hoché la tête à mon adresse. Langston a levé son verre avec un sourire quelque peu figé, avant de souhaiter que nous reprenions plus tard cette « magnifique » conversation. Les femmes, elles, m'ont semblé sous le charme. « *This is so frenchy !* » n'arrêtait pas de répéter Zora Hurston à l'une de ses amies en m'adressant un sourire ravageur.

Anna s'était réfugiée sur le balcon, une cigarette à la main. Pour échapper à la pression que je sentais peser sur mes épaules, je suis allé la rejoindre.

— Tu avais disparu ? m'a-t-elle demandé d'un air faussement boudeur. Pas même un coup de téléphone !

Comment aurais-je pu lui répondre que je n'avais pas cessé de penser à elle depuis notre rencontre, mais que je n'avais tout simplement pas osé l'appeler ? J'ai noyé le poisson, et je me suis embarqué dans une longue apologie de la poésie noire américaine à laquelle m'initiaient mes nouvelles lectures. Mais elle me tenait encore en joue de son regard affûté, nullement dupe.

Dans le salon, une ambiance intime s'installait. Une dizaine de bougies allumées venaient de remplacer l'éclairage électrique. Les gens s'asseyaient par terre ou sur les chaises disposées en cercle autour de la pièce. À l'invitation de Locke, nous sommes allés nous poser ensemble au premier rang. Puis, quelques poètes ont commencé à donner lecture de leurs travaux les plus récents.

Nous sommes, nous aussi, habitués à de telles rencontres. Mais c'était la première fois qu'il me semblait partager un épisode de la grande histoire des Nègres en train de se construire sous mes yeux.

Plus tard, lorsque Langston est venu me prier de dire un texte, j'ai d'abord choisi l'un des tiens, Césaire, avant de leur donner à entendre celui que je viens d'écrire sur le thème d'une balade à Harlem.

Encore une fois, j'ai été surpris de constater que la langue française ne semble nullement être un obstacle pour la plupart d'entre eux. Ils ont tous étudié Baudelaire ou Rimbaud, m'expliquent-ils d'un air complice. Mais un Baudelaire ou un Rimbaud noir, c'est là désormais ce qu'ils attendent de nous, et j'avoue que je ne suis pas certain d'avoir réussi à leur démontrer que j'avais quelque chance d'être l'Élu.

Aujourd'hui, j'ai passé l'après-midi chez Anna pour ma première séance de pose. Elle habite dans un grenier aménagé en appartement au sommet d'un immeuble de six étages. L'endroit lui sert également d'atelier, et de nombreuses œuvres s'y trouvent entassées que j'ai d'abord pris le temps d'admirer. Cette fille est tout simplement géniale. Je suis sûr que tu le penserais aussi. Ou bien suis-je envoûté par son charme au point de me laisser aveugler et de surestimer son travail ? Notre ami Wifredo Lam n'hésiterait pas une seconde à trancher s'il était là. Mais, à l'heure où j'écris ces lignes, je reste, quant à moi, dans le même état de jubilation au souvenir de ces corps et de ces visages déformés, écrasés, et comme surgis de la matière brute entassée sur la toile pour venir flotter comme des ombres devant nos yeux. Toute l'Afrique rassemblée là. L'Afrique dressée tel un poing brandi réclamant vengeance. L'Afrique dont les mille parties tronçonnées par l'homme blanc se mettent à vivre simultanément de part et d'autre des rivages du monde.

J'ai aussi découvert, rangées dans un coin, une dizaine de toiles d'un format plus réduit. S'y déclinaient dans une palette de pigments sombres des paysages tourmentés de villes désertes, de gares ferroviaires abandonnées ou de locomotives lancées comme des obus géants sur des rails qui filaient vers l'horizon.

— J'ai voulu faire une série sur l'histoire du blues, m'a expliqué Anna. C'est à bord de ces vieux trains qu'il a voyagé depuis la Louisiane jusqu'à l'autre bout du pays.

« Le blues nous tue... a-t-elle ajouté devant mon silence qui se prolongeait. Nous tue pour mieux nous aider à ressusciter. Tous les jours.

Une fois encore, je buvais ses paroles. Mais, sitôt que la séance de pose a commencé, impossible pour moi de prendre l'opération au sérieux. Je me sentais si mal à l'aise que je n'arrêtais pas de parler, à la grande contrariété d'Anna qui ne cessait de me réclamer le silence.

Plus tard, nous sommes allés dîner dans un petit restaurant en bas de chez elle, et l'ambiance, cette fois, était plutôt morose entre nous. À peine m'a-t-elle accordé quelques phrases durant tout le repas. En sortant de table, j'ai eu brusquement l'impression que notre histoire s'achevait en impasse, et j'avais le cœur lourd au moment où nous nous sommes séparés sur le trottoir comme deux inconnus qui viennent de se rencontrer.

Je me sentais si malheureux que, sur le chemin du retour, j'ai voulu faire une escale dans un club de jazz pour me changer les idées. Par chance, au Sunrise, situé sur ma route, quelques musiciens de l'orchestre de Cab Calloway se retrouvaient pour l'une de leurs jam-sessions. La plupart de leurs concerts se déroulant dans des clubs interdits aux Noirs, je n'avais jamais eu l'occasion d'y assister, et j'ignorais jusqu'à leurs noms. Mais le vieux barman à qui j'avais mentionné ma qualité d'étranger s'est chargé de me renseigner.

Ce fut une prestation mémorable. Cependant, de tous ceux que j'ai vus, ce soir, défiler sur la scène et enchaîner ces fameuses « battles » opposant des solistes inspirés, un seul musicien m'a littéralement ébloui. Dizzy Gillespie. Un jeune trompettiste doué d'une virtuosité stupéfiante. Comparé à ses pairs, il avait l'air de débarquer d'une autre planète et de jouer sur des gammes connues de lui seul, d'autant qu'il se balade dans les aigus avec la même aisance qu'un équilibriste perché sur son fil.

Mais le barman ne semblait guère partager mon admiration.

— Ces jeunes, de nos jours, ça se croit tout permis ! l'ai-je entendu grogner en astiquant le comptoir d'un coup de chiffon. Ça rime à quoi, ces

notes bizarres qu'il nous balance durant ces solos ? Pour moi, c'est du chinois !

J'ai failli lui éclater de rire au nez.

Je repensais à vos réactions toutes les fois que je me suis lancé dans l'épreuve consistant à vous faire écouter les disques de mes musiciens favoris.

Le jazz, Césaire, je te le redis, la voilà, leur plus grande contribution au génie de l'âme noire. Ce jazz que ni toi ni Senghor ne semblez disposés à laisser pénétrer vos oreilles. Le tambour, vous n'en avez que pour lui, l'instrument premier, me dites-vous, celui de notre noblesse fondamentale, le seul capable de capturer la voix de nos ancêtres et de nos djinns. Et vous me parlez de rituels sacrés, de dieux dogons et de traditions millénaires. Vous me ressassez qu'il ne saurait y avoir d'âme nègre sans un tambour pour la revendiquer, sans un tambour pour lui donner vie. Très bien, et je l'entends comme vous, moi aussi. Mais en quoi cela vous empêcherait-il de reconnaître pleinement les mérites d'un Duke Ellington ou d'un Count Basie ? Est-ce à cause du cliché de l'homme noir se contorsionnant au son d'une clarinette dont se gaussent les images d'Épinal ? Ne serait-ce pas là le reflet de vos aspirations petites-bourgeoises, les traces de cette culture à l'occidentale qui vous retient toujours sur les bords du rivage ? Comme d'habitude, vous protestez, vous hurlez devant mes provocations. Mais quoi ? Mozart et Beethoven seraient des musiciens « classiques » quand un jazzman de Harlem, à cause d'un détail aussi absurde qu'une chevelure défrisée, ne saurait trouver grâce à vos yeux ? Alors, bien sûr, vous niez. En public, vous prétendez le contraire et vous les célébrez, mais je sais bien ce qu'il en est car, devant moi, vous ne cachez rien de vos véritables opinions. Et cela m'effraie.

J'ai regretté, en tout cas, que vous ne puissiez être à mes côtés, ce soir. Sans doute ce jeune trompettiste aurait-il, mieux que moi, réussi à vous convaincre ? Durant le concert, j'avais décidé d'écrire et d'improviser en

vers libres, et j'avais mon carnet de notes à la main. Mais, dès son premier solo, je me suis retrouvé sans voix, sans mots, et sans images, comme en état de choc après une déflagration. À la fin du set, je ne comprenais même plus ce qui se disait autour de moi. J'ignorais pourquoi les gens hurlaient ou applaudissaient. Je flottais dans une bulle, isolé du reste du monde.

C'est alors que j'ai entendu tinter à mes oreilles les notes délicates d'un carillon, celui d'une boîte à musique qui se trouvait sur une commode dans la chambre de la tante Gabi, et dont j'allais souvent remonter le mécanisme lorsque j'étais seul à la maison. Dès que je relâchais la clé, une danseuse blonde vêtue d'un collant rose se redressait lentement, avant de se mettre à tourner au rythme d'une ballade intitulée *Mon beau sapin*.

Me croiras-tu, Césaire ? Après la déferlante de sons jaillis de la trompette de ce jeune dieu vivant, le souvenir d'une mélodie désuète surgie des limbes de mon enfance. Mais c'est pourtant cela que j'ai ressenti à l'écoute d'un pareil concert. Cette impression d'être entraîné jusqu'au bout de moi-même pour me redécouvrir vierge à l'issue du voyage, vierge et jeté dans le silence inouï des grands fonds.

Et comment faire, dis-moi, pour être sûr d'atteindre pareille extase en composant nos vers ? Comment pouvoir se jeter du haut de la falaise avec une telle audace, une telle liberté, et se laisser porter par les vents de la folie ? Ah, nous en sommes tous là. À rêver de ce rendez-vous d'où sortira notre grand œuvre, l'ultime joyau à découvrir au prix de notre sang : le miracle d'un vers éternel.

Je t'attends, mon frère, à ce carrefour de la connivence. Je t'attends sur la margelle étroite qui surplombe le puits de la nuit. Je t'attends au détour de l'aube dans les savanes bleutées de la mer. Je t'attends là où, toi-même, tu ne t'attends pas.

J'avais hâte, comme tu le penses, de retrouver Anna pour tenter d'effacer la mauvaise impression que lui avait laissée notre dernière rencontre. Je lui avais d'ailleurs téléphoné le lendemain pour lui demander de m'excuser, et lui promettre que, si elle désirait poursuivre nos séances de pose, je me comporterais comme le plus obéissant des modèles. Elle n'avait pu s'empêcher de rire en m'entendant la supplier d'une voix misérable dont je forçais le trait. Mais elle avait préféré que nous nous rencontrions autour d'un verre pour en parler, et m'avait proposé de passer la chercher, aujourd'hui, vers seize heures, à l'orphelinat de la NAACP où elle enseigne le dessin aux enfants.

Arrivé là-bas en avance, je n'ai pas tardé à trouver le temps long, si bien qu'après avoir affirmé à la réceptionniste qu'elle s'attendait à ma visite, j'ai eu le droit de partir m'aventurer dans les couloirs de l'immeuble à la recherche de la salle où elle donnait ses cours.

Il s'agissait d'une pièce assez vaste dans laquelle deux douzaines d'élèves, studieux et attentifs, étaient regroupés sous sa surveillance. M'apercevant tout à coup sur le seuil, elle a d'abord froncé les sourcils, mais j'ai fini par lui arracher un sourire et, après lui avoir expliqué que je souhaitais simplement assister à son cours, ignorant les regards étonnés des gamins, je suis allé m'asseoir sur une chaise posée dans un coin.

Durant mon périple à travers les couloirs, j'avais remarqué que le dessin n'était pas la seule matière enseignée dans l'établissement. Les cloisons de toutes les salles de classe étaient pourvues de panneaux vitrés, de sorte que

j'avais pu observer au passage quelques-unes de leurs activités. Mathématiques, géométrie, histoire, géographie, sciences naturelles, physique, chimie, littérature. La NAACP semblait mettre un point d'honneur à offrir elle-même à ses jeunes protégés toutes les bases de l'enseignement scolaire dont ils avaient besoin. J'avais jugé l'initiative intéressante, sans guère m'y attarder. Mais le véritable sens de cette démarche ne m'est, en réalité, apparu qu'en observant Anna avec ses élèves.

— Pourquoi dessines-tu cette princesse blonde ? l'ai-je entendue demander devant moi à une petite fille. Ne sais-tu pas qu'il existe des princesses africaines ? Elles sont noires, comme toi, et leurs princes charmants le sont tout autant !

Bizarrement, je n'avais jamais été frappé par une telle évidence. Mais, cette fois, en contemplant le visage éberlué de la gamine, puis les larmes qui s'étaient mises à rouler sur ses joues, c'était comme de recevoir une gifle en plein visage.

Pourquoi n'avons-nous jamais abordé de manière frontale la question de l'éducation de nos enfants ? Ces problèmes nous auraient-ils, en quelque sorte, échappé jusqu'ici ? Ou bien faut-il croire que, plongés dans nos tribulations de poètes, nous avons fini par oublier l'essentiel : construire le matériau humain ?

— Même leurs rêves de gosses sont pollués par les images des Blancs ! s'est exclamée Anna lorsque nous nous sommes retrouvés dans la rue. Mais, dans ces images, nous n'existons pas. Il n'y a pas de place pour nos contes et légendes dans les mondes enchantés de Mister Disney !

Je me suis gardé de lui répondre. Je pensais à ces milliers de poupées blondes dont les sourires figés veillent depuis toujours sur le sommeil des petites filles gyanaises. Je pensais à ce désastre invisible, plus silencieux qu'un virus mais tout aussi mortel. Anna semblait attendre quelque réaction

de ma part, alors, pour effacer la tristesse que je lisais dans ses yeux, je lui ai proposé d'aller faire un tour à Central Park.

Une heure plus tard, nous étions allongés sur l'herbe, assommés par la chaleur, prêtant une oreille complaisante aux musiciens qui se produisaient là-bas. Cependant, j'avais la tête occupée à mille questions qui m'interdisaient de savourer l'instant.

Qu'arrivera-t-il aux enfants qui n'auront pas eu la chance, comme nous, de faire des études et de s'aiguiser l'esprit ? Comment parviendront-ils à se construire une identité ? Et qu'attendons-nous pour leur donner les armes nécessaires à cette tâche, plutôt que de continuer à pontifier – tu me pardonneras le mot – sur nos pseudo-théories littéraires ?

Au bout d'un moment, j'étais si agacé par le sujet qu'une sorte de slogan m'est spontanément venu aux lèvres :

— Rendez-nous nos poupées noires !

Le cri joyeux d'Anna m'a subitement arraché à mes réflexions.

— Tu as raison ! s'est-elle exclamée. Qu'on nous rende nos princesses africaines !

Le soir tombait lorsque nous sommes partis nous réfugier dans un bar qu'elle connaissait dans les environs. Son humeur espiègle me consolait de tout, même de cette persistante impression d'échec qui me taraudait à notre sujet. Puis nous sommes allés dîner dans une gargote haïtienne dont nous sommes ressortis passablement éméchés avant de reprendre le chemin de son royaume.

Quand ai-je su que je la prendrais dans mes bras et qu'elle se laisserait faire ? Je l'ignore. Mais, parvenus devant son immeuble, alors qu'elle venait d'éclater de rire et que je voyais luire à portée de ma bouche ses dents perlées, incapable de résister à la tentation, j'ai saisi délicatement son visage entre mes mains et je me suis penché pour l'embrasser.

Jamais encore, avec aucune autre femme, je n'avais ressenti pareille extase pour un simple baiser, et je tremblais comme un adolescent pendant

que nous grimpons les marches de son immeuble. À force de désir, j'en avais la nausée.

Rentré en taxi vers cinq heures du matin, j'ai trouvé une voiture de police, gyrophaire allumé, garée devant l'immeuble, et Anton qui discutait avec deux types en uniforme. Il s'est figé quand il m'a aperçu, avant de pointer le doigt vers moi.

L'un des flics s'est avancé :

— C'est vous le cousin ?

— Oui, officier.

— Très bien, vos papiers.

— Les voilà.

— C'est la première fois que vous venez à New York ?

— On dirait que vous le savez déjà !

— Faites bien attention, monsieur Damas ! m'a-t-il alors lancé en me scrutant d'un regard lourd de suspicion. Il est écrit ici que vous habitez en France. Mais, nous, on n'aimerait pas avoir à vous ramasser égorgé à la lame de rasoir ou abattu d'une rafale de mitraillette dans nos rues. Vous voyez ce que je veux dire ? Harlem, c'est un endroit dangereux ! Tâchez de vous mettre ça dans le crâne !

Le duo est remonté en voiture et s'est éloigné.

Anton, livide de colère, s'est tourné vers moi :

— Je t'avais pourtant demandé de ne pas nous ramener les flics à la maison !

— Mais c'est toi, Anton, qui les as appelés !

— Ah oui ? Et pour te retrouver, je fais comment ? Tu as disparu sans nous prévenir, et je ne sais même pas où tu es allé traîner ! Élisabeth était folle d'inquiétude et n'a pas fermé l'œil de la nuit. Hier soir, elle m'a annoncé qu'elle est enceinte. Tu te rends compte ?

Muet de surprise, je n'ai eu que la ressource d'écarter les bras en signe d'impuissance.

— En tout cas, je ne veux plus qu'elle ait à vivre des soucis de ce genre ! a-t-il repris du même ton furibard. Désolé, mon vieux, il va falloir que tu changes d'adresse. Une chambre dans un hôtel du quartier, ça te conviendrait sans doute mieux ?

J'ai baissé la tête. Miteux. Je comprends sa réaction. Je ne lui en veux pas. Éliisa, enceinte ? C'est la plus merveilleuse nouvelle de sa vie que j'ai réussi à lui gâcher. Encore heureux qu'il le prenne avec un tel calme. À sa place, il est probable que j'aurais balancé ma valise sur le trottoir.

Nous sommes rentrés ensemble dans l'appartement, et Éliisa s'est jetée dans mes bras dès que j'ai eu franchi le seuil :

— J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose ! Merci mon Dieu, tu es vivant ! Tu nous as fait une de ces peurs !

— Léon a décidé d'aller s'installer à l'hôtel, lui a annoncé alors Anton. Comme ça, il sera beaucoup plus indépendant.

— Quoi ? Tu pars ? Notre hospitalité ne te suffit plus ?

Les larmes aux yeux, la voilà qui me fixe d'un air implorant, qui m'assure qu'il n'a jamais été dans ses intentions de me mettre à la porte, et qui en appelle au jugement de toute notre famille sur l'incident.

L'épisode, embarrassant, dure une bonne dizaine de minutes avant que je ne commence à ranger mes affaires. Installé à la table de la cuisine, Anton savoure son café sans un mot.

Bienvenue au Harlem Palace, un hôtel sordide situé au fond d'une impasse dans la 85^e Rue. Je n'ai rien trouvé d'autre qui soit à la portée de ma bourse. La chambre, exiguë, est envahie par un lit dont le sommier grince à la moindre sollicitation. Je ne dispose que d'une armoire qui obstrue la moitié de l'unique fenêtre, d'une table de chevet, d'un lavabo jauni de crasse, et d'un vase de nuit. Douches et toilettes sont sur le palier. « Il est interdit de cuisiner là-haut ! » m'a grogné au visage le quidam de la réception d'un air si peu amène que j'en ai eu froid dans le dos. Mais je me console à l'idée qu'ici au moins je n'aurai à subir ni les sautes d'humeur d'Anton ni les contraintes d'horaires que m'imposait notre cohabitation de fortune. D'autant que, depuis cette nuit, je n'ai plus qu'une envie, celle de plonger tête baissée dans le fleuve qui m'emporte.

Avec Anna, ce fut un éblouissement. Nos corps, affamés l'un de l'autre, ne parvenaient plus à s'éteindre. Nous nous dévorions. Nos baisers s'achevaient en morsures, et nos caresses en éraflures brûlantes qui nous striaient la peau. Au point que, ce matin, le goût de sa chair persiste dans ma bouche. Cacao. Cuivre. Cannelle. Un goût qui me ramène soudain au souvenir de ces mots créoles qu'elle me murmurait à l'oreille : « *Chiré'm. Krazé'm.* »

Déchire-moi. Écrase-moi. Voilà ce que veulent dire ces pépites du langage. Je sais qu'elles n'ont d'autre but que d'exciter mes sens. Et je me laisse aller, emporté par une marée dont le souffle nous transcende. Je crie

« *Mô là !* » pour lui répondre. Oui, ma belle, je suis là, plus ancré en toi qu'une digue de grand large. Je suis là, et je ne repartirai plus.

Ces folles images me tournaient encore dans la tête lorsque je l'ai appelée pour lui annoncer mon changement d'adresse.

— Ça tombe bien, je ne savais pas comment te joindre, m'a-t-elle répondu. Après ta sortie lors de cette soirée chez Alain, inutile de te dire que le Tout-Harlem parle de toi. Tu as même réussi à attirer l'attention de Du Bois : il veut voir le Frenchie !

— William Du Bois, le sociologue ?

— En personne. Bien qu'il ne sorte plus que rarement de sa tanière, il est au courant de tout ce qui se passe dans Harlem. Ses lieutenants le renseignent. Tu serais d'accord pour le rencontrer ?

— Tu plaisantes, Anna ? Bien sûr que je serais honoré de lui serrer la main.

— Alors je t'emmènerai chez lui cet après-midi. Mais autant que je te prévienne : William est un ours mal léché ! Et pire encore, s'il ne te juge pas à la hauteur dès les premières minutes de l'entretien, sois sûr qu'il se désintéressera de toi aussitôt !

— Charmant personnage !

— C'est un guerrier, vois-le plutôt sous cet angle ! s'est-elle exclamée en riant. Un guerrier dissimulé sous des allures d'ours mal léché !

Nous avons encore bavardé un moment, puis j'ai raccroché pour commencer à me préparer. Comme pour ma visite chez Locke, j'avais décidé d'enfiler mon unique costume, et je l'ai sorti de l'armoire. Mais j'en étais à nouer ma cravate en me regardant dans le miroir lorsqu'un rire a surgi à mes lèvres. « Regarde-toi, Damas ! me disais-je. Tu as l'air apprêté comme un clown de cirque dans ces vêtements qui t'emprisonnent, avec cette cravate ridicule pendue à ton cou, et ces chaussures dont le cuir prétend domestiquer tes pieds faits pour courir libres dans toutes les savanes. »

Ce rire moqueur et malveillant résonnait encore à mes oreilles lorsque j'ai sonné à la porte de l'appartement d'Anna. Le baiser voluptueux qu'elle m'a offert en guise d'accueil m'a aussitôt réconforté. Nous avons bu un café pendant qu'elle me montrait la première esquisse d'une toile qu'elle venait de commencer. La silhouette d'un corps nu semblait émerger d'un paysage sombre évoquant la nuit. Une simple ébauche. Pourtant, sur les traits du modèle, j'ai cru reconnaître l'expression inquiète de mon propre visage, et je m'en suis rapidement détourné.

Une heure plus tard, nous étions à bord d'un métro suspendu qui vous donne l'impression de vous trouver dans la chenille d'une attraction de fête foraine. Là aussi, des wagons particuliers étaient prévus pour les Noirs. La chose m'a paru particulièrement exaspérante, mais que pouvais-je y faire ? Oh, comme je l'ai aimée, la France, pendant le court trajet qui nous menait à destination. J'en suis même venu à me dire que, comparés aux Nègres américains, nous étions, après tout, des privilégiés.

Anna ne semblait nullement se formaliser de la situation.

— On s'habitue à tout ! m'a-t-elle asséné en surprenant mon regard.

Une douleur sourde transparaisait derrière ces mots, m'interdisant de prendre la phrase à la légère. L'instant d'après, elle s'est mise à contempler par la fenêtre du wagon le paysage de ces immeubles en briques roses qui défilaient sous nos yeux. Je la sentais soucieuse de me donner le change, et je n'avais nulle envie de la voir s'enfermer dans ce rôle.

— Peux-tu me dire en quoi les thèses de la Harlem Renaissance ont changé ta vie ?

Je n'avais rien trouvé d'autre pour nous ramener sur le terrain de nos discussions habituelles, mais j'étais loin de m'attendre à sa réaction.

— Où sont les esprits qui dansent en toi, Frenchie ? As-tu déjà eu le sentiment de les percevoir ? As-tu déjà vécu l'expérience de la transe ?

Soudain transformée en tigresse, elle me défiait du regard.

— C'est l'objet de ma peinture, a-t-elle poursuivi devant mon silence. Je veux peindre les dieux de l'Afrique réincarnés dans nos âmes. Je veux saisir la métamorphose secrète des vivants en serviteurs des morts ! Je veux capturer le modèle dans tous ses champs de possible. Je veux cacher ce que l'on voit de lui, pour mieux révéler ce que l'on ne voit pas, et qu'il ignore peut-être lui-même !

J'étais subjugué.

— Et selon toi, qu'est-ce que j'ignore, à mon propre sujet ?

— Ton véritable nom.

— Lequel ?

— « Damas, le tisseur de rêves ». C'est le nom yoruba que m'ont soufflé les esprits pendant que je travaillais à ton tableau.

— Quels esprits ?

— Je suis initiée au vaudou et je vis sous la protection du dieu Legba. C'est désormais lui qui m'inspire lorsque je travaille. C'est à travers ses yeux que je vois. Voilà l'une des applications concrètes du retour à la source prôné par notre mouvement. Retrouver la source de nos anciennes spiritualités, la route de nos anciens royaumes, la parole de nos anciens dieux.

J'ai simplement hoché la tête, mais j'avoue qu'à cet instant, oui, l'idée m'a traversé que je ne retournerais pas à Paris. En un éclair j'ai eu la vision de ce que pourrait être ma vie dans un tel lieu aux côtés d'une telle compagne. « Plus aucune barrière ne te retiendrait, Damas ! me suis-je dit. Ici, tu atteindrais ton idéal. Ici, tu deviendrais roi. »

Nous sommes arrivés chez Du Bois en fin d'après-midi.

Que savais-je de lui ? Rien d'autre que l'histoire que nous connaissons déjà : cofondateur de la NAACP, il est l'auteur de nombreux ouvrages de sociologie consacrés à l'étude des Noirs. Mais, alors que je m'attendais à rencontrer un colosse d'une taille digne de sa réputation d'ogre intellectuel, à ma déception, ce petit bonhomme au crâne dégarni et au menton orné

d'une barbichette affectait plutôt des manières de commerçant roublard. Il semblait, pour tout dire, en représentation devant la cour de ses amis réunis dans son salon et qui m'examinaient comme une bête curieuse sans même s'être donné la peine de répondre à mes salutations.

— Alors, c'est toi, le Frenchie qui fait tant parler de lui dans Harlem ? m'a-t-il lancé en français en guise d'accueil.

— Vous m'en voyez flatté, lui ai-je prudemment répondu.

— Allons, pas de manières entre nous ! Nous sommes frères, nous sommes les fils du même soleil !

— Je vous remercie.

— Veux-tu boire quelque chose ? Un thé ? Un café ?

— Un café, oui.

— Et toi, Anna ? Toujours abonnée à tes tisanes d'herbes que tu transportes partout avec toi ?

Quelques réflexions ironiques ont fusé, puis Anna est partie en direction de la cuisine avec l'une des femmes présentes dans la pièce, et je me suis installé sur une chaise parmi les invités.

— Alors, raconte-nous la France, ce pays qui n'en est pas un ! s'est brusquement écrié notre hôte en se tournant vers moi. Ce pays fait de bouts d'îles et de morceaux de continents éparpillés aux quatre coins du globe, et qui se voudrait, aujourd'hui, donneur de leçons aux peuples épris de liberté !

Ébahi par la violence de l'assaut, j'ai mis quelques secondes avant de réagir, mais je n'avais nullement l'intention de me laisser faire.

— Et votre Amérique, parlons-en ! lui ai-je répliqué. L'on vous dit fiers d'être américains, mais l'Amérique n'est pas un peuple ! L'Amérique n'est rien d'autre qu'une constellation de débris de nations, un ramassis de races et de tribus qui ne se mélangent pas ! Comment supportez-vous encore d'être victimes de la ségrégation dans un pays que vous prétendez vôtre ? Ici, Noirs et Blancs ne parviennent même pas à s'asseoir ensemble dans un

bus ou à une table de restaurant ! En France, nous avons déjà laissé tout cela derrière nous !

— Alors à quoi bon cette « Négritude » dont on m'a parlé ? s'est-il exclamé d'un ton sarcastique. Et que veut dire ce terme, s'il ne s'agit pas d'une posture de combat ?

— Oui, nous nous battons, c'est vrai. Mais nous avons déjà investi la forteresse. Les Français ont un cœur, et c'est là qu'il s'agit pour nous de livrer bataille !

Il a alors rapidement traduit mes propos à ses amis, et ils se sont tous mis à rire aux éclats.

— Un cœur ? Tu y vas fort, mon ami ! Ou bien es-tu si naïf que tu imputes des états d'âme à ceux qui n'en ont pas ?

— Je voulais simplement dire qu'il s'agit d'un combat mental, d'un combat spirituel, et même d'amour ! Notre but n'est pas de nous préparer un jour à lever une armée. Nos fusils n'ont que la taille d'un stylo plume, et nos balles ne sont que les mots écorchés de nos propres poèmes !

— Ah, je comprends mieux ! s'est-il esclaffé.

Puis il s'est bruyamment mouché dans un mouchoir blanc immaculé qu'il a ensuite roulé en boule au creux de son poing avant de le remettre dans sa poche.

— Alors, aimerais-tu partir avec un groupe de nos frères dans les États du Sud pour aller prêcher la bonne parole aux militants du Ku Klux Klan ?

J'en suis resté sans voix.

Nouvelles crises de rire à mes dépens.

J'ai failli quitter les lieux sur-le-champ.

— Non, reste ! s'est-il écrié, devinant mes intentions. Je ne t'ai pas demandé de venir pour te tourner en ridicule. Mais on m'a parlé de ton arrogance !

— Je sais l'être aussi, me suis-je entendu répondre.

— Allons, calme-toi, Frenchie, et parlons bien. Qu'es-tu venu faire à Harlem ?

— Vous rencontrer, vous, et tous ceux qui se battent ici pour la libération de l'homme noir.

— Mais il paraît que tu as aussi rencontré Marcus, à Londres ?

— En effet, j'ai eu cet honneur.

Il m'a fusillé du regard :

— Un honneur ? Sais-tu bien de qui tu parles ?

— Je connais votre opinion sur lui... mais ne croyez-vous pas qu'il mérite tout de même quelque considération de la part de ses frères ?

Une tension chargée de menace s'est installée dans la pièce.

Du Bois s'est planté devant moi, les mains croisées derrière le dos.

— Pour de telles paroles, mon jeune ami, j'aurais jeté tout autre que toi à la porte sans ménagement. Mais puisque tu viens de si loin, je crois qu'il vaut mieux prendre le temps de t'expliquer les choses.

— Je ne demande pas mieux.

— Seule une élite noire, façonnée par les meilleures universités, serait en mesure de prendre les rênes de notre développement. La voilà, la bonne stratégie ! La NAACP avait d'abord été créée pour cela. Mais il semble qu'elle ait depuis viré de bord. D'ailleurs, tu as dû apprendre que j'ai quitté le mouvement l'année dernière ?

La conversation s'est poursuivie ainsi durant près de deux heures. Mon intérêt allait décroissant. Du Bois, tout grand esprit qu'il puisse être, a l'air d'un fantôme campé sur les terres de la nostalgie. Il n'agit plus. Se contente de ruminer sa déception des autres. Plus facile à faire que d'aller charger, sabre au clair, au milieu du champ de bataille.

Anna et moi, nous sommes repartis en bus jusqu'à Brooklyn, où avait lieu le vernissage de l'exposition de l'une de ses amies, photographe.

— Tu l'as trouvé comment ? m'a-t-elle demandé.

— Plutôt envahissant. Même si je le crois sincère.

— Il l'est... mais ne te laisse pas séduire par le crocodile si tu veux traverser la rivière !

Une fois encore, je me suis demandé si je n'allais pas finir par rester à New York et lui demander de m'épouser.

Et me voilà, Césaire, livré à la plus étrange des métamorphoses. Car c'est à croire qu'il m'aura fallu attendre d'arriver ici, au cœur de l'une des métropoles les plus civilisées du monde, pour apprendre à me dépouiller justement de tout vernis de civilisation. Je m'ensauvage à mesure que je m'enfonce dans la jungle de Harlem. Je m'ensauvage à mesure que je pénètre plus avant dans la chair de ses nuits. Je m'ensauvage à mesure qu'Anna, me tenant par la main, m'entraîne à la redécouverte de mes propres racines.

Nous sommes encore loin du compte, le sais-tu, nous qui ne dissertons sur le monde qu'à travers l'épicentre de nos aventures parisiennes, nous dont les aventures, comme dit Langston, ne dépassent jamais le cadre du salon littéraire de notre chère Paulette. Nous qui nous pensons Nègres, mais raisonnons comme des Blancs.

Mais nous aurons bien le temps de parler de tout cela lorsque nous nous reverrons. Aujourd'hui, je ne songe qu'à m'ausculter moi-même devant toi pour que tu puisses m'aider à déchiffrer ce qui se passe. Que suis-je en train de devenir, moi qui suis désormais lâché dans le grand chaudron de l'Amérique, et qui n'ai d'autre armure pour me cuirasser que le métal affaibli de mes rêves ?

Anna ne me quitte plus. Devenue à la fois mon ombre et mon soleil. Ensemble nous arpentons les camps nomades de nos errances. Je t'appartiens, Anna. Aussi sûrement que la parole n'est que l'écho du silence. Tu m'appartiens, aussi. Tes mains qui m'effleurent et me caressent en sont la preuve. Tes lèvres tatouées sur ma peau ne disent pas autre chose. Et ton sexe qui, chaque nuit, ruisselle au moindre contact me le répète dans un murmure de coquillage.

L'autre soir, à la sortie d'une galerie d'art où elle m'avait une fois de plus entraîné, nous étions si excités que nous nous sommes réfugiés dans l'obscurité d'un porche. Adossée à la porte, les jambes nouées autour de mes reins, elle s'est mise à rire lorsque j'ai joui en elle. Le plaisir qu'elle semble éprouver à faire l'amour dans des lieux publics n'est pas sans me troubler. Jamais encore je n'avais connu cela, ce mélange d'affolement et de désir qui vous enflamme comme une étincelle sur une torche d'amadou. Nous l'avons fait dans les toilettes d'un bar, sur la 52^e Rue. À l'abri d'un buisson dans Central Park. Sur le toit d'un immeuble, lors d'une soirée chez ses amis. Hier soir, il s'en est même fallu de peu pour que nous l'osions dans le métro où, le temps d'un intervalle entre deux stations, nous nous sommes retrouvés seuls. Il suffit qu'elle me prenne la main et qu'elle plonge dans le mien son regard enfiévré de désir pour que je perde toute notion de ce qui se passe autour de moi, et que je ne sois plus habité que par l'envie dévorante de m'immerger en elle.

Nos excès d'alcool n'arrangent rien à cette folie qui nous emporte. D'étranges scénarii s'emparent de nos ivresses. Enduite de miel de la tête aux pieds, Anna, allongée sur le lit, s'offre aux caresses de ma langue. Accoudée au balcon de la chambre, sa robe relevée, elle attend que je vienne débusquer la chaleur de ses reins. Penchée sur mon corps nu qu'elle a recouvert d'un pigment bleu, elle me roule à présent d'un geste lourd et puissant sur une toile vierge déployée à ses pieds. Puis se jette sur moi, pour venir enserrer ma gorge dans l'étau de ses doigts. Et lorsqu'elle me délivre, c'est pour langoureusement emprisonner ma verge entre ses seins. Ou bien, après m'avoir bandé les yeux, c'est un piment rouge qu'elle me glisse dans la bouche au lieu du mamelon que j'espérais, et qu'elle me force à écraser sous mes dents pendant qu'elle me caresse avec une vigueur sauvage. J'ai beau hurler soudain que je suis à la torture, rien ne l'arrête. Pas plus que je ne lui cède lorsque vient son tour, enfin, d'être immolée entre mes mains.

Nuit après nuit, mon frère, c'est comme si nous réinventons sans cesse les codes de l'amour, les habitudes, les conventions. Encastrés l'un dans l'autre, nous perdons le sens de toute géométrie spatiale. Je ne sais plus où est le nord, Anna. Et tu ignores tout autant que moi ce qu'est devenu le sud. Même les notions de cultures ou de races semblent définitivement hors de vue. « L'amour est un équipage plus vaste que les palais des rois », me glisse-t-elle à l'oreille, comme en prélude d'un conte. Le souvenir des folles légendes de Tèteche me traverse, puis repart en emportant avec lui les derniers voiles d'une enfance qui s'éternisait.

Élisa et Anton m'ont invité à dîner chez eux. C'est la première fois que nous nous revoyons depuis que je me suis installé à l'hôtel. J'appréhendais la rencontre, et j'avais acheté une bouteille de rhum cubain pour dégeler l'ambiance. À ma déception, Anton n'y a goûté que du bout des lèvres. Même s'il semble ravi d'avoir retrouvé l'intimité qu'il partage d'ordinaire avec sa femme, il continue à me battre froid.

Mais Élisa n'a cessé, pourtant, d'insister pour que je réemménage chez eux :

— Qu'est-ce qu'ils diront, dans la famille, lorsqu'ils apprendront que je t'ai renvoyé alors qu'il y avait de la place chez moi ? Mes tantes me tueront, si je remets seulement les pieds en Guyane après leur avoir infligé une telle honte !

Soucieux de calmer Anton dont l'agacement était visible, j'ai alors cherché à détourner la conversation, et je me suis mis à leur parler de mes aventures à Harlem et des nouveaux amis que j'y fréquentais.

La ruse a fonctionné. Élisa m'a écouté d'un air ébahi lui parler des pièces de théâtre que j'ai vues, des expositions que j'ai visitées, des concerts auxquels j'ai assisté. Elle m'a ensuite expliqué le plus benoîtement du monde que ni elle ni Anton n'avaient jamais mis les pieds dans la moindre salle de spectacle de Harlem. Ce à quoi j'ai aussitôt répondu que j'allais les inviter à m'accompagner dans l'un de ces bars de nuit bondés d'artistes et de musiciens où Anna m'entraîne désormais tous les soirs.

Puis nous nous sommes mis à parler de choses et d'autres et, au bout d'un moment, je ne sais ce qui m'a pris d'aborder le sujet de la visite que j'avais rendue à Londres à Marcus Garvey et de l'impression que j'en avais gardée.

— Ah oui, tu as rencontré Garvey ? m'a demandé Anton d'un air stupéfait. Tu l'as vraiment vu, en chair et en os ?

— Comme je te vois en ce moment.

— Hier encore, l'un de mes collègues affirmait devant moi qu'il était mort depuis longtemps !

— Eh bien, je peux t'assurer du contraire.

— Alors, c'est plutôt rassurant.

— Ne me dis pas que tu partages les thèses de Marcus sur le retour en Afrique ? lui ai-je demandé, rempli d'étonnement.

— Et quand bien même ? m'a-t-il répondu en détournant les yeux. Qu'y aurait-il de mal à vouloir retourner vivre sur la terre de ses ancêtres ?

— Rien... Absolument rien. À part que nous ne sommes plus équipés depuis longtemps pour affronter les aléas d'une vie là-bas, que nous n'y connaissons personne, et que nous ne croyons plus depuis belle lurette aux sorciers ni aux dieux de la brousse !

— Tais-toi ! Tu ne sais pas de quoi tu parles !

— Bien sûr que je le sais, tout comme je sais que tu es haïtien, et que tu respectes forcément les croyances du vaudou.

— Il ne s'agit pas de ça, Léon, mais du choix que nous voulons faire pour l'avenir de nos enfants. Depuis qu'Élisa est enceinte, j'avoue ne pas avoir arrêté d'y penser. La seule idée d'élever mon fils ou ma fille dans ce pays où nous vivons comme enfermés dans une cage me révolte !

— Venez en France, alors !

Il a levé les yeux au ciel d'un air exaspéré :

— Je te parle de trouver un endroit où ils pourraient marcher la tête haute sans avoir à craindre de s'entendre appeler « sale Nègre » par le

premier passant venu !

— Je vois que tu as saisi l'essentiel du discours de Marcus.

— Non, il s'agit seulement de bon sens. La seule terre où les Noirs ont le droit d'être libres porte le nom d'Afrique, et nous devrions tous y retourner !

Élisa s'est levée d'un coup, visiblement contrariée, et elle est partie s'enfermer dans leur chambre.

— Ne t'inquiète pas, m'a chuchoté Anton. Elle réagit toujours ainsi lorsque nous abordons le sujet, mais elle finira par s'habituer.

— Non, Anton. Elle ne s'habituera pas, et tu risques de la perdre.

— Elle est ma femme ! a-t-il grondé, soudain menaçant. Nous sommes mariés devant Dieu. Où que j'aille, elle a le devoir de me suivre !

J'étais sidéré de découvrir la violence tapie sous le masque de l'homme que j'avais cru inoffensif. Élisa allait avoir du fil à retordre, me suis-je dit. Mais Anton, quant à lui, était loin de s'imaginer la force de caractère de ces femmes élevées au biberon des fleuves et des forêts de la Guyane. Je savais qu'elle avait de qui tenir, et que l'appartenance à ses propres racines était trop forte pour que les prophéties d'un Marcus puissent la mettre en danger.

— Tu la perdras ! lui ai-je répété.

Il m'a dévisagé d'un air sarcastique, avant d'empoigner son verre et de le vider d'un trait. Et nous n'avons plus dit un mot.

En rentrant à l'hôtel, j'ai trouvé un message d'Anna qui me demandait de la rappeler d'urgence.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que ce soir Billie se produit au Cosmos, et que tu ne dois pas rater ça ! Il faut que tu viennes !

De toutes les Billie du monde, Césaire, s'il n'y en a qu'une que tu devrais connaître, c'est bien elle. Billie Holiday. Si je ne t'en ai jamais parlé, c'est que j'ai perdu le goût de te faire partager mon amour de cette

musique dans ce qu'elle a de plus vaste, et de plus torturé. Mais, aujourd'hui, tant pis. Je t'embarque de force.

Alors, Billie. Oui, elle, envers et contre tout.

J'avais sauté dans un taxi pour me rendre à l'adresse que m'avait donnée Anna, mais le club était déjà plein lorsque je l'ai rejointe là-bas, et la foule débordait jusque dans la rue. Découragés, nous nous apprêtions à rebrousser chemin quand elle a aperçu un musicien de ses amis qui fumait une cigarette sur le trottoir.

— C'est Teddy Wilson, le pianiste qui l'accompagne ce soir.

Elle est aussitôt partie à sa rencontre et, après un bref conciliabule dont je devinais les termes, elle m'a fait signe de la rejoindre.

Sur les traces du dénommé Teddy, nous avons franchi la porte qui donnait sur l'arrière de l'établissement et nous nous sommes retrouvés, ébahis, au sous-sol où avait été aménagée une sorte de loge pour les artistes. Seule une ampoule nue pendait au plafond, projetant une lueur blafarde dans la pièce. Teddy avait l'air d'être chez lui. Mais Anna et moi, envahis par un même sentiment de pudeur, nous sommes immobilisés sur le seuil sans même nous être consultés du regard.

Allongée sur un vieux canapé, Billie semblait dormir. D'après Anna, elle venait tout juste de fêter ses vingt-trois ans, mais elle en paraissait bien une dizaine de plus. Des cernes de fatigue ravageaient son visage et ses lèvres gardaient l'empreinte d'un rictus amer. Pourtant, je continuais à la trouver belle, au point d'en être fasciné car il rayonne d'elle, même quand elle dort, une sorte de magnétisme, de charme envoûtant, qui vous oblige à la contempler à la recherche de son mystère.

Assis sur une chaise à côté d'elle, un géant noir s'appliquait à régler le bec d'un saxophone ténor.

— Lester Young ! m'a chuchoté Anna.

J'en ai eu le souffle coupé, de me retrouver en face de celui dont la légende circulait déjà à Paris depuis longtemps. C'eût été un rêve de

pouvoir le saluer et lui dire toute mon admiration. Mais il suffisait de le voir, sérieux et concentré, pour comprendre que le moment n'était guère propice à de telles effusions.

Installé devant une coiffeuse, un troisième acolyte, que notre présence ne semblait nullement déranger, reniflait de la cocaïne à l'aide d'un billet de banque roulé en guise de paille. J'ai reconnu un contrebassiste dont j'avais aperçu la photo dans une galerie d'art, et dont j'ai depuis oublié le nom. Il a fait signe à Anna de venir le rejoindre, mais elle a secoué la tête et elle est restée près de moi. J'ai alors deviné qu'il lui arrivait, à elle aussi, de consommer de la drogue avec ses amis, et j'avoue que cette découverte m'a plutôt contrarié.

Lester s'est finalement levé et, empoignant son instrument, il en a passé la bride autour de son cou avant d'en tirer un chapelet de notes stridentes. Une vision a surgi. Une horde de mustangs emballés hennissait au fond d'un canyon, quelque part dans l'Arizona. Puis il s'est mis à explorer le registre des notes graves, et j'ai imaginé cette fois un troupeau de baleines en maraude au large de la mer d'Islande.

Des pas ont résonné dans le couloir, et un homme s'est présenté sur le seuil :

— *Time to go, kids ! Get ready for the show !*

Billie a ouvert les yeux, et c'est alors que, par un miraculeux hasard, son regard a croisé le mien.

À vrai dire, je ne suis même pas sûr qu'elle m'ait remarqué. Mais j'ai reçu une décharge électrique en plein cœur. Fulgurance, mon ami. Fulgurance est le seul mot que j'ai trouvé pour tenter d'exprimer ce que j'ai ressenti durant cette brève seconde où la flamme de ses pupilles a léché mon visage.

Anna et moi sommes partis dans la salle, et nous nous sommes installés au coin du bar. J'avais les sens à vif. En moi s'éveillait l'éclat d'un désir soudain, inattendu. J'ai su qu'Anna partageait mon envie de sexe

lorsqu'elle s'est blottie comme une chatte contre moi. À travers la fine étoffe de sa robe, je pouvais sentir la chaleur tiède de sa peau inondée de sueur.

Puis les lumières se sont éteintes et, dans le halo d'un projecteur, l'un après l'autre, les musiciens ont défilé sous les applaudissements.

Billie est arrivée la dernière. Subitement méconnaissable. Le masque d'une très vieille femme posé sur ses traits. Vieille, si vieille qu'on la sentait porter en elle, de son pas hésitant, la source précieuse d'une eau venue du fond des âges. Sa robe constellée de minuscules paillettes scintillait, renforçant l'impression que j'avais d'assister à une apparition quasi surnaturelle. Elle était loin, déjà. Ses yeux le disaient, qui semblaient contempler un immense paysage étalé à perte de vue devant elle. Ses mains le disaient, qui s'accrochaient au micro comme à une bouée de survie. Fragile, éperdue, elle s'est tournée vers Teddy, pendant que lentement s'insinuaient en elle les premiers frissons de la mélodie.

La plupart des chansons qu'elle a interprétées, ce soir, m'étaient inconnues. Mais, à vrai dire, je me rappelle surtout la dernière d'entre elles : une ballade aux accents nostalgiques à vous fendre l'âme. Le texte parlait d'une femme abandonnée par son amant et qui s'apercevait, après son départ, qu'elle ne pouvait vivre sans lui. Un thème mille fois rabâché, me diras-tu. Mais, psalmodiés par la voix de Billie, les mots simples et déchirants de cette maîtresse trahie semblaient prendre une dimension mythique, digne des plus grandes tragédies.

Et cela coulait d'elle, cette douleur sourde et dévorante comme une savane de braises, cette douleur devenue à l'instant même la nôtre et qui nous submergeait, nous emportait, nous enlisait dans ses méandres, pour finalement nous réduire en cendres quand résonna dans la salle le dernier accord de piano.

Il y eut d'abord un long silence durant lequel, tous rivés à ses lèvres, nous ne pouvions plus bouger d'un cil. Puis déferla une vague de cris et

d'applaudissements comme j'en ai rarement entendu dans un club de jazz.

— Le blues tue, me chuchota Anna dans l'oreille.

Je compris aussitôt ce qu'elle voulait dire. Billie venait de mourir sous nos yeux. Nous l'avions vue lentement se faner, se déchirer, puis se consumer jusqu'à son dernier souffle. Et nous avons emprunté le même chemin, prêts à la suivre jusqu'en enfer s'il le fallait pour être sûrs de ne rien perdre de cette traversée vers l'inouï.

Ah, Césaire, oui, j'ai bu à la coupe des lèvres sacrées de cette femme. Et voilà que je ne peux plus m'en défaire, et que je ne cesse, depuis, de penser à elle comme une girouette obsédée par le vent. Je suis fou, mon ami. Fou d'amour pour Billie Holiday. Même s'il m'arrive de regretter que tu ne sois pas là pour me dire, et me répéter, que je dois apprendre à remettre les pieds sur terre et à porter le poids de mes souliers.

Je n'avais jamais entendu parler de George Schuyler avant qu'Anna ne me le présente, lors de cette fameuse soirée chez Locke. J'avais ainsi eu la surprise réjouissante de discuter avec un homme aux idées larges et qui, en dépit d'un engagement militant rigoureux, n'était dépourvu ni d'humour ni de fantaisie. Schuyler m'avait d'ailleurs appris qu'il préparait un roman dans lequel il racontait l'histoire d'un scientifique, inventeur d'une machine capable de transformer un Noir en Blanc. Il m'en avait même fourni le titre : *Black No More*. Inutile de te dire que j'étais tombé des nues.

Au fil de notre conversation, il n'avait pas hésité, pourtant, à régler ses comptes de manière très caustique avec la NAACP, dont il fustige les débordements. Pour lui, nombre de leurs théories sur l'avancée des Noirs ne sont pas loin de prôner un simple racisme à l'envers – et en cela tu reconnaîtras les critiques souvent formulées par notre ami Maran au sujet de nos prétentions. À ceci près que Schuyler, lui, ne craint pas de jouer les provocateurs et d'interpeller les têtes pensantes de Harlem, histoire d'ébranler ce qu'il appelle « leurs petites certitudes ».

Je te rassure, il est tout aussi virulent à propos du Ku Klux Klan dont il est l'une des bêtes noires à cause de ses articles le concernant dans divers journaux. Mais disons qu'il aura au moins eu le mérite de poser le débat. Jusqu'où risquons-nous d'aller trop loin ? Tu ne te l'es jamais demandé ? Tu n'as jamais eu peur que tout cela nous entraîne vers de nouvelles révoltes et un bain de sang ?

— Eh bien, Damas ? s'est-il écrié, ce matin, alors que nous venions de nous croiser par hasard dans la rue. Tes impressions, mon frère, sur les combats de la cause noire en terre d'Amérique ?

— Que faut-il conclure de l'éruption d'un volcan ? Sinon que le moment était venu ?

Il a éclaté de rire, et nous sommes allés nous installer au comptoir du premier coffee shop trouvé sur notre chemin.

— As-tu remarqué, mon ami, qu'en matière de personnages blancs, notre littérature est un vrai désert ? m'a-t-il alors demandé sans préambule.

Je l'ai vu sortir d'un paquet qu'il trimballait sous le bras une pile de romans contemporains signés, m'a-t-il dit, par les plus belles plumes harlémites, puis me les exhiber sous le nez comme la preuve irréfutable de ses arguments.

— Nous adoptons notre seul point de vue dans nos fictions, et toucher à la matière brute du monde des Blancs, nous n'osons pas ! a-t-il repris avec véhémence. Pense au nombre de fois où le cas inverse s'est produit ! Pense à *La Case de l'oncle Tom* ! L'histoire d'un esclave noir racontée par une Américaine blanche !

J'en suis resté muet d'étonnement.

— Allez, parmi tes amis français, cite-m'en un seul qui ait fait preuve d'une pareille audace ! a-t-il insisté.

Mais j'ai eu beau fouiller ma mémoire, j'avoue ne pas avoir trouvé le moindre contre-exemple à lui fournir.

Sur le coup, c'était comme recevoir une douche froide au moment où l'on s'y attend le moins. Et ce soir, j'avais hâte de retrouver mon cahier pour te raconter l'épisode. Et toi, t'es-tu jamais posé pareille question ? Sais-tu pourquoi nous ne savons pas faire vivre de héros blancs ? Peur de nous compromettre aux yeux de nos plus fervents défenseurs ? Est-ce au fond la vraie raison qui vous empêche, Senghor et toi, de discerner la

nuance que je m'obstine à vous opposer : corps métis contre corps noir ? La sensibilité métisse du rhizome contre celle, sectaire, du baobab.

— Le *je* d'un écrivain est une membrane ductile susceptible d'accueillir n'importe quel personnage ! a poursuivi Schuyler. Nous n'avons ni race ni pays, du moins sommes-nous supposés tels. Et voilà que nous nous découvrons piégés par nos histoires dont l'essentiel se passe en dehors des affaires du monde. Nous ne savons écrire que sur Harlem et nos champs de coton. Nous ne savons parler qu'en réaction à ce passé de l'esclavage devenu désormais notre alibi. Nous ne savons danser qu'à l'intérieur de nos propres frontières. Mais, en France, par exemple, lequel d'entre vous saurait incarner dans les pages d'un livre la figure d'un Victor Schœlcher auquel, je crois, vous devez beaucoup ?

— Nous sommes un peuple en devenir, lui ai-je répondu. Tout reste à faire, et nos romanciers de demain n'en sont aujourd'hui qu'à forger leurs premières armes. Mais je crois que tout cela viendra à point nommé. Faisons confiance à l'inspiration des générations à venir.

Il m'a regardé d'un air dubitatif.

— Je crains, mon jeune ami, que tu ne sois trop inexpérimenté en matière de psyché humaine pour savoir de quoi je veux parler.

— Détrompe-toi, j'ai parfaitement saisi que, selon toi, nous manquons d'objectivité !

J'ai vu pétiller son œil.

— Excellent ! Je croyais les Français arc-boutés, eux aussi, sur des positions sectaires.

— Et le point de vue de la NAACP dans tout cela ?

— Mais je ne renie rien, Damas ! s'est-il exclamé. Disons qu'il m'arrive parfois de regretter que les choses se soient ainsi fossilisées entre les deux camps, de sorte que nous ne pouvons désormais envisager nos rapports que d'ennemis à ennemis ! Mais que veux-tu, c'est le risque de toute démarche militante. Et puisque nous avons accepté de jouer la partie à fond, autant s'y

résoudre. Tâchez donc d'être plus subtils, en France. Nuancez le propos. Placez-vous du point de vue de l'humain, plutôt que de celui du guerrier, et dites-leur sans haine ce que vous avez sur le cœur. Car, ici, j'ai bien peur que ce ne soit justement la haine qui finisse par nous engloutir !

J'ai alors pris conscience que l'homme qui venait de me parler ainsi était l'une des plus hautes sommités de l'Amérique noire, un homme d'une vaste culture et d'une vaste intelligence dont j'avais été loin, jusque-là, de soupçonner la portée.

— Vous êtes nos maîtres, lui ai-je déclaré. Nous ne sommes que vos élèves.

— Allons, il n'y a ni dieu ni maître, là où nous marchons. Seule la nécessité nous guide, et c'est la raison pour laquelle nous demeurons invincibles !

Je suis rentré à l'hôtel dans un état second. Habité par le souffle de Schuyler, je me suis jeté sur mon lit, mon cahier à la main, et j'ai laissé courir mon stylo sur les pages comme un oiseau en perdition emporté par les rafales du grand large.

Dimanche. Passé rendre visite à Éliisa et Anton, j'avais apporté quelques tranches de lard fumé dénichées chez un épiciier à deux rues de mon hôtel. Je savais qu'Anton en raffolait, et je m'étais promis, cette fois, d'enterrer définitivement la hache de guerre. Mais il n'était pas à l'appartement.

— Une urgence à son travail, m'a expliqué Éliisa. Il ne rentre que dans la soirée.

J'étais plutôt ravi de me retrouver seul avec ma belle cousine, d'autant qu'il m'arrivait souvent de penser à elle et de me désoler de la vie de recluse que lui faisait mener son mari.

À la fin du repas, j'ai insisté pour l'aider à faire la vaisselle. À l'époque où, avec une bande de cousins, nous passions nos grandes vacances à Maripasoula dans la maison de ses parents, il nous arrivait souvent d'être condamnés ensemble à la même corvée après les déjeuners de famille, si bien que nous nous sommes amusés de la coïncidence. J'étais ému de revivre ces souvenirs. Mais plus encore de la voir, pendant qu'elle me parlait, rincer une à une les assiettes enrobées de savon en les caressant comme elle l'aurait fait d'un visage aimé – l'un de ces rituels secrets que nous partagions autrefois et que j'aurais reconnu entre mille.

Notre tâche achevée, je me demandais à quoi occuper le reste de notre après-midi quand une idée m'a traversé :

— Sors ta plus belle robe, je t'emmène danser au Savoy !

Elle s'est mise à trépigner de joie avant de me sauter au cou comme une gamine. Anna m'avait parlé de ces bals du dimanche qui démarraient là-bas

à seize heures, et je savais que nous avions largement le temps d'aller y faire un tour et de revenir à l'appartement avant le retour d'Anton.

— Il refuse qu'on sorte, même pour une simple balade ! entendais-je pester Éliisa pendant qu'elle s'habillait. Je n'en peux plus ! J'étouffe ! Tu n'imagines pas comme tu me fais plaisir ! Mais il ne faudra pas qu'il l'apprenne, sinon j'ai peur de la façon dont il réagirait !

— Mais enfin, pourquoi ne le quittes-tu pas ? me suis-je exclamé, tant cela me paraissait une évidence.

— Une femme n'abandonne pas un homme qui a pris soin d'elle comme il l'a fait pour moi ! À l'époque où il m'a rencontrée, j'étais à la rue, et j'aurais tout aussi bien pu finir en prison. Il m'a hébergée et nourrie pendant des mois jusqu'à ce que je trouve du travail, sans rien me demander en échange, pas même de coucher avec lui !

— C'est pour ça que tu l'as épousé ?

— Oh, non. D'ailleurs, je m'étais promis de le rembourser jusqu'au dernier dollar. Mais il n'a pas voulu en entendre parler. Alors, j'ai fini par me dire que je ne retrouverais jamais un homme comme celui-là.

— L'histoire est touchante, c'est vrai, lui ai-je dit en la voyant prête à fondre en larmes.

— Je n'y peux rien, je l'aime, a-t-elle murmuré en me regardant fixement.

J'ai préféré clore la conversation.

Situé en plein cœur de Harlem, le Savoy Ballroom est une immense salle de bal de la taille d'un pâté d'immeubles, prise d'assaut chaque soir par près de trois mille personnes. L'endroit est divisé en deux parties occupées chacune par un orchestre, de sorte que la musique ne s'arrête jamais. Une ambiance survoltée règne sur la piste. Autant te dire que nous nous en sommes donné à cœur joie. Moi qui suis piètre danseur, j'ai expérimenté le fox-trot et le Harlem stride dont, ici, la mode fait fureur. Au bout d'une heure, nous étions en nage au point que je suis allé tordre ma

chemise trempée de sueur dans les toilettes. Plus tard, nos verres à la main, nous nous sommes installés au comptoir du bar pour contempler le spectacle, et je peux t'assurer que la virtuosité de certains de ces danseurs mérite le détour. Même au Bal Nègre de la rue Blomet, jamais je n'ai assisté à un tel déchaînement de muscles et d'énergie.

Élisa semblait triste et rêveuse. Je lui ai fait mes excuses pour m'être mêlé de ce qui ne me regardait pas. Elle s'est contentée de hausser les épaules en guise de réponse. Du reste, ce genre d'endroits n'est guère propice à la conversation. Le vacarme de l'orchestre nous vrillait les tympans. Nous avons encore cédé à la tentation de quelques contorsions sur ce parquet en bois qui, m'a-t-on dit, doit être remplacé tous les deux ans pour cause d'usure. Puis, rassasiés, exténués, nous avons repris le chemin du retour en marchant enlacés comme un couple de vieux amis. Élisa s'appuyait doucement contre ma hanche, et je sentais à la moindre brise la torche souple de sa chevelure me balayer la joue.

Anna et moi, nous avons été conviés à la soirée de lancement d'une nouvelle revue consacrée à la poésie. J'imaginai pouvoir rencontrer là-bas quelques-uns de ces jeunes poètes inconnus dont j'avais découvert les recueils chez les libraires du quartier. Mais à peine avons-nous franchi le seuil du salon privé où se déroulait l'événement que Zora Hurston s'est précipitée vers nous.

— Ooh, voici l'homme que je désirais voir ! Tu permets que je te l'emprunte, Anna ?

Puis, rameutant quelques amies, la voilà qui m'entraîne dans un petit bureau situé à l'écart, où je me retrouve entouré d'un groupe de femmes dont les piailllements m'assourdissent.

— Alors, Damas, si tu nous parlais un peu de nos sœurs françaises ?

— Oui, qu'est-ce qu'elles vivent ?

— Quel est leur combat ?

— Qui sont leurs romancières, leurs poétesses ?

— Nous ne savons rien sur le sujet !

Je reconnais les visages de Nella Larsen et de Dorothy West. Les autres, personne ne songe à me les présenter. Mais une telle curiosité se lit dans leurs regards que je suis obligé de leur répondre. Que leur dire ? Qui leur offrir ? Aucune de nos sœurs créoles ne s'est encore imposée sur la scène française. Notre amie, Paulette, première étudiante noire à avoir été admise à la Sorbonne, est l'une des rares exceptions dans ce silence étouffant.

Toutefois, je ne puis me résoudre à broser un portrait négatif de nos femmes, dont seules les circonstances du système colonial ont retardé l'éclosion dans le monde littéraire. Me revient tout à coup le souvenir de la tante Gabi qui nous lisait le soir des poèmes de Victor Hugo. Je repense à Tètèche et à sa féerie de mots dont aucun livre ne verra jamais l'empreinte. Je me rappelle ces paysannes de la campagne guyanaise dont l'imagination débordante a façonné au fil du temps la plupart de nos chants traditionnels.

— Ne vous attendez pas à une moisson de livres ! les préviens-je d'emblée. Elles ont, pour le moment, des tâches autrement plus concrètes et décisives à accomplir.

— Quel genre de tâche ? me demande Zora d'un air sceptique.

— Réparer les familles où elles vivent, des familles souvent blessées à cause de l'absence du père ou d'un traumatisme lié à l'alcool ou à la violence. Certes, vous connaissez les mêmes problèmes à Harlem. Mais, chez nous, dans le contexte d'une île ou d'un territoire isolé de sa Métropole, cette accumulation de problèmes domestiques peut s'avérer trop lourde à porter pour laisser place à la littérature ou à la poésie.

— Tu veux dire qu'elles en sont encore à l'époque de l'esclavage ? me répond Nella en me dévisageant sans complaisance.

— Je veux dire que sans elles rien ne fonctionnerait. Ce sont elles, les poteaux-mitan de nos cases. Elles qui recousent chaque accroc de nos vies, et qui savent tout reconstruire. Sans elles, même notre dignité serait perdue !

— Je ne peux pas croire qu'aucune de ces femmes n'écrit ! me lance Dorothy, dépitée.

— Elles n'en sont pas moins présentes, vous dis-je ! Et leurs paroles sont les mamelles auxquelles vont boire les enfants de demain.

— Des peintres, alors ? Des comédiennes ? Des danseuses ? insiste l'une d'entre elles.

— Non. Pas encore. Mais des femmes debout, des femmes sorcières, des femmes guerrières, des femmes d'appartenance et de combat !

Seul le silence succède à mes paroles.

Puis quelques rires étouffés, des visages soulagés, revenus en confiance.

— Il faudra tout de même que tu nous donnes l'adresse à Paris de cette Paulette Nardal dont tu parlais l'autre soir chez Alain, me chuchote Zora en m'étreignant le bras. Crois-tu qu'elle accepterait de nous confier des poèmes pour la revue ?

Je n'ai pu m'empêcher de sourire en imaginant le visage ahuri de Paulette recevant de leur part ce message. « Moi, des poèmes ? Qu'es-tu allé leur raconter à mon sujet, Léon ? »

Anna et moi, nous avons prévu de nous rendre dans un club de jazz où se produisait Fats Waller. Mais, vexée d'avoir été écartée de l'aparté qu'avait organisé Zora, elle faisait la tête.

— Qu'est-ce qu'elles voulaient, de toute façon ? me demande-t-elle. Voir ta braguette, je parie ! Elles se prennent pour qui, ces femmes écrivains ?

— Qu'est-ce que tu as contre elles ?

— Une bande de pétasses, cette Zora et ses copines ! Le genre stylo à encre et tasse de thé, si tu vois ce que je veux dire !

— Tu es jalouse ?

— Moi, jalouse ? Ne va pas te faire des idées, Frenchie ! Tu peux toutes les traîner dans ton lit, si le cœur t'en dit !

Partis comme nous l'étions, l'idée d'aller nous enfermer dans un club me semblait sérieusement compromise. J'ai pourtant été étonné de la voir accepter de s'en tenir là, et accueillir sans protester ma proposition de la raccompagner – elle, d'habitude si emportée lorsqu'elle soupçonne une autre femme de vouloir me séduire. Je ne m'attendais pas, non plus, à ce qu'elle m'invite à monter boire un verre, ni à ce qu'elle se jette dans mes bras alors que nous pénétrions dans le hall.

Nous avons commencé à nous embrasser dans les escaliers. Il nous était souvent arrivé de nous livrer à ce petit jeu. Mais, cette fois, nous étions comme possédés, dévorés par une fièvre qui libérait au-delà de toute contrainte nos pulsions animales, et j'étais incapable de me retenir. Nous étions parvenus au palier du cinquième étage lorsque je l'ai renversée contre la rampe.

Dans le couloir plongé dans l'obscurité, notre ardeur n'a fait que redoubler. Anna s'est mise à geindre. D'abord doucement. Puis de plus en plus fort, jusqu'au moment où s'est envolé de sa gorge ce cri d'oiseau, clair et puissant, un cri qui semblait ne devoir jamais s'éteindre, et que j'imaginai traverser les murs pour aller arracher les voisins à leur sommeil.

Des portes ont soudain claqué dans l'immeuble. Des voix s'élevaient pour protester contre le tapage. « Il faut appeler la police ! » a dit quelqu'un.

Nous avons grimpé quatre à quatre les marches du dernier étage et nous nous sommes rués dans l'appartement en retenant nos rires.

— C'est bientôt fini, ce bordel ? a hurlé une voix plus tonitruante que les autres.

— C'est Gary, m'a expliqué Anna. Il travaille dans un hôpital psychiatrique, et tout le monde a peur de lui !

De fait, après un bref remue-ménage de portes qui se refermaient, le silence est revenu comme une ombre à l'endroit où nous l'avions laissé.

Aujourd'hui, poussé par la curiosité, je suis monté en haut d'un gratte-ciel. J'en caressais l'idée depuis longtemps, mais j'étais retenu par une sorte de peur superstitieuse à l'idée de me retrouver au sommet de l'une de ces flèches de béton et d'acier érigées comme des totems phalliques en plein cœur de Manhattan. Mes jambes tremblaient dans l'ascenseur, si longue était la montée qu'elle perturbait mon imagination. Mais, une fois arrivé là-haut, ce fut une révélation. En m'approchant de la large baie vitrée qui offre le panorama de la ville, j'ai senti grandir en moi cette étrange gratitude que j'avais éprouvée le premier jour sur le *Normandie* en voyant se dresser à l'horizon la statue de la Liberté. Et c'est alors que j'ai commencé à comprendre ce que ressentaient les gens qui vivaient là, et ce que signifiait pour eux le fait d'appartenir à une si vaste nation.

De limite, Césaire, ils ne s'en donnent aucune. Même la ségrégation ne semble en rien freiner leur goût pour la fantaisie ou l'extravagance, si j'en juge par ces costumes de carnaval qu'il m'est arrivé de croiser, le dimanche, à Central Park ou dans le jardin botanique de Brooklyn. Mais, une fois encore, c'est à la musique et à la danse qu'ils semblent consacrer l'essentiel de leurs loisirs. Musiciens de jazz ou de country. Groupes de percussionnistes afro-cubains. Chorales de gospel ou de confréries religieuses. Danseurs de claquettes. Acrobates et jongleurs de cirque. La liste serait interminable de toutes les activités de plein air auxquelles s'adonnent les New-Yorkais, qu'ils soient noirs ou blancs. C'est d'ailleurs à

cela qu'on les reconnaît, m'a déclaré Langston, un jour où nous en discussions.

Et puis, il faudrait que je te parle aussi d'une communauté très spéciale et dont l'on aperçoit chaque jour les silhouettes se déplaçant en haut des gratte-ciel en construction. Ceux-là sont des Indiens, des « Peaux-Rouges » si tu préfères, pour éviter de les confondre avec les ressortissants de l'Inde ou de l'Amazonie. Leur peuple est réputé pour ignorer le vertige, de sorte qu'ils peuvent se balader à travers le réseau des poutrelles à des altitudes qu'aucun Blanc ne pourrait atteindre.

Devant ceux-là, je crois bien que même mes Wayanas se seraient inclinés.

Anna est furieuse. Mon portrait lui donne du fil à retordre.

— C'est parce que tu es réfractaire au monde de l'invisible ! s'écrie-t-elle. Et c'est à cause de tes résistances que je ne parviens pas à trouver le trait juste.

Encore une de ces phrases qu'elle affectionne, et qui ont le don de me foudroyer en plein vol.

— Comment cela ?

— Tu ne te laisses pas regarder. Tu bouges tout le temps, comme un homme en fuite !

— C'est vrai. Je descends comme toi d'une lignée d'esclaves. L'art de la fuite et de l'esquive, nous le portons en nous. Et je suis un grand fugitif !

— Devant quoi fuis-tu ?

— Si je le savais...

Elle est alors venue me prendre dans ses bras. Je me sentais dans la peau d'un adolescent fragile, désarmé. Je ne savais plus quoi faire de l'amour de cette femme, cet amour-fleuve dont les eaux m'emportent chaque jour au plus loin de moi-même.

Tu vois que je ne te cache rien, mon ami. Rien de mes traversées. Rien de mes doutes ou de mes faiblesses. Car il m'arrive d'avoir peur, c'est vrai, de l'endroit où nous entraîne ce grand souffle de la Négritude. Peur de mon propre visage tel qu'il jaillira de la boîte de Pandore lorsque le temps sera venu, ce visage dont Anna dit qu'il se dérobe devant elle, qu'il s'effrite et

explose en nuées d'escarbilles toutes les fois qu'elle essaie de l'arrimer à la toile.

En sortant de chez elle, je suis passé voir Langston qui, pour la deuxième fois, m'a-t-il dit, vient de retarder la date de son retour en Pennsylvanie. Je l'ai trouvé égal à lui-même. Sympathique. Volubile.

Il semblait inquiet au sujet de McKay.

— Claude est un être fragile, tourmenté, et son état de santé ne s'arrange pas. J'espère que le soleil de la Californie le remettra sur pied.

Je ne pouvais plus me retenir, et nous avons évoqué le nombre de fois où, à Paris, nous nous étions retrouvés à son chevet à l'hôpital, persuadés qu'il vivait ses derniers jours. Il s'est souvenu de cette collecte que nous avions organisée auprès de nos amis afin de l'envoyer se refaire une santé dans le Sud.

Son regard s'est perdu au loin.

— Nous sommes très proches, l'ai-je entendu soupirer. Et, depuis que j'ai quitté New York, tu ne peux pas savoir comme il me manque.

Puis il s'est mis à m'interroger sur nos activités politiques et nos rapports avec le Parti communiste. Mais je ne me sentais nullement en verve, et je me suis arrangé pour éluder le sujet grâce à l'exemplaire de son recueil, *The Weary Blues*, que j'avais apporté dans l'espoir d'obtenir une dédicace. Il s'est exécuté de bonne grâce. Ensuite, nous nous sommes installés sur le balcon de l'appartement, les doigts de pied en éventail, à traquer le moindre courant d'air, et nous avons finalement causé littérature jusqu'à la fin de l'après-midi.

Il m'a raconté que McKay et Du Bois avaient eu une violente controverse lors de la parution de *Ghetto noir*, ce dernier jugeant que les scènes sexuelles et les descriptions crues dont le texte est émaillé ne servaient qu'à satisfaire la concupiscence des éditeurs blancs.

— Cet imbécile de Du Bois est allé jusqu'à écrire dans un journal qu'après la lecture du roman de Claude il s'était senti sale au point d'avoir

éprouvé la nécessité de prendre une douche !

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Mais je l'ai rencontré l'autre jour, et il ne m'a dit que du bien de lui !

— Évidemment, depuis que Claude a reçu le Harmon Gold Award, il doit faire profil bas. Mais je connais l'animal, il n'a pas changé d'avis, tu peux en être sûr !

Rentré à mon hôtel, je me sentais plutôt rassuré de découvrir que, chez eux aussi, l'unanimité était loin d'être faite. Au fond, serait-ce une bonne chose que nous puissions en venir à parler d'une même voix ? Ne serait-ce pas la mort annoncée de notre mouvement ? J'en suis à penser aujourd'hui que nos contradictions sont peut-être la source la plus féconde de notre avenir. Tant que nous nous débattons pour échapper au piège d'une pensée uniforme, alors il nous restera de l'espoir.

J'ai le don de t'exaspérer, je le sais. Mais c'est cela, la force de cette dialectique dont tu n'aimes guère entendre parler, et à laquelle il faudra bien un jour que tu souscrives, mon ami. Cette dialectique qui, tout autant que l'envie de lire Pouchkine dans le texte, m'a obligé à commencer l'apprentissage du russe afin d'être au plus près des écrits de Lénine. Car le combat des Noirs est aussi partie prenante de la lutte des classes, et si tu venais faire un tour du côté de Harlem, tu te rendrais compte que cet aspect des choses, en Amérique, n'a pas été négligé. Ici, les gens font grève contre des enseignes lorsqu'elles refusent de les employer. « N'achetez pas là où vous ne trouvez pas de travail ! » Tel est le dernier mot d'ordre en vigueur parmi les syndicats, et je te prie de croire que cela fonctionne. Dès lors, je te répète que notre démarche, elle aussi, doit s'inscrire dans le cadre d'une volonté globale de faire évoluer le sort des nôtres.

Pourtant, l'idée d'une carrière politique, tu le sais, ne m'enchante pas. Je ne suis pas doué pour ça. Trop à l'emporte-pièce, le Damas, pour admettre les compromis. Mais toi, le visionnaire, le rusé, le diplomate, l'abonné au titre de chef de clan, c'est un rôle qui, je te le garantis, te

conviendrait à merveille. Nous manquons de leaders, Césaire. Cruellement. Et tant que des hommes ne se chargeront pas d'incarner ce peuple, nous n'y arriverons pas. Senghor, lui, disposera un jour du Sénégal tout entier en guise de royaume. Mais nous, fils de cette diaspora dispersée aux quatre vents des Outre-Mer et qui ne sait même pas encore se reconnaître en une : vers qui nous tournerons-nous lorsque viendra le temps de nos réveils et que s'embrasera le ciel de nos griefs et de nos cris ?

Hier, il était midi quand Éliisa a frappé à la porte de ma chambre. Essoufflée. En larmes. Une valise à la main.

Je ne l'avais pas revue depuis notre déjeuner en tête à tête et notre escapade au Savoy, mais il lui était souvent arrivé de me téléphoner à l'hôtel. Je savais que, ces temps derniers, sa relation de couple avec Anton commençait à battre sérieusement de l'aile. J'étais pourtant loin de m'attendre à la nouvelle qu'elle était venue m'annoncer :

— C'est fini, je le quitte !

Je l'ai emmenée s'asseoir au bord du lit, et je lui ai tenu la main pendant qu'elle reprenait ses esprits.

— Allons, qu'est-ce qui se passe ?

— Anton est en train de devenir fou ! Pas une journée sans qu'il ne me parle de partir en Afrique ! C'est une véritable obsession chez lui ! Au point qu'il est allé dans une agence se renseigner au sujet du prix des billets pour Dakar, au Sénégal.

— Cela fait des mois qu'il rumine ce projet ! me suis-je écrié. Ne me dis pas que tu l'ignorais ?

— Non, mais hier soir, quand je lui ai expliqué une fois pour toutes que je n'avais pas l'intention de le suivre, il s'est mis dans une telle colère qu'il m'a frappée ! Jamais cela n'était arrivé depuis que nous sommes mariés !

— Frappée ?

— Une paire de gifles. Et il s'en est fallu de peu qu'il ne se jette sur moi à bras raccourcis comme le faisait mon père lorsque j'étais gamine !

— Alors, je comprends.

Elle a eu l'air d'être piquée tout à coup par une guêpe.

— Et qu'est-ce que tu pourrais bien comprendre, toi qui navigues dans les mêmes eaux ? Est-ce que tu ne m'as pas dit que tu venais pour rencontrer les écrivains de Harlem ? La libération de l'homme noir ! N'est-ce pas ce dont il est question dans toutes vos conversations ? Et n'as-tu pas raconté à Anton que tu étais allé voir Marcus Garvey à Londres ?

— Oui, en effet, mais je...

— C'est depuis ce jour-là que les choses sont reparties de plus belle, et qu'il ne me lâche plus sur le sujet !

— Je t'assure pourtant...

Elle m'a interrompu d'un geste :

— Je sais ce que tu vas dire. Pas la peine de te fatiguer ! Au fond, il valait mieux que cela arrive maintenant, pour nous éviter, à lui et moi, de passer à côté de nos vies. Comme disait ma grand-mère : « Il ne faut jamais blâmer une contrariété ! »

Je n'en revenais pas de l'entendre parler ainsi. Ne m'avait-elle pas juré quelque temps plus tôt qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à abandonner Anton ? Avais-je, sans le savoir, contribué à briser son couple ainsi qu'elle me le reprochait ?

— C'est toi qui avais raison, m'a-t-elle dit, achevant de me plonger dans un pénible embarras.

— Et pour l'enfant... comment feras-tu ?

— Ne t'inquiète pas. L'une de mes amies est infirmière, et elle sait très bien gérer ce genre de situation. Elle m'a d'ailleurs déjà parlé d'un médecin dont les tarifs sont tout à fait abordables.

— Tu vas te faire avorter ?

— Je n'ai pas le choix. Comment voudrais-tu que je m'en sorte à New York, divorcée, et avec un gamin sur les bras ?

— Mais Anton te verserait sans doute une pension alimentaire ?

— Anton ? Je peux t’assurer qu’il sera loin d’ici avant la fin de l’année. Il est prêt à partir tout seul si je refuse de l’accompagner !

— Éliisa...

— Quoi ? Tu veux me faire la morale ? Et cette fille, cette Anna avec qui tu couches ? Ne me dis pas que tu as l’intention de l’épouser ? Et que se passera-t-il, à ton avis, si elle découvre qu’elle est tombée enceinte lorsque tu seras reparti ?

— Ce n’est pas la même chose !

— Tu plaisantes ? C’est exactement pareil ! Nous serons toujours obligées, nous, les femmes, de tenir compte de vos dérobades et de vos caprices !

— Et dire que je te croyais éperdument amoureuse !

— Possible, mais je ne suis pas dupe. Tu vois bien que, dans les cas extrêmes, on en revient toujours aux vieilles traditions de la domination du mâle !

— Tu as parlé de tout ça à Anton ?

— Il l’apprendra bien assez tôt !

— J’espère que tu n’en feras rien ! Garvey considère l’avortement comme l’un des pires péchés au monde.

— Qu’il aille se faire voir ! Moi, je compte repartir en Guyane, et ce n’est pas eux qui m’en empêcheront ! Une fois là-bas, je serai en sécurité.

— Tu as raison, ai-je fini par admettre. Là-bas, il n’aura plus aucun moyen de t’atteindre. La famille te protégera.

— C’est tout ce qu’il me reste à faire, m’a-t-elle répondu avant de se lever.

Je me suis alors approché de la fenêtre pour observer le spectacle de la rue. J’étais perdu dans mes pensées, m’efforçant d’imaginer à quoi ressemblerait la nouvelle vie d’Anton et à quelle décision finale il se résoudrait. Un moment plus tard, lorsque je me suis retourné, Éliisa était

juste derrière moi. Elle était nue, et je voyais perler la sueur à la pointe de ses seins.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je balbutié.

— Ne me dis pas que tu n'en as pas envie... Je vois bien comment tu me regardes depuis que tu es arrivé.

— C'est vrai. Mais, aujourd'hui, tu es mariée. Tu es la femme d'Anton !

— J'é-tais ! a-t-elle articulé en détachant soigneusement chaque syllabe, avant de s'approcher beaucoup plus près, et de poser ses lèvres sur les miennes.

Après l'épisode de cette nuit, Éliisa est partie s'installer chez l'une de ses amies. Au matin, nous savions que l'aventure s'achevait en impasse, et qu'il ne nous restait plus qu'à poursuivre nos routes qui se séparaient. Je suppose qu'il ne s'agissait là, pour elle, que d'une façon de reprendre sa liberté vis-à-vis d'Anton. Quant à moi, à l'idée de retrouver avec elle mes souvenirs d'enfance, sans doute ai-je cédé à la tentation de la nostalgie ? Mais je ne regrette rien, et nous nous sommes séparés de bonne humeur après un copieux petit déjeuner que nous avons pris ensemble dans un coffee shop.

— Elle s'appelle Karyn, m'a-t-elle dit en me glissant dans la main le numéro de téléphone de son amie. Mais tu n'en parles à personne, ni à Anton ni à la famille ! J'ai ta promesse ?

— Tu l'as.

Puis elle s'est éloignée, et je l'ai vue s'engouffrer dans un bus au coin de la 66^e Rue.

J'avais beau m'attendre à ce dénouement, tout à coup, la sensation d'un vide immense s'est emparée de moi. Un tourbillon d'images déferlait sous mon crâne. Éliisa, allongée sur le dos dans la paille sèche d'un champ de cannes à sucre, me regardait fixement. Enlacés à l'abri d'une palissade, nous nous bécotions à la volée comme des pigeons picorant une calabasse de maïs. Sous les yeux effarés de sa grand-mère, nous dansions en riant sous une pluie d'orage dans l'arrière-cour de la maison de Maripasoula. Et

l'idée que plus jamais je ne revivrais de tels moments de bonheur m'a soudain semblé insupportable.

Je suis resté longtemps sur le trottoir, les yeux fixés sur l'arrière de ce bus qui s'éloignait. Une sourde angoisse m'étreignait le cœur, mais je n'aurais su en donner la raison. J'ai pourtant fini par ravalé mon amertume, et je suis reparti à l'aventure pour l'une de mes promenades quotidiennes.

Cette fois, j'ai passé la matinée à explorer l'un des secteurs les plus misérables de Harlem où, au dire de Langston, s'arrêtaient les frontières de toute humanité. Il m'avait, bien entendu, fortement déconseillé d'aller y traîner durant la nuit. « Mais que pourrait-il t'arriver en plein jour ? me suis-je demandé. N'es-tu pas un Nègre comme eux ? »

J'ai longé des immeubles crasseux devant lesquels des gosses en haillons, agglutinés sur le trottoir, s'écartaient subitement en silence pour me regarder passer. Des clochards effondrés contre un mur me hélèrent d'une voix mourante. Des prostituées faméliques m'accrochaient par la manche au passage. Partout dans le paysage s'accumulaient des épaves de voitures laissées à l'abandon, des objets ménagers au rebut, et des monceaux d'ordures où festoyaient des rats. Une misère désolante, comme jamais encore je n'en avais rencontré, même à Paris. J'en avais le cœur serré, mon ami, de contempler tout cela.

L'après-midi, pour me remonter le moral, je suis allé voir un film de Fred Astaire. Le scénario, comme d'habitude, comportait de nombreuses scènes de claquettes. Malheureusement, les danseurs noirs étaient tous incarnés par des Blancs maquillés au cirage et, au bout d'un moment, malgré le côté assez enlevé de la musique, la situation m'a paru intenable, et je suis ressorti sans connaître le dénouement de l'intrigue.

Plus tard, je suis entré dans une gargote où ils servaient des plats créoles de La Nouvelle-Orléans. Au menu : des fricots de porc et des haricots. J'ai mangé à m'en faire éclater la panse, avant de reprendre mon chemin, incertain du programme auquel j'allais occuper le reste de la soirée.

C'est alors que m'est revenu le souvenir de la carte de visite que, lors de mon passage chez Locke, m'avait glissée Roy Wilkins, le secrétaire général adjoint de la NAACP. « C'est lui, le plus méritant d'entre nous ! » m'avait dit Langston à son sujet. Mais j'avoue qu'il ne m'avait pas fait grande impression tant il affectait une attitude modeste et effacée.

— Allô, Wilkins ? Ici, Léon Damas. Le Frenchie, *yes*... Est-ce qu'il serait possible de te rendre visite ? Dix-neuf heures ? Parfait ! Je serai ponctuel !

Cette fois encore, je m'en suis remis aux passants pour trouver la ligne de bus correspondant à l'adresse que je leur indiquais. Pour qui baragouine plus ou moins l'anglais, il est impossible de se perdre à Harlem. Les gens sont serviables, sympathiques, et ne se privent jamais du plaisir de quelques mots échangés avec un étranger.

— Wilkins, celui de la NAACP ?

— Oui, en effet.

— Oh, si vous saviez comme il est admiré, ici ! Dites-lui que ma mère prie pour lui tous les jours !

— Oui, et faites-lui savoir aussi que nous sommes fiers de lui !

Comme tu l'imagines, les réactions enthousiastes des passants au seul nom de l'homme à qui j'allais rendre visite n'ont fait que renforcer ma curiosité.

— Tu es célèbre dans le quartier ! me suis-je écrié en franchissant le seuil de son bureau. Ces gens te vénèrent !

Il a balayé ma remarque d'un geste de la main.

— Nous sommes nombreux à nous battre contre les lois « Jim Crow » et contre les ségrégationnistes du Sud, tu sais ! As-tu déjà rencontré Johnson ou Marshall ?

— Je les ai croisés chez Locke.

Il m'a servi un verre de whisky, et nous nous sommes installés sur un canapé pour causer comme de vieux amis.

Il parlait d'une voix douce et mesurée qui inspirait d'emblée confiance. Mais je sentais poindre sous le velours la volonté d'un homme passionné et prêt à défendre jusqu'au bout ses idées.

— Et que penses-tu de la controverse entre l'UNIA et la NAACP ? me suis-je alors hasardé à lui demander.

Je craignais qu'il ne s'offusque de me voir aborder ainsi de front ce sujet sensible. Rappelle-toi la réaction de Du Bois lorsque je lui en ai parlé.

Mais Wilkins est d'une autre trempe.

— Tu me parles de deux visions différentes de l'histoire, mais qui cohabitent dans le cœur de chaque Afro-Américain ! Garvey, c'est le feu ardent de notre révolution intérieure. C'est celui qui, en nous, refuse de se laisser marcher sur les pieds par les Blancs. Du Bois, Locke et les autres incarnent notre envie de vivre en paix avec tout le monde, et de construire une société libre pour tous. Comment échapper à nos propres contradictions ?

Puis il est parti d'un brusque éclat de rire auquel je n'ai pu m'empêcher de me joindre.

— Tu repars bientôt à Paris ? m'a-t-il demandé au bout d'un moment.

— À vrai dire, je ne sais pas... lui ai-je avoué. Harlem me fascine au point de me faire douter de tout, même de cela.

— C'est normal, tu es jeune. Tous les possibles s'offrent encore à toi !

— À ceci près que la langue française demeure mon terrain de prédilection.

— Difficile pour un poisson de vivre longtemps hors des eaux de sa mare, tu sais ! Et il en va de même pour nous, les humains. Il nous faut un sentiment d'appartenance à une langue et à un lieu précis pour nous persuader que notre vie a un sens.

— Sommes-nous dépendants du contexte de notre naissance pour construire notre vie ?

— Oh, si tu veux parler de ce vieux débat, autant dire qu’il est dépassé. Aujourd’hui, le travail est à faire sur place, où que nous soyons ! Et nos histoires personnelles ne sont que les branches d’un même arbre qui nous rassemble tous.

— C’est vrai.

— Mais parlons plutôt de toi, un jeune poète plein d’avenir. Allons, ne fais pas le timoré. Je t’ai vu plus sûr de toi, l’autre soir, chez Locke ! Tu semblais prêt à te jeter sur le premier à qui serait venue la folle idée de te contredire !

J’ai ri de moi-même.

— Crois-moi, je pense être assez lucide pour revenir de mes erreurs lorsque je prends le temps de les analyser !

— Hmm, laisse-moi vous donner ce dernier conseil, à toi et tes amis : *NO DREAM, JUST ACT*. Ne rêvez pas du monde. Bâissez-le ! Cette tâche vous appartient aussi bien qu’à nous, et il est plus que temps de la conduire à son terme. Vous êtes prêts à retrousser vos manches ?

— Je le crois.

— Alors, allez-y ! Foncez !

Nous sommes restés encore un long moment à nous raconter nos vies, et durant tout ce temps, je n’ai cessé de sentir qu’il désirait nous encourager à redoubler d’efforts.

La fille était superbe. Une jeune beauté à la peau d'une carnation laiteuse, et dont les longs cheveux roux descendaient en cascade sur ses épaules avant d'aller finir leur course dans le creux de ses reins. Entassés à ses pieds, ses vêtements évoquaient une coquille de toile, ou quelque chrysalide dont l'éclosion venait de produire sous nos yeux ébahis la splendeur d'une déesse juvénile.

T'en souviens-tu, Césaire ? Nous l'avions abordée sur le boulevard de Clichy pour lui proposer de nous suivre moyennant quelques sous. « Je ne monte pas à trois », avait-elle gentiment répondu, prête à poursuivre son chemin. « C'est qu'il ne s'agit pas de monter, mademoiselle, lui avait rétorqué Senghor d'un air suave, mais bien de vous produire telle une artiste sous les yeux d'un trio de poètes en mal d'inspiration. »

Te rappelles-tu comme nous avons bu, ce soir-là, pour fêter nos succès respectifs à nos examens de fin d'année ? Même toi, tu t'étais laissé aller à mélanger le rhum des ti' punches à l'affreuse anisette que nous achetions à l'épicerie du coin et qui, les jours de vache maigre, nous servait de substitut. Ensuite, nous avons échafaudé toutes sortes de projets plus fous les uns que les autres pour passer la soirée, lorsque nous était venue tout à coup cette idée lumineuse : écrire ensemble une ode à la gloire de la beauté des femmes. « Mais, pour cela, il nous faudrait une muse ! » avait soupiré Senghor. Qui alors, de nous deux, lui avait répondu qu'il suffisait d'aller recruter une prostituée dans la rue et de la payer pour qu'elle accepte de

poser nue devant nous ? Je ne m'en souviens plus. Mais je me rappelle nos cris d'enthousiasme pendant que nous dévalions l'escalier.

À présent, elle nous regardait, les mains sur les hanches, aguicheuse, provocante, et se demandant visiblement où nous voulions en venir.

— Je vous préviens que si vous voulez que je danse, ça vous coûtera plus cher !

— Ne bougez plus, mademoiselle ! lui avait soufflé Senghor en s'emparant fébrilement de son cahier.

Elle avait alors cherché nos regards, l'un après l'autre, sans doute pour achever de se rassurer.

— Je vous le confirme, mademoiselle, plus un geste ! lui avais-tu murmuré en dévissant le capuchon de ton stylo.

— C'est le dessin, votre truc, mes p'tits noirs ? avait minaudé la fille en ouvrant de grands yeux.

L'instant d'après, elle était devenue livide en me voyant m'approcher d'elle d'un air menaçant.

— Répète encore une fois ce mot, ma belle, et je te le ferai rentrer dans la gorge !

— Mais j'l'ai pas dit en pensant à mal ! avait-elle couiné. Sinon, j'serais pas montée avec vous, pas vrai ?

Je m'étais radouci, mais la remarque avait suffi à me couper toute envie d'écrire, et je m'étais contenté de rester là, les bras croisés, à vous regarder travailler.

Au bout d'une heure, vous aviez l'un et l'autre levé les yeux de vos pages et signifié du regard à la fille qu'elle pouvait se rhabiller.

— Y en a pas un d'entre vous qu'aimerait le faire ? avait-elle alors murmuré d'une voix de petite fille en fixant Senghor d'un air hésitant. Moi, devant les peaux noires, j'me sens attirée comme une mouche par l'odeur du miel !

Et lui, grand prince, s'était levé pour ramasser ses vêtements qu'il lui avait passés un à un pendant qu'elle se rhabillait.

— Désolé, mademoiselle... Une autre fois, peut-être ?

Nous nous étions alors regardés, toi et moi, d'un air entendu, sachant exactement l'un et l'autre ce que nous pensions. C'est là, peut-être, le plus grand moment de complicité dont je garde le souvenir avec toi. Le savais-tu ? Jamais auparavant nous n'avions ressenti pareille osmose, tous les deux – et je dirais même : tous les trois. N'est-ce pas ce soir-là que Senghor a entrepris d'écrire son fameux hommage à la femme noire ?

Tout cela pour dire, mon ami, qu'il arrive parfois que la beauté nous surprenne là où nous ne l'attendons pas. Pour moi, ce jour-là, elle n'était pas dans la nudité de la fille, ou pas seulement. Elle était aussi, et surtout, dans la force tranquille de ce regard que nous échangeâmes à cette minute-là, ce regard où se lisait une fraternité, une connivence que je ne suis plus certain de pouvoir retrouver un jour.

Car je sens venir l'orage, Césaire. L'orage qui bientôt s'efforcera de nous séparer, de nous désunir. Tôt ou tard, l'un d'entre nous devra plier et se démettre devant la force triomphante de l'autre. Et c'est toi, je le prophétise, qui seras le vainqueur de cette lutte sans armes mais sans merci. Toi qu'ils choisiront en guise de porte-voix comme l'on choisit des porte-croix pour refaire chaque année le chemin du pèlerinage. Comme l'un de ces rois martyrs des peuplades antiques, ils t'installeront sur un trône, et ils viendront chaque jour, n'en doute pas, quémander leur pitance de promesses quotidiennes. Et tu la leur donneras avec la face nue du mensonge, et le sourire des prostituées de Babylone répandu sur tes lèvres comme une coulée de miel. Mais, alors que tu t'imagineras en pleine gloire, tu ne seras plus, à ton insu, que le cadavre abandonné d'un guerrier vaincu, laminé par la tornade de ses propres chimères.

Le blues n'est pas le seul à tuer, Césaire. La poésie aussi est criminelle.

L'été s'embrase. Certains jours, à midi, il fait si chaud qu'une lame de couteau vous perce le ventre et vous oblige à marcher d'un pas lent, précautionneux, de vieillard fatigué. Vos muscles tressaillent. Vos os sont douloureux. Votre sang bat à vos tempes comme un signal d'alarme. Vous ne savez plus que penser de vous-même. Vous perdez le sens des choses. Vous êtes pris dans les filets d'une araignée géante qui, maille après maille, vous enserre dans son étreinte mortelle.

Je continue néanmoins mon exploration forcenée de la ville, élargissant jusqu'aux frontières du Bronx, de Brooklyn ou de Manhattan le cercle de mes balades de simple touriste. À New York, la vie ne s'arrête jamais. Jour et nuit, aux portes des magasins vous attendent des vendeurs qui semblent totalement immunisés contre le sommeil. Même les grandes enseignes multiplient les nocturnes à la veille des week-ends. À cela s'ajoute la multitude des artisans de rue, des vendeurs de journaux ou de billets de loterie, et des racoleurs chargés d'attirer le chaland dans leurs clubs ou dans leurs restaurants, sans parler des sollicitations illégales diverses que vous propose de façon pressante un quidam dans la rue et dont les yeux furtifs ne cessent de scruter les alentours pendant qu'il vous parle.

La marée des passants vous submerge. Une foule qui semble danser sur le trottoir tant elle bouge avec grâce et dont les rires et les éclats de voix s'envolent au moindre prétexte – vol de tourterelles échappé de la gorge d'une gazelle, ou grognements étouffés d'ours pour un vieux clochard en pleine conversation avec sa bouteille. Mais il arrive aussi que l'on croise

d'étranges naufrages devant lesquels on se désole d'être impuissant. Que dire de cette femme élégamment vêtue de noir et coiffée d'un chapeau à voilette, qui remonte la 66^e Rue en traînant derrière elle une poussette où repose une poupée barbouillée de peinture blanche ? Que dire de ce prédicateur perché sur un tonneau dans Lenox Avenue et qui jure à l'attroupement de curieux rassemblés autour de lui que l'heure est venue du Jugement dernier ? Que dire de ce jeune harmoniciste aveugle, adossé à une borne d'incendie, et dont ni les trilles de rossignol ni la voix miraculeuse ne résonneront sans doute jamais hors des limites de son quartier ? Et tout cela sous les yeux indifférents d'une populace blasée, que rien n'étonne plus, mais que le spectacle ne dérange nullement.

— D'après Alain, tu ferais une excellente recrue pour la NAACP ! me déclare Anna en riant sous cape. Il dit aussi que, de tous les Français qu'il a pu rencontrer à Paris, tu es celui qui semble le plus en symbiose avec nos idées. Et quand on ajoute à cela le fait que tu sois parfaitement bilingue, je crois qu'il n'y a plus qu'une conclusion à en tirer : tu es fait pour vivre en Amérique !

Enfermés chez elle, nous venions de passer près d'une heure à discuter de nos projets, elle me parlant de la prochaine exposition qu'elle préparait dans une galerie de Brooklyn, et moi lui racontant mes envies de livres et de poèmes, et la décision que j'avais prise de préparer une étude exhaustive sur la poésie afro-américaine.

— Ce que je sens vibrer ici me remue, c'est vrai.

— Tu ne serais pas le premier immigré américain venu de France. Est-ce que tu crois au destin ?

— Disons qu'il m'arrive d'y croire, comme tout le monde.

— Depuis que nous nous sommes rencontrés, pour moi, c'est devenu une certitude ! affirme-t-elle en cherchant mon regard.

Je hoche la tête pour lui dire que je comprends, mais je n'ose rattraper au vol la balle qu'elle me lance. En matière amoureuse, les prédictions n'ont jamais été mon fort. Je m'applique surtout à vivre le rebond de l'instant présent, et à savourer chaque minute de toute nouvelle relation féminine débarquant dans ma vie.

Je dois reconnaître, cependant, qu'Anna mérite d'autres égards, et que je ne pourrai plus tenir longtemps en face d'elle ma position indéfendable de légèreté en toutes circonstances. Au fil des nuits, plus denses et plus profondes se révèlent nos étreintes, et nos corps désormais se connaissent comme s'ils étaient, l'un de l'autre, la face jumelle. Je ne me suis jamais senti à ce point grisé par une amante, et je n'imagine nul autre rêve, lorsque je m'endors dans ses bras, que de finir mes jours avec elle.

Mais, à vrai dire, le souvenir de notre combat commencé à Paris me tourmente encore, mon frère. Comment pourrais-je me résoudre à l'abandonner ?

Pourtant, tu n'as pas hésité, toi, à désertier nos rangs au pire moment. Aguiché par la promesse d'un poste qu'on te proposait dans ton île, dans ce même lycée Schœlcher où nous nous sommes jadis rencontrés, tu n'as eu aucun regret à l'instant de mettre les voiles en compagnie de ta belle Suzanne. Mais à quoi ressemblait cette décision subitement annoncée ? Veux-tu le savoir ?

« Votre ami, Césaire, reparti dans sa Martinique ? »

La même question fleurissait sur toutes les lèvres dans les salons où j'étais invité. Puis tombait la conclusion assénée d'une voix nuancée de pitié, et parfois de mépris :

« Cela ressemble bien à un enterrement de première classe, ne trouvez-vous pas ? »

« Dommage, il vous manquera... » susurraient quelques autres, aggravant l'humiliation que me valait ta sortie sans panache.

Après ton départ, lors de notre première réunion chez Paulette, si lourd était le poids de ton absence qu'une atmosphère de deuil nous étreignait et que, sans l'énergie dont notre amie sait si bien nous insuffler le réconfort, quelques-uns, dont je suis, auraient quitté les lieux pour ne plus jamais y revenir.

Pourtant, de cette colère que m'inspirait ta décision, je ne garde aujourd'hui qu'un souvenir diffus. Seule subsiste la jalousie qui, à l'instant où j'écris ces lignes, vient s'emparer de moi. Car je t'envie désormais lorsque je t'imagine en train de couler des jours heureux dans ton île, ce havre des tropiques que je connais bien et dans lequel, à n'en pas douter, tu t'épanouiras en de belles eaux. « Je ne me sens pas fait pour la ville », ne cessais-tu de me répéter lors de nos balades du dimanche. « Il me faut, disais-tu, le souffle de l'alizé, et le chant de la mer blotti dans mon oreille pour entendre les muses. » Et je comprends maintenant qu'il ne s'agissait nullement d'une boutade mais d'une parole acquise, d'une certitude enfouie au cœur de ton âme. Né insulaire, tu n'avais pas l'intention de dévier de ta route. Quant à moi, né d'un vaste continent, j'ai choisi de suivre le chemin inverse. Voilà sans doute pourquoi l'Amérique pèse avec une telle force sur mon imaginaire.

— Tu ne dis rien ? soupire Anna, contrariée par mon silence qui s'éternise.

— Rester à New York pour y vivre ? Je t'avoue que je n'arrête pas d'y penser depuis quelque temps. Mais ce n'est pas si simple. J'ai besoin de réfléchir.

— Est-ce que tu m'aimes ? me demande-t-elle, son regard planté dans le mien.

— Oui, je crois bien... m'entends-je lui répondre sans trembler.

Elle me fixe encore un moment, comme pour tenter de me percer à jour, puis, apparemment parvenue à une conclusion connue d'elle seule, la voilà qui se détourne et quitte la pièce, m'abandonnant à la sordide réclusion de mes propres mensonges.

J'ai croisé Anton dans la rue, et j'ai eu l'impression d'avoir affaire à un fou. Débraillé, mal rasé, il marchait les yeux hagards au milieu des gens, serrant contre sa poitrine un grand sac de toile de forme allongée dont il était impossible de deviner le contenu.

Je me suis aussitôt approché pour prendre de ses nouvelles :

— Eh bien, Anton, que deviens-tu ?

— Elle est partie ! m'a-t-il répliqué d'une voix caverneuse. Elle m'a quitté, et tu le savais !

— Comment cela ?

— Éliisa est ta cousine, et je ne peux pas te reprocher de vouloir la protéger. Mais, s'il te plaît, Léon, dis-lui qu'elle se trompe. Dis-lui que je ne lui veux aucun mal, que je l'aime et que j'ai besoin d'elle. Dis-lui que je prie toutes les nuits pour elle et pour notre enfant !

Je me suis soudain rappelé que nous étions un jeudi.

— Une minute, Anton... Comment se fait-il que tu ne sois pas à ton travail, aujourd'hui ?

— J'ai démissionné !

— Tu as fait quoi ?

— À présent, j'attends le départ !

— Quel départ ?

— J'ai acheté deux billets pour Dakar. Le bateau part dans une semaine. Dis à Éliisa que je l'attends. Je t'en supplie, tu dois le lui dire ! s'est-il écrié d'une voix plaintive en agrippant le revers de ma veste.

— Lâche-moi, idiot ! Ne t'avais-je pas prévenu de ce que tu risquais ?

— Elle est ma femme, Léon ! Nous sommes mariés devant Dieu !

— Être une épouse ne signifie pas qu'elle doive accepter d'être ton esclave !

— Éliisa, une esclave ? Mais que dis-tu ? Tu ne la connais pas ? C'est elle qui a toujours mené la barque, chez nous !

— Alors, pourquoi n'as-tu pas écouté ce qu'elle avait à te dire ? Tu aurais dû tenir compte de son refus !

— Et toi ? m'a-t-il lancé rageusement. L'aurais-tu fait, à ma place ?

— Je n'adhère pas aux thèses de Marcus Garvey, et Éliisa non plus, d'ailleurs !

— Sais-tu d'où je viens, Léon ? Haïti. Est-ce que ce nom te dit quelque chose ? Le nom de la première République noire au monde. Le nom du premier pays à s'être débarrassé du joug des Blancs par les armes. Nous avons même battu à plate couture les soldats de Bonaparte !

— Alors, qu'es-tu venu faire à New York ?

— J'ai voulu fuir la honte de vivre sous une présidence corrompue ! Ils ont trahi la mémoire de Toussaint Louverture ! Haïti est perdue, Léon. Perdue parce que jamais nous ne reconstruirons là-bas une Afrique nouvelle. Garvey a raison. Nous devons repartir chez nous. Notre mère nous attend.

J'ai reculé d'un pas, sidéré :

— Tu divagues !

— Ah oui, tu es devenu un Blanc ! C'est pour cela que tu ne peux comprendre !

J'ai senti le sang me monter au visage, mais je n'ai rien dit. Nous sommes restés là une minute à nous défier du regard, et je sentais vibrer en lui une force aveugle dont je n'ai d'autre exemple à t'offrir qu'en te renvoyant à ces moments inouïs où, surgie du néant, déferle soudain en nous une tempête de mots dont nos stylos ont peine à rassembler l'écume.

Rien ne parviendrait à faire dévier cet homme de sa propre folie. Rien ne l'arrêterait. L'Afrique, il y était déjà, et ses yeux, à travers le paysage de Harlem, contemplaient un mirage : celui d'une terre d'Éden brûlée par le soleil où ses pas remonteraient la trace de ses premiers ancêtres.

— Pour notre installation là-bas, l'UNIA se chargera de tout, a-t-il fièrement ajouté.

Alors il s'est penché vers moi et j'ai cru distinguer à l'extrémité de son sac, par une déchirure de la toile, l'éclat sinistre et luisant d'un canon de fusil.

— Qu'est-ce que tu trimballes là-dedans ?

— Cela ne te regarde pas !

— Donne-moi ça, imbécile !

Nous avons commencé à nous empoigner sur le trottoir.

J'étais persuadé qu'il s'agissait d'une arme, et qu'Anton avait l'intention de tuer Éliisa s'il parvenait à la retrouver. Au cours de notre lutte, le sac est tombé avec un bruit mat. Je m'en suis aussitôt saisi et, reculant de quelques pas, je me suis dépêché de l'ouvrir. Le même éclat de métal a resurgi. Puis j'ai compris qu'il s'agissait d'une pointe en fer enfoncée dans le mât d'une bannière que j'ai entrepris de dérouler. Les couleurs du drapeau de Marcus Garvey – rouge, noir, vert – se sont déployées au grand jour, attirant sur nous l'attention des passants. J'ai entendu fuser des réflexions hostiles. Mon esprit tournait à vide. Soudain, j'étais incapable de me remémorer la raison de notre dispute.

— Qu'est-ce que...

— Rends-moi ça ! a grondé Anton en récupérant son bien. Et va, demain, te prosterner devant le drapeau des Français. C'est là tout ce que vous méritez, vous autres, les colonisés !

Je suis rentré à l'hôtel en état de choc. Allongé sur mon lit, je voyais tournoyer le plafond. La Négritude ? me disais-je. Mais ce n'est encore rien ! Une révolution, voilà ce qu'il nous faut ! Battons-nous pour une terre

et un drapeau qui soient les nôtres, plutôt que de nous perdre en verbiages poétiques et autres billevesées !

Aujourd'hui, j'ai dormi d'une traite jusqu'à la fin de l'après-midi. J'avais rendez-vous dans la soirée avec Anna dans un bar de la 89^e Rue. Arrivé en avance, je me suis mêlé avec plaisir à l'ambiance rieuse et bruyante qui régnait dans la place. Debout à une table, entouré de ses amis, un type manifestement saoul tentait de déclamer les vers d'un poème dont il ne se souvenait plus. Les autres l'encourageaient en beuglant, mais personne ne semblait s'en soucier.

Oh, Césaire, comme il fait bon s'asseoir dans un bar où tu sais que nulle présence étrangère ou hostile ne viendra te déranger même s'il te venait à l'idée de grimper sur le comptoir pour haranguer on ne sait qui, ou de te mettre à rire aux éclats d'un grand rire de Nègre libéré de ses chaînes.

Mais, bien sûr, tu ne peux connaître ce genre de privilèges, toi qui ne mets jamais les pieds dans ces endroits sombres et enfumés où la vie ressemble, dis-tu, à un trafic de contrebande. Toi, rigide et formaliste comme un employé de banque et réfractaire au moindre plaisir suspecté d'illégalité. Toi, réglé comme du papier à musique et si loin dans ton existence d'un Rimbaud que tu vénères pourtant. Toi, dont la prodigieuse folie se déroule comme à ton insu, et à l'abri de tes propres jugements de moraliste.

Te rappelles-tu cette soirée que nous passâmes au Bal Nègre, un dimanche où s'y produisait l'orchestre de Stellio ? Tous étaient là, Senghor, Tirolien, Price-Mars. Même Paulette avait accepté de sortir de sa retraite pour venir s'encanailler avec nous. Nous avons choisi une table à l'écart

d'où nous pouvions observer à loisir le spectacle de la salle où, comme d'habitude, se pressaient de nombreuses célébrités du moment. Cocteau, Picasso, Sartre et quelques surréalistes devisaient tranquillement au bar. Quant à nous, emportés par les trilles de notre prodige de la clarinette, nous hochions la tête et battions la mesure en rêvant de La Nouvelle-Orléans.

Paulette, que nous pensions intimidée, s'est pourtant levée la première pour se joindre aux couples qui se trémoussaient sur la piste. Nous l'avons vue fendre la foule et disparaître comme entraînée par le flot d'une rivière en crue.

Tu t'es dressé.

— Il faut aller la chercher ! as-tu lancé d'une voix qui tremblait d'inquiétude.

Je t'ai barré le chemin.

— Laisse-la, il ne lui arrivera rien ! Paulette a beau être une intellectuelle, la musique et la danse, elle a ça dans le sang !

— Avec ces Nègres-là, on ne sait jamais ! m'as-tu répondu en balayant la foule d'un regard dédaigneux.

Je sais que tu t'étais laissé emporter par tes émotions et par ton souci de protéger notre amie. Même à moi, il a pu arriver, sous le coup de la colère, de traiter nos compatriotes de la sorte. Mais, l'instant d'après, l'orchestre a cessé de jouer pour faire une pause et, à la faveur de la lumière revenue dans la salle, nous avons aperçu Paulette, amoureusement blottie entre les bras de l'un de ces types aux allures de voyou sur lesquels tu venais de cracher ton mépris. Je n'oublierai jamais l'expression de stupeur que j'ai alors aperçue sur ton visage. Le ciel aurait pu s'écrouler sur nos têtes que tu n'aurais pas eu l'air moins éberlué, moins paniqué.

— Bon, je crois qu'il est l'heure pour moi de rentrer ! nous as-tu déclaré en nous adressant un vague salut de la main avant de tourner les talons et de déguerpir vers la sortie pendant que Paulette, joyeuse et souriante, revenait vers nous, métamorphosée pour un instant en sirène lubrique.

Je ne te l'ai jamais dit, mais tu n'imagineras jamais combien nous avons ri de toi et de tes réflexes de moinillon chaque fois que tu es confronté à la sensualité brute, à l'expression du désir dans ce qu'il a de plus direct et de plus cru. Bon Dieu, mais à quoi penses-tu donc lorsque tu bandes ? Voilà ce que j'en suis à me demander.

Anna est arrivée en retard, mais je n'avais pas eu le temps de m'impatienter. Nous sommes partis au théâtre de la Renaissance où se donnait une pièce de Shakespeare jouée par des comédiens noirs. L'immense Paul Robeson y incarnait un Richard III plus vrai que nature, et sa voix de basse nous a tenus en haleine jusqu'au tomber du rideau.

Quand les lumières se sont rallumées, j'étais dans un état d'euphorie indescriptible. Je me sentais grandi, lavé de toutes les humiliations racistes que j'avais connues, et je jubilais d'avoir pu assister à pareil spectacle.

Puis Anna m'a embarqué dans les coulisses. J'ignorais qu'elle était une amie de Robeson, et je n'ai pu contenir ma surprise lorsque je l'ai vue pénétrer dans sa loge et aller l'embrasser.

— Vous vous connaissez ?

Éludant ma question, elle s'est tournée vers lui :

— Paul, laisse-moi te présenter Léon Damas, un ami.

Je me suis alors dépêché de serrer la main de cet homme qui venait de m'émouvoir si profondément. Mais il ne m'a jeté qu'un bref regard avant de poursuivre sa séance de démaquillage.

Anna le couvait d'un regard à ce point complice et éperdu d'admiration que j'ai détourné les yeux.

— Alors, ma belle, tu as aimé, ce soir ? lui a-t-il demandé pendant qu'il s'examinait dans le miroir.

— Tu étais merveilleux, Paul !

Elle gloussait comme une midinette, et ne semblait pas se soucier de ma présence.

Surmontant mon accès de jalousie, j'ai cru devoir ajouter mon grain de sel.

— Vous m'avez rendu plus fier encore d'être un homme de couleur ! lui ai-je lâché tout de go.

Il m'a regardé en fronçant le sourcil :

— Pour moi, la véritable réussite eût consisté à vous le faire oublier !

Je m'en suis mordu les doigts, de cette erreur de débutant.

— Oui, c'est cela que je voulais dire... ai-je tenté, pour ne réussir qu'à m'enferrer davantage.

— Léon vient de Paris, a déclaré Anna, s'interposant. Il écrit de la poésie.

Les yeux de Robeson se sont aussitôt illuminés.

— Paris ? Alors, c'est autre chose ! Donnez-moi le temps de me changer, et nous allons dîner ensemble avec toute la troupe !

Plus tard, je me suis, en effet, retrouvé dans un restaurant de spécialités mexicaines aux côtés d'Anna et d'une bande d'acteurs hilares et décomplexés.

En tournée aux États-Unis, Robeson, qui vit à Londres, m'a expliqué que, selon lui, le cinéma s'apprêtait à dévorer le théâtre, et que nous devrions tous nous soucier d'écrire des scénarii de films.

— L'avenir est à la culture populaire de masse, mon ami. J'ai pu m'en rendre compte en fréquentant les producteurs anglais. Multiplier les salles de cinéma à travers le monde, c'est cela qu'ils préparent, de telle sorte que les gens se lasseront vite d'aller nous regarder jouer en costumes devant des décors de plâtre et de carton-pâte. J'en ai parlé, ici, à nombre de mes amis écrivains. Mais il semble qu'ils ne se soient pas encore aperçus de l'intérêt que nous avons à jouer cette partie. L'émancipation qui nous tient tellement à cœur ne se fera pas sans que nous ayons investi cette place forte, Léon. Comparée au théâtre, ou même à la littérature, la force d'impact du cinéma est sans égale !

Convaincu de la justesse de ses arguments, je n'ai pu que les approuver.
Puis ses compagnons ont commencé à se mêler à la conversation.

— Parle-nous des comédiens noirs à Paris, m'a demandé l'un d'entre eux.

J'aurais voulu pouvoir leur répondre, mais seuls un ou deux visages flous me sont revenus en mémoire. J'ai pensé à notre jeune Jenny Alpha dont j'avais vu les premières apparitions en soubrette dans une vague comédie. Personne d'autre. À Paris, nous étions invisibles. L'instant d'après, je n'ai pu m'empêcher de penser à nos propres textes, eux aussi laissés en deuil, nos textes en mal d'interprètes et de voix d'acteurs.

Ma vue s'est brouillée.

— Qu'y a-t-il, *brother* ? m'a demandé le jeune homme qui m'avait interrogé. Tu pleures ?

— Non, non ! me suis-je dépêché de répondre. C'est le piment !

Cette nuit, j'ai prié. Moi qui ne crois en aucune forme de religion, mais aux seules forces tutélaires des forêts ou des fleuves, j'ai prié. Et je me suis senti soulagé au moment où mes genoux ont touché le parquet et où ma nuque s'est courbée dans un élan de soumission, d'abandon, et finalement de paix. Ce qui danse en nous est plus grand que nous. Et c'est cela que je découvre à mesure que je m'évapore dans la nuit de Harlem, à mesure que je me dépouille de toute certitude, de tout crédit. Me voilà revenu à l'état de fœtus. M'entends-tu ? En silence, immobile, je suis plongé dans le liquide amniotique du ventre de ma mère, et j'apprends, à travers elle, à discerner les sons, à flairer les odeurs, et à réagir à sa voix. Et les larmes que je verse sont au-delà de toute joie.

Anna, tandis que je lui racontais mon aventure au téléphone, cet après-midi, s'est exclamée :

— Alors je comprends ! Ton tableau, j'en ai rêvé cette nuit ! Je l'ai vu achevé, et je sais maintenant pourquoi je n'y arrivais pas !

Elle a semblé déçue que je ne veuille pas aussitôt la rejoindre chez elle pour une nouvelle séance de pose. Mais je me sentais fragile, et il me fallait un peu de temps pour me ressaisir. Elle a raccroché après m'avoir annoncé sur le ton de la dérision que, si je ne tenais pas à la revoir, elle ferait déposer le tableau à mon hôtel lorsqu'elle l'aurait terminé.

J'ai enfilé un pantalon, ouvert la fenêtre qui donnait sur la rue, et je suis allé m'asseoir sur les marches de l'escalier d'incendie. Ici, c'est ce que font la plupart des gens lorsque la chaleur devient telle que les ventilateurs ne

suffisent plus à ranimer le moindre souffle d'air. D'autres voisins s'étaient eux aussi installés dehors par grappes pour fumer des cigarettes et siroter des bières fraîches. Et la vision m'est venue d'une bande de moineaux perchés sur les balcons comme l'on en voit à Paris.

Au bout de l'impasse plongée dans l'ombre, une circulation chaotique défilait sous nos yeux. J'apercevais aussi, un peu plus loin en direction de l'East Side, des gosses qui se baignaient dans un geyser d'eau jailli du trottoir et dont la gerbe étincelait dans les rayons du soleil.

Un vendeur de journaux plus téméraire que les autres s'est alors avancé dans notre direction, balayant du regard les façades des immeubles.

— Lisez le *Morning Post* et l'article de Colin Blackwell sur la révolte des Noirs à Atlanta après le lynchage d'un étudiant accusé de viol !

Ce soir, Zora Hurston m'a invité à dîner dans un restaurant de la 56^e Rue. Elle dit vouloir faire une interview pour son magazine. La Guyane. Les Antilles. Paris. La Négritude. Je n'aurai qu'à me laisser aller au fil des questions qu'elle me posera et tout, m'assure-t-elle, devrait bien se passer. J'étais d'une humeur de potache en raccrochant le combiné. À la seule idée de la tête que vous feriez en lisant l'article, j'en rigolais d'avance. Et puis, autant le dire, je me sentais flatté de l'intérêt que semblait me porter celle qui, à n'en pas douter, fait partie de l'élite des intellectuels noirs d'Amérique. Diplômée de l'université Columbia, Zora est une anthropologue renommée, auteur de nombreuses études sur l'Afrique et la Jamaïque. Elle est aussi un écrivain des plus prolifiques, et ses contributions littéraires aussi bien dans le genre de la nouvelle que du théâtre ne se comptent plus. Langston, avec qui elle a collaboré sur l'une de ses pièces, m'a raconté qu'elle a fondé en Floride une école d'art dramatique basée sur le registre de l'expression nègre, c'est dire qu'elle ne fait pas dans la demi-mesure.

Mais je n'en étais pas moins troublé. Car j'avais cru aussi déceler une note de fébrilité dans sa voix lorsqu'elle m'avait reproché de ne pas lui avoir téléphoné, et je sentais qu'Anna n'aimerait pas du tout l'idée de ce nouvel aparté en compagnie de celle qui n'était plus à ses yeux qu'une rivale. J'ai balayé d'un trait la petite voix qui me soufflait à l'oreille de rappeler Zora pour me décommander, et je suis allé m'habiller pour partir la rejoindre.

Arrivé le premier, je patiente en sirotant l'un de ces cocktails au rhum pimenté dont seuls les barmen cubains de Harlem ont le secret. Zora arrive une demi-heure plus tard, affolée. Elle ne retrouvait plus ses clés, et elle a dû passer un long moment à les chercher dans son appartement.

— Mon cher Damas, il faut croire que tu me fais tourner la tête !

Mon rire fait écho au sien avec le plus grand naturel, mais je commence à me demander dans quelle aventure je me suis laissé embarquer en acceptant ce rendez-vous. L'impression de malaise se confirme lorsque Zora m'annonce que nous nous rendrons chez elle après le dîner pour nous livrer à cette fameuse interview.

— Nous serons certainement plus à l'aise qu'ici pour parler. Qu'en penses-tu ?

Son regard, clair et franc, me désarçonne. Je me découvre alors sous le charme de cette femme, et bien qu'elle révèle au détour d'une phrase qu'elle n'est pas loin d'avoir le double de mon âge, ma fascination n'en demeure pas moins entière. Car elle est belle, Zora. Si je ne vous l'avais pas dit, mes frères, alors peut-être est-il temps de corriger cette omission, de sorte que vous puissiez mieux comprendre ce que j'éprouve lorsque, tout à coup, pendant qu'elle me parle de ses recherches sur le théâtre et m'invite à lui fournir un texte qu'elle pourrait mettre en scène, sa main frôle la mienne comme par mégarde.

La fin du dîner approche. J'ai beau vouloir jouer les grands seigneurs, Zora m'interdit de payer l'addition.

— Garde ton argent pour payer les frais de ton séjour ! me lance-t-elle en riant. New York est une ville où la vie est plutôt chère !

Nous quittons bientôt notre table pour prendre la direction de la sortie. Zora, blottie contre moi, glisse son bras sous le mien, un geste dont l'intimité, je le sens, a valeur de promesse. Elle me désire et, autant l'avouer, je me sens prêt à plonger avec elle dans les vertiges d'une nuit d'amour passionnée.

Mais le souvenir persistant d'Anna ne me lâche pas. Impossible d'oublier qu'à cette heure elle m'attend et se demande sans doute pourquoi je ne lui ai pas téléphoné. Peut-être a-t-elle essayé vingt fois de me joindre à l'hôtel ? Peut-être a-t-elle entrepris de faire le tour des bars que nous fréquentons d'habitude ? Peut-être est-elle restée cloîtrée dans son appartement à se morfondre en espérant mon appel ? J'ai l'embarras du choix pour imaginer ce qu'elle pense et ce qu'elle ressent.

« *Tu es un salaud, Léon !* » La petite voix familière surgit de nouveau dans ma tête, m'ordonnant de me ressaisir et d'en rester là. « *Comment pourrais-tu la trahir ainsi ?* »

J'ai beau réclamer qu'elle se taise, et lui rappeler que je traîne la réputation d'un séducteur sans scrupules, d'un chasseur de femmes dont les victoires ne se comptent plus dans les bars, les clubs et les salons que je fréquente à Paris, impossible de m'en débarrasser. Mes prétentions à la liberté sans remords des poètes ne tiennent plus. L'angoisse me noue le ventre.

— Tu viens, Damas ?

Tout à coup, il me semble émerger d'un songe lorsque je me découvre debout sur ce trottoir de Harlem, à quelques pas d'un taxi dont la portière ouverte m'invite à plonger comme au cœur d'un gouffre.

Installée à l'arrière, Zora, souriante, me tend la main. Mais je me sens incapable de lui obéir.

— Zora !

Le seul ton de ma voix a suffi.

Zora me regarde fixement. Elle vient de comprendre que notre voyage s'arrêtera là. Elle ne paraît ni contrariée ni déçue. Je m'étonne même de l'expression tendre et apaisée de son visage.

— Embrasse Anna pour moi, me souffle-t-elle au moment où je referme sur elle la portière.

Ai-je eu l'ultime lâcheté de lui répondre « oui » ?

Je ne sais plus.

Je suis rentré à pied à l'hôtel, dérivant tel un somnambule sur le trottoir. Des ombres glissaient autour de moi comme dans un rêve. Le paysage illuminé des rues n'était plus qu'un décor de carton-pâte.

Le gardien de nuit, pour une fois éveillé, m'a informé que j'avais reçu une dizaine d'appels sans message. Je savais qu'Anna attendrait jusqu'au bout de la nuit que je la rappelle. Mais je ne m'en sentais pas la force.

Une fois dans ma chambre, j'ai soudain regretté de ne pas avoir emporté avec moi ce vieux trombone à pistons dont il m'arrive de tirer quelques notes lorsque j'ai le blues. Je n'ai que l'étendue d'une gamme ou deux pour m'exprimer, mais cela peut suffire à toute âme nègre envoûtée qui cherche à se délivrer par la musique. Cette fois, je n'aurais pas eu à fermer les yeux pour m'imaginer soudain transporté en Amérique dans quelque club de jazz harlémite. Non. Je n'aurais eu qu'à regarder par la fenêtre pour voir s'étendre les lueurs de l'aube au sommet des gratte-ciel, et sentir monter du bitume de la rue l'énergie de cette foule en marche que rien ne semble devoir arrêter et qui déferle comme un fleuve humain à toute heure du jour ou de la nuit.

Les premiers jours de cette semaine ont vu s'assombrir l'ambiance des rues du quartier. Dès l'annonce des événements d'Atlanta, cette foule qui d'habitude s'éparpille en milliers de ruisseaux sur le trottoir s'est brusquement rassemblée pour ne plus former qu'un seul corps dense et compact dont le flot se répandait tel celui d'un fleuve en crue. Des groupes d'hommes et de femmes en colère marchaient en silence, brandissant des panneaux et des bannières arborant le nom de leurs diverses associations. Le cortège de la NAACP était, de loin, le plus important en nombre. Ils étaient plus d'un millier à défiler chaque jour sous le regard impassible des flics dans Lenox Avenue, affichant des mines graves et résolues.

— Assassins ! clamaient les plus braves. Justice pour Maxwell Terrence, l'étudiant noir ! Soutien à nos frères d'Atlanta ! Battons-nous pour nos droits civiques !

Une fois encore, je me suis dit que s'il leur est possible de manifester ainsi leur colère tant la cause en est évidente, il s'avère beaucoup plus difficile pour nous d'en faire autant à Paris. Notre ennemi se révèle plus complexe à identifier, car il s'agit d'un processus mental, d'une attitude intérieure contre laquelle aucun mot d'ordre ne semblerait assez crédible pour rassembler une telle foule dans les rues. Nos martyrs sont invisibles, et notre fardeau l'est tout autant. Chez nous, nulle ségrégation, mais un racisme sournois, détourné, dont la graine hideuse est autrement plus ardue à extirper de la tête des gens.

Le calme est revenu dès le jeudi suivant, après l'annonce par le procureur d'Atlanta de l'ouverture d'une enquête destinée à éclaircir les circonstances de la mort du jeune Terrence.

— Nous savons ce que cette déclaration signifie ! m'a commenté Locke avec un sourire figé. Ils vont laisser s'enliser l'affaire, et finalement, personne ne sera condamné. Mais il importait malgré tout de réagir. À force d'alimenter le fleuve, il finira un jour par déborder !

Je n'ai pas osé lui répondre que ce temps-là ne me semblait pas aussi proche qu'il le prétendait. Si nombreuses étaient les forces de police chargées d'encadrer ces manifestations que le moindre incident aurait pu dégénérer en massacre.

Vêtue d'une robe légère et chaussée d'une paire d'escarpins rouges, la femme me précédait parmi la foule. Je ne distinguais qu'en partie sa silhouette. Pourtant, à l'instant où je l'ai vue, j'ai su qu'il s'agissait de Billie. Cette allure hésitante et saccadée me renvoyait sans doute possible au souvenir de celle que j'avais vue pénétrer sur la scène du Cosmos quelques nuits plus tôt. Et puis, il y avait aussi, dans le regard des passants qui croisaient son chemin, cette lueur craintive et affolée que je lisais lorsqu'ils jetaient les yeux sur elle, comme si la seule expression de son visage leur interdisait de l'aborder ou de lui lancer un « bonjour » amical. Sans même réfléchir à ce que je faisais, en quelques enjambées, je me suis aussitôt porté à sa hauteur :

— Bonjour ! Vous êtes Billie Holiday ?

Elle ne m'a pas accordé un regard, mais je n'allais pas me laisser décourager pour si peu.

— Je m'appelle Léon Damas, ai-je poursuivi, je suis de Paris. J'ai assisté, l'autre soir, à votre concert au Cosmos. Nous étions venus vous saluer en coulisses. Je suis un ami d'Anna Bridgetown, et je connais aussi Teddy Wilson, votre pianiste.

Elle s'est immobilisée pour me jeter un regard interloqué. Puis j'ai vu s'éclairer son visage à mesure que lui revenait le souvenir de cette brève rencontre dont j'avais, quant à moi, gardé la brûlure à vif.

— Oh, oui... Teddy m'a parlé de toi. Un poète français ?

J'ai hoché la tête, confus.

— Rien à voir avec l'extraordinaire étendue de vos talents !

Elle a souri.

— Tu es gentil !

Elle parlait d'une voix rauque, assourdie, comme menacée de perdre son souffle à chaque syllabe. Puis j'ai noté la main qui tremblait, la pupille dilatée, l'haleine chargée de whisky, et je me suis souvenu de toutes les sales légendes qui couraient à Paris sur le compte des musiciens de jazz américains. On les disait alcooliques, drogués, à la dérive. Était-ce la route qu'avait choisi de suivre cette jeune déesse dont la beauté tragique me fascinait ? Je me le demandais pendant que nous avançons côte à côte sur le trottoir.

Nous avons fait quelques pas en silence, et j'en étais à me dire qu'il valait mieux la laisser tranquille lorsqu'elle s'est de nouveau immobilisée pour me regarder.

— OK, Léon. Où vas-tu comme ça ?

— Nulle part... Je me promène.

Ses yeux vrillés dans les miens ne me lâchaient pas.

— Tu veux bien me raccompagner à mon hôtel ? Je ne pense pas que j'y arriverai toute seule...

— Bien sûr ! me suis-je exclamé, avant de lui prendre fermement le bras.

Et nous voilà partis, à la remorque l'un de l'autre sur le trottoir de la 95^e Rue.

Anna m'avait parlé d'un incident la concernant et dont, ces temps derniers, la rumeur avait couru dans Harlem. Venue rendre visite aux musiciens blancs de l'orchestre d'Artie Shaw dont elle était la chanteuse attitrée, elle n'avait pu franchir le seuil de leur hôtel dont elle avait été refoulée par un portier vindicatif. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, nul n'eût songé à le mentionner. Mais qu'une telle humiliation eût été infligée à

celle dont la légende précoce dépassait déjà les frontières de l'État avait ravivé la colère des habitants du quartier.

Naturellement, cette histoire m'avait choqué. Comment Billie l'avait-elle vécu ? J'aurais tout donné pour le savoir, mais je sentais qu'il ne pouvait être question, pour moi, d'aborder avec elle pareil sujet. Cette simple rencontre dictée par le hasard me semblait déjà inespérée. Qu'aurais-je pu vouloir de mieux ?

L'hôtel où elle logeait, sans être luxueux, dénotait un certain standing. Planté devant l'entrée, un vieux Noir, sanglé dans un uniforme galonné, jouait les portiers de palace avec une gentillesse désarmante. L'homme, ôtant cérémonieusement sa casquette, se pencha autant que le lui permettait la raideur du grand âge avant d'ouvrir devant elle la porte à double battant.

Billie fouilla dans son sac afin d'y trouver quelques pièces qu'elle lui glissa dans la main, puis elle m'entraîna en direction de l'ascenseur.

Le réceptionniste, occupé à lire un journal de courses, ne releva même pas la tête à notre arrivée, et nous nous retrouvâmes bientôt enfermés dans une cabine qui gravissait les étages avec une lenteur désespérante.

Plongée dans ses pensées, Billie gardait le silence. Quant à moi, j'étais si troublé que je n'osais porter le regard sur elle.

Arrivés à destination, nous empruntâmes un long couloir où flottaient des odeurs de cuisine et dont la moquette rouge aurait eu besoin d'être changée.

Puis, s'immobilisant devant un numéro de chambre, elle sortit de son sac un porte-clés qu'elle agita devant moi.

— Tu peux ?

Je m'exécutai docilement, m'attendant à tout moment à être interrompu par un mari ou un amant vindicatif.

Mais la porte s'ouvrit sans encombre, et nous pénétrâmes ensemble dans la pièce qu'éclairait la lueur feutrée d'un abat-jour.

— OK... Tu t'installes, et je reviens !

J'attendis de la voir s'enfermer dans la salle de bains, avant d'aller m'asseoir sur le canapé disposé contre un mur, en face du lit. J'étais prêt à décamper dès que la situation le réclamerait mais, envahi par un brusque accès de fatigue, je ne pus résister à la tentation de m'allonger.

Je glissai finalement dans le sommeil sans m'en apercevoir. En me réveillant, je trouvai Billie assise au bord du lit. Je remarquai aussitôt le miroir de poche souillé de traces blanchâtres qui traînait sur la couverture, et le billet de dix dollars roulé en guise de paille qui l'accompagnait. Mon sang se glaça. J'aurais voulu me lever d'un bond et filer vers la porte avant même d'avoir croisé son regard. J'aurais voulu ramasser la pitoyable panoplie de ses préparatifs et la balancer par la fenêtre comme, sans doute, l'aurait fait un père ou un ami soucieux d'elle. Mais c'était Billie, et ses yeux ne me lâchaient pas.

De sa gorge s'échappèrent bientôt une poignée de syllabes dont il eût été impossible de définir le sens exact. D'ailleurs, il était visible qu'elle ne se souciait nullement, en pareil instant, d'être entendue ou comprise par quiconque. Quelque peu ébahi, je demeurai silencieux, suspendu à ses lèvres. Dans ma tête s'envolait déjà l'esquisse d'un poème. Retailer la charpente de cet étrange monologue dans le cristal des mots, voilà ce dont j'aurais voulu être capable.

Puis elle entreprit de fredonner les notes d'une mélodie qui, de prime abord, me parut tout aussi mystérieuse et opaque, jusqu'au moment où je reconnus soudain cette fameuse ballade qu'elle avait chantée en final de son concert au Cosmos.

Cette fois, emporté par un torrent d'émotions confuses, je ne pus m'empêcher de lui saisir la main. Oui, je sais ce que tu en penseras, Césaire. Je sais que tu t'amuseras, une fois encore, de mes élans intrusifs et de mes débordements. « Il faut savoir respecter les frontières d'autrui ! » C'est là ta formule préférée sur le sujet. Et je peux te dire que j'ai toujours

su que tu avais raison. Mais, grisé par la chance que me conférait cet extraordinaire moment d'intimité, je ne parvenais plus à me contrôler.

— Oh, Billie ! Je vous aime, vous savez. Vous êtes l'incarnation de l'âme noire dans ce qu'elle a de plus noble et de plus profond. Vous êtes tout à la fois le chant de l'Amérique et celui de nos îles et continents créoles ! Vous êtes une déesse vivante, et j'ai pour vous plus d'admiration que je n'en ai jamais eu pour quiconque !

À peine avais-je prononcé ces paroles que m'apparut l'absurdité de la situation. Billie n'aurait pu me répondre. Ses yeux glissaient à travers moi comme à travers une vitre. De ma tirade pathétique sans doute n'avait-elle rien entendu, et cela valait mieux.

Immobile, les mains sagement posées sur les cuisses, elle continua de murmurer son chant comme une eau qui s'écoulait d'elle, un trop-plein de fièvre qui suintait de sa chair au rythme de son souffle et dont elle ne semblait même pas consciente.

Je compris alors que le moment était venu pour moi de m'éclipser sur la pointe des pieds et, me levant avec mille précautions pour ne pas la déranger, je me dirigeai vers la porte, non sans l'avoir saluée d'un dernier coup de chapeau teinté d'une pointe d'espièglerie.

Bien sûr, de mon histoire avec Billie, tu voudras connaître la suite. Tu ne seras d'ailleurs pas surpris d'apprendre que, le lendemain, je suis retourné à son hôtel dans l'après-midi. Impossible de me l'interdire. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, et je m'étais retrouvé à l'aube allongé tout habillé sur mon lit, à scruter le plafond comme si j'avais pu espérer y lire la moindre indication au sujet de mon avenir. Cette fameuse ballade ne cessait de me tourner dans la tête. Cette fois, j'avais l'impression que c'est à moi qu'elle s'adressait, à moi qu'elle dédiait cette plainte douloureuse dont les mots s'effaçaient dans le silence comme une vague venue mourir sur une plage. Il me fallait lui répondre, et la remercier de m'avoir offert pareil cadeau.

Je me suis donc présenté là-bas, les bras chargés d'un énorme bouquet que j'avais acheté à une marchande de fleurs ambulante.

Un homme inconnu m'a accueilli sur le seuil de la chambre, un sourire narquois accroché aux lèvres. Un second acolyte était assis dans un fauteuil, une cigarette à la main. J'ai tout de suite ressenti une impression bizarre, mais leur attitude n'avait pourtant rien d'hostile.

— Baby, tu as de la visite !

Vêtue d'un peignoir bleu en soie, Billie s'est glissée dans la pièce. Elle achevait de se coiffer avec une brosse, et semblait parfaitement remise de ses émotions de la veille. Elle s'est arrêtée pile en me voyant, et elle a paru bouleversée lorsque je lui ai tendu le bouquet.

— Pour moi, vraiment ? Oooh, tu es adorable, Frenchie ! Viens dans mes bras !

— Tombé amoureux, hein ? m'a lancé le premier type avec un clin d'œil.

Tu devines mon embarras.

— *Never mind, man.* Tu ne seras ni le premier ni le dernier !

Le second s'est contenté de hocher lentement la tête en me regardant.

— C'est Billie, tu sais... Avec elle, on est tous passés par là !

— Laissez-le tranquille ! s'est-elle écriée en riant. Léon, je te présente Allen et Joe. Allez viens ! Ces roses ont soif. On va les mettre au frais.

Elle m'a entraîné dans la salle de bains et, plus ému que jamais, j'ai assisté à son petit ballet – ouvrir le robinet, régler la bonne température, poser les fleurs au fond de la baignoire et les arroser à l'aide du pommeau de la douche. J'ai finalement compris qu'elle était ravie de l'opportunité que je lui offrais d'oublier Billie, la chanteuse. Elle n'était plus qu'une femme ordinaire occupée à une simple tâche domestique, et qui jouait son rôle à la perfection.

— Tu sais... a-t-elle soupiré en s'immobilisant tout à coup pour planter son regard dans le mien, ça faisait longtemps qu'on ne m'avait pas offert des fleurs. Et des roses rouges, encore ! Mes préférées !

Puis, m'attrapant par l'épaule, elle m'a collé deux bises sur les joues.

— Je ne t'oublierai pas, Frenchie, l'ai-je alors entendue murmurer à mon oreille. Et ces fleurs que tu viens de m'offrir deviendront éternelles !

Lorsque nous sommes revenus dans la chambre, Allen et Joe s'appliquaient à de mystérieux préparatifs dont j'ai bientôt compris l'objet en les voyant chauffer une cuiller à la flamme d'un briquet. Une seringue était posée sur le lit, juste à côté d'un garrot élastique. Je n'avais nullement envie de me retrouver mêlé à ce genre d'aventures. Mon admiration pour Billie n'allait pas jusque-là.

— Que cherches-tu, *man* ? m'a demandé soudain Allen pendant qu'il relevait la manche de sa chemise.

— Que veux-tu dire ?

— Ici, à Harlem, qu'es-tu venu chercher ?

— Je n'en sais rien... La vérité, peut-être, s'il en existe une !

— La vérité ? a-t-il marmonné pendant qu'il serrait le garrot autour de son bras en remuant les doigts pour faire saillir la veine destinée à l'aiguille. De quelle vérité veux-tu vraiment parler ? Celle des Blancs ? Celle des Noirs ? Celle des Chinois, des Cubains ou des Indiens cherokee ?

— Bonne question !

— La vérité, *man*, c'est qu'il n'y a pas de vérité ! Dieu est mort, et le monde s'est vidé de son sens comme un ballon percé ! Nous sommes des projectiles emportés par la trajectoire du cosmos. Mais, au-delà de cette simple constatation, il n'y a pas de vérité à attendre ni de conclusion à tirer ! Tu comprends ?

— Je crois.

— Nan ! a grogné Allen. Tu ne peux pas comprendre tant que tu n'auras pas reçu la morsure de la dame blanche !

— Quelle dame blanche ?

— Allons, viens par ici, et relève ta manche !

— Allen, non ! s'est exclamée Billie.

— Tu sais que ça lui fera du bien, pas vrai ? a-t-il répliqué d'une voix douceuse. Tu sais qu'il en a besoin comme toi. Comme moi. Comme nous tous !

— Allen, je t'interdis !

— Viens ici, petit Frenchie !

Je tremblais. Mes jambes tressautaient nerveusement. Il m'aurait été impossible de me lever, et encore moins de tenir debout. La peur me cisailait le ventre, et la nausée me tordait l'estomac.

— Allen, je t'interdis ! a répété Billie. C'est mon invité !

En guise de réponse, je l'ai vu se lever et se diriger vers moi, la seringue à la main. J'aurais voulu hurler, mais aucun son ne sortait de ma bouche. J'entendais dans ma poitrine le martèlement d'un cœur emballé. Ma vue se brouillait. Je crois me souvenir que j'ai vaguement esquissé un geste de défense avant de m'affaler comme une chiffonnette molle.

Un remue-ménage a soudain agité la pièce. Agrippée au bras du colosse, Billie tentait de l'éloigner de moi, mais ce dernier ne désarmait pas. Joe s'est décidé à lui prêter main-forte, et les deux hommes ont roulé sur la moquette en échangeant des invectives et des jurons.

Billie s'est alors précipitée pour me tirer par la manche, avant de me raccompagner comme une flèche jusqu'à la porte.

— Dépêche-toi de filer ! Et n'en veux pas trop à ce pauvre Allen ! Il devient stupide lorsqu'il a bu.

Je me suis retrouvé sur le palier, exsangue, le souffle court, persuadé que je venais d'échapper aux griffes de la mort.

Je n'ai jamais revu Billie. Le surlendemain, lorsque j'ai voulu retourner là-bas pour la remercier de m'avoir protégé, j'ai appris qu'elle avait quitté l'hôtel. Elle se rendait à Boston, m'a déclaré Sagamore, le vieux portier, qui l'avait entendue donner à un taxi l'adresse de la gare centrale. L'idée m'a traversé de m'y rendre, moi aussi, et de prendre un billet de train pour aller la rejoindre. Il m'aurait suffi de consulter les programmes des boîtes de jazz de la ville pour être sûr de la retrouver. Mais la raison a fini par reprendre le dessus, et je suis reparti la tête basse.

Bruits de bottes en Allemagne. La menace d'une guerre se précise en Europe. Même les journaux d'ici s'en font l'écho. Mais, l'autre soir, Anna s'est agacée de m'entendre parler de la France d'une voix de patriote.

— C'est à croire que tu serais prêt à aller te battre dans les tranchées pour ce pays qui te renie !

— S'ils attaquaient l'Amérique, est-ce que tes frères noirs n'iraient pas la défendre ?

— Ce sont là des guerres de Blancs ! Nous n'avons pas à nous sentir concernés !

— Anna, il s'agit de lutter contre le fascisme, qui est aussi un ennemi de la cause noire !

— À ce que j'ai entendu dire, ce sont surtout après les Juifs qu'ils en ont, ces Allemands ?

— Juifs ou Nègres, dans le contexte, c'est du pareil au même ! Ne peux-tu le comprendre ?

— Es-tu sûr au moins que cela te garantirait d'être reconnu comme un citoyen à part entière par les Français ?

— C'est déjà le cas pour un grand nombre d'entre nous. Mais de là à espérer que le racisme disparaîtra...

— Alors, n'y va pas ! s'est-elle exclamée, furieuse. Tu n'as qu'à t'installer ici, et attendre que les choses se calment ! À New York, crois-moi, tu ne manqueras ni de travail ni d'inspiration !

— Je ne sais pas, Anna... J'ai besoin de réfléchir.

Elle s'est mise à rire :

— C'est tout réfléchi, Léon ! Je ne veux pas que tu repartes !

Cette fois encore, nous avons étouffé nos peurs, et la conversation s'est achevée dans son lit, où je me suis dépêché d'aller la rejoindre.

Anna, lovée contre moi comme un iguane docile. La nuit qui s'étire en langueurs attiédies. Nos corps assouvis qui se nichent, et nos yeux qui se contemplent de retour de voyage. Puis j'entends couler son souffle, avant le tourbillon des tempêtes soudaines. Brise nos coquillages, dit-elle. Brise en nous tout ce qui demande à l'être, et fais-nous renaître au matin illuminés de rires. Retrouve dans mes caresses la douceur d'une enfant, avant que ne se dresse devant toi la déesse en colère, la putain voluptueuse, l'esclave repentie, celle qui n'a peur de rien car revenue de tout. Enturbannée de laves, je dévale la pente, pressée de m'embraser à notre rendez-vous. Dis-moi que ta semence n'est pas une vaine promesse. Dis-moi que c'est le cœur d'un homme que je sens battre dans ta poitrine.

J'écoute et je devine en poète la parole qu'elle chevauche. Je sais que nous nous enfonçons chaque jour plus loin en terrain inconnu, et que notre soif l'un de l'autre, depuis notre rencontre, n'a cessé de grandir. Je sais qu'il nous faudra bientôt décider d'un semblant d'avenir, et qu'elle n'attend qu'un mot de moi pour s'abandonner à cette folle ivresse qui danse en elle.

Mais je louvoie encore. Cherche à gagner du temps. Loin de me sentir prêt à larguer toutes les amarres.

Les rumeurs alarmistes en provenance de la France et de l'Europe ont aussi résonné dans les couloirs de la NAACP. Locke et Wilkins ont voulu me rencontrer pour savoir ce que j'en pense. Ils s'inquiètent des répercussions possibles d'une guerre sur le projet du colloque parisien.

— Les Allemands n'oseront jamais s'attaquer aux Français ! s'exclame Locke en me regardant fixement. Ou alors, c'est qu'ils seraient devenus fous !

— Mais si cela arrivait, qu'est-ce que tu ferais ? me demande Wilkins.

— Je ne suis pas un lâche ! m'entends-je aussitôt répliquer en serrant les poings.

Locke m'observe.

— Tu en as parlé à Anna ?

— On en discute... mais je n'ai encore rien décidé !

— À t'entendre, on jurerait le contraire.

— Qu'est-ce que vous feriez, à ma place ?

— Nous n'en sommes pas à une contradiction près, sourit Wilkins. Je crois bien qu'on irait leur filer un coup de main, à nos Yankees !

— Pour vous retrouver dans des chambrées réservées aux soldats de couleur ?

— Je ne crois pas que les choses se passeraient ainsi, mais il est vrai qu'on ne peut jurer de rien.

— Bien sûr que nous irions ! renchérit Locke. Ne serait-ce que pour leur prouver notre valeur au combat !

— En clair, Damas, est-ce par orgueil ou par patriotisme que tu t’engagerais ? me demande alors Wilkins.

— Tu as raison, lui dis-je. La question est bien là !

— Alors ?

— La France nous colonise, mais elle reste notre alliée puisque nous sommes désormais libres.

— Ne fais pas le naïf, vous n’êtes libres aujourd’hui que parce qu’elle y voit son intérêt ! Les anciens esclaves se retrouvent à travailler pour un salaire de misère, et sans que leurs anciens maîtres soient dans l’obligation de les loger ou de les nourrir. Comment crois-tu que les choses se sont passées en Louisiane ou dans le Mississippi ?

— Oui, mais elle nous donne bien plus que cette liberté tronquée dont l’Amérique vous accable !

— C’est bien ce que je disais, reprend Locke. Ta décision est déjà prise.

— On verra...

— Tu sais qu’Anna semble beaucoup tenir à toi ? me lance soudain Wilkins avec un sourire. En tout cas, personne ne l’avait jamais vue se comporter ainsi avec un homme !

— Oui, je dirais qu’elle est très accrochée à son Frenchie, soupire Locke en se grattant le crâne. J’espère que tu ne vas pas nous l’abîmer, mon frère ?

— Tu ferais surtout bien de te rappeler qu’elle est une femme extraordinaire, me souffle Wilkins, et qu’il est peu probable que tu en rencontres une autre comme elle !

— Ma parole, vous vous êtes donné le mot pour la défendre ?

— Elle est notre petite sœur, et nous tenons à elle. Aussi, quelle que soit ta décision, tâche de faire les choses correctement. OK ?

Notre conversation s’est achevée ainsi, avant que nous nous séparions sur le trottoir devant le restaurant où nous étions allés déjeuner.

Je suis rentré à l'hôtel dans un état d'angoisse que j'ai rarement connu. J'aurais voulu pouvoir retranscrire dans un poème le désarroi que j'éprouvais. Mais je savais que je n'y serais pas arrivé.

Les parents d'Anna vivent à Brooklyn, dans un petit appartement sombre situé à l'entresol d'un immeuble en brique.

Le père, d'origine haïtienne, est un artiste peintre traditionnel. L'homme a passé sa vie, m'a-t-elle dit, à reproduire dans ses tableaux le même arbre chargé de fruits exotiques, symbole de ce paradis perdu vanté par la Bible, et les mêmes animaux surréalistes – lions ailés, licornes, zèbres à tête de tigre, et autres spécimens improbables nés de son imagination. Je retrouve en effet ces motifs sur les toiles accrochées aux murs, si nombreuses qu'elles ont envahi le plafond, de sorte que l'appartement ressemble davantage à une chapelle vaudoue qu'à un lieu de vie.

La mère, femme de ménage, est née et a grandi à Harlem dans une famille originaire du sud de la Louisiane. Un tel décor ne semble pas la déranger. Elle se dit même ravie d'habiter ce « palais des mille et une nuits » dans lequel, par ce dimanche matinal, elle nous accueille en robe de chambre, un casque de bigoudis sur le crâne.

Anna, d'habitude sensible à ce genre de détails – elle qui met un point d'honneur à refuser tout artifice cosmétique en usage dans le monde des Blancs –, ne réagit pas. C'est un amour sans bornes, inconditionnel, que je vois briller dans ses yeux au moment où elles s'étreignent.

Me voici reçu au salon comme un prince pendant que des plateaux de friandises s'entassent peu à peu sur la table basse. Beignets de banane. Acras de morue. Pâtés à la viande de porc.

— Anna doit avoir une haute opinion de vous ! me lance d'emblée le père. Savez-vous que c'est la première fois qu'elle nous présente un de ses amis ?

Je m'étonne sobrement du privilège. Nulle envie de marquer le coup comme si je m'apprêtais à lui demander la main de sa fille. C'est pourtant l'impression qu'il me donne, celle d'être en train de parler à son futur gendre, tant il semble ravi de ma présence sous son toit. Les questions qu'il me pose ne cachent d'ailleurs rien des pensées qui lui agitent l'esprit. Il veut savoir si j'ai l'intention de m'installer à New York, et quel métier j'exerce d'ordinaire. Suis-je un journaliste, un avocat ou un professeur de lettres ? Il ne lui vient même pas à l'idée que je puisse n'être qu'un simple étudiant condamné aux vicissitudes d'une vie précaire à Paris.

L'embarras me gagne. Anna m'aurait-elle jeté dans un piège en me proposant cette invitation ? Mais non, le sourire lumineux qu'elle m'adresse lorsqu'elle vient nous rejoindre suffit à me rassurer. Je la sens simplement heureuse de partager avec moi son intimité familiale. Nul doute qu'elle m'aime. Pourtant, même si je suis loin de nier la forte attirance qui nous lie, je serais incapable, aujourd'hui, de lui faire la moindre promesse au sujet de notre avenir.

Me vient soudain l'affreuse sensation d'être un imposteur. Mais il est trop tard pour reculer. Naviguant entre politesses d'usage et louvoiements calculés, je me prête de bonne grâce au jeu des questions-réponses. Non, je ne sais rien encore de mes intentions. Anna et moi ? Tout cela est si neuf, mais nous nous apprécions beaucoup. Non, je ne suis ni marié ni fiancé, et personne ne m'attend à Paris. Mon malaise s'aggrave au point qu'Anna s'en mêle pour les prier de me laisser tranquille.

— Je ne vous l'ai pas amené pour que vous lui fassiez peur ! s'esclaffe-t-elle. Qu'est-ce qu'il pensera de nous, si vous continuez à le harceler de cette façon ?

Je proteste mollement, lui assurant que je suis ravi de faire l'objet de tant de marques d'intérêt, mais inutile d'essayer de lui mentir. Anna peut lire en moi comme dans un livre ouvert.

Elle m'attrape par le bras.

— Oh, il est déjà midi ! Veux-tu qu'on y aille ?

— Vous allez bien rester pour partager notre repas ? proteste la mère.

— Nous sommes des gens modestes, mais nous savons recevoir ! renchérit le père.

Je contemple un instant les visages de ce couple aux cheveux blancs, me demandant si, Anna et moi, nous leur ressemblerons au même âge. « Tu n'es pas doué pour le bonheur ! » m'a déclaré un jour une tendre amie qui s'apprêtait à me congédier. Vais-je ici trouver de quoi rompre le sort ? Anna saura-t-elle m'enseigner le goût de cette légèreté d'âme que j'ignore ?

Le déjeuner se déroule avec une simplicité proche de la perfection. Réunis autour de la table du salon, nous dégustons pour l'occasion un rhum vieux remonté spécialement de leur cave. Anna et ses parents n'ont nul besoin de couverts. Ils ramassent au creux de leur paume des boulettes de riz qu'ils trempent dans une sauce aux haricots. La viande, servie dans un grand plat, est consommée de la même manière – à l'africaine. On m'a proposé une fourchette et un couteau, mais c'est avec un plaisir sans égal que je m'apprête à leur montrer que nous savons aussi, en Guyane, manger à la façon de nos ancêtres.

Anna m'observe du coin de l'œil et s'amuse de mes prétentions.

— Tu risques de salir ta belle chemise blanche !

— Eh bien, si cela arrive, je te la donnerai à laver !

Un même rire nous emporte sous l'œil éberlué de ses parents.

— Il est très bien, ce jeune homme ! souffle la mère d'Anna à son oreille alors que nous nous attardons sur le seuil au moment des adieux.

Elle a remarqué mon indiscretion et se garde de lui répondre mais, lorsque nous nous retrouvons enfin seuls dans le couloir, je vois briller dans

ses yeux deux perles d'eau qui, l'instant d'avant, n'y étaient pas.

Cette nuit, impossible de fermer l'œil. Les images pitoyables de ma visite à Billie tournaient en boucle dans ma tête. S'y mêlaient celles, bien pires encore, que je ne pouvais m'empêcher d'imaginer à propos de la mort d'Élisa. T'en ai-je parlé ? Non, je ne crois pas. Pourtant, cette nouvelle que j'ai apprise hier m'a littéralement terrassé. Mais peut-être ne me sentais-je pas encore prêt à l'aborder de front dans ce journal, ni même à l'accepter.

Sa tante et ses deux sœurs ont débarqué à New York pour s'occuper des formalités de rapatriement du corps, et ce sont elles qui, après avoir trouvé les coordonnées de mon hôtel dans son répertoire, m'ont téléphoné. D'après leur récit, dont elles tiennent l'essentiel de la police, Anton aurait attendu Élisa à la sortie de son travail. Il semble qu'il n'aurait eu que l'intention d'avoir une explication avec elle. Mais, en apprenant qu'elle avait avorté, il serait devenu fou de rage et, se servant comme d'une lance de ce drapeau de l'UNIA dont je t'ai déjà parlé, il le lui aurait planté à travers le corps, lui sectionnant une artère au passage. Elle serait morte sur le trottoir en quelques minutes dans un geyser de sang.

Les flics auraient ensuite retrouvé Anton sur Lenox Avenue, errant sur le trottoir telle une momie ensanglantée dont l'allure provoquait la panique parmi les passants.

J'emploie le conditionnel, car je ne sais quel crédit accorder à pareille histoire, dont les détails me paraissent naviguer entre le grotesque et le sordide, et cela d'autant plus que je n'ai pas vu le corps avant sa mise en bière à la morgue. Mais il n'en reste pas moins qu'Élisa est bel et bien

morte. Quant à Anton, je suis prêt à parier qu'il ne recouvrera jamais la raison. J'ai d'ailleurs appris qu'il est actuellement enfermé dans un asile en attendant son procès.

Cet après-midi, je me suis donc rendu à la messe que la tante a tenu à faire célébrer dans l'une des églises du quartier à l'intention des amis d'Élisa. Sans doute a-t-elle été déçue, car il n'y avait guère plus d'une douzaine de personnes à cette cérémonie, dont la plupart étaient, je suppose, des collègues de travail. Le prêtre a prononcé une oraison sobre et digne, parfaitement adaptée à la situation. Puis est venue l'heure de saluer le cercueil, et nous y sommes tous allés, en file indienne.

J'avais le cœur brisé, Césaire, d'autant que je n'étais pas loin de me sentir responsable de ce qui est arrivé. N'avais-je pas réveillé l'obsession d'Anton en lui parlant de ma visite chez Marcus Garvey, comme Élisa me l'avait reproché ? Mon sentiment de culpabilité s'aggravait encore à l'idée que j'avais croisé Anton dans la rue quelques jours avant qu'il ne commette ce crime monstrueux, et que j'avais vu l'arme dont il allait se servir sans pour autant en évaluer la dangerosité. Je n'avais même pas décelé qu'il fût capable d'une telle horreur, alors que nous avions failli en venir aux mains.

Pourquoi n'avais-je pas, ce jour-là, téléphoné aussitôt à Élisa pour la prévenir du danger qui la menaçait ? À présent, elle reposait là, dans cette boîte, cadavre destiné à la pourriture et au festin des vers, et rien ne me permettrait de remonter le temps afin de réparer le mal que j'avais causé.

Au moment de poser la main sur le bois du cercueil, au souvenir du contact frais de sa peau nue sur la mienne, j'ai senti une boule de paille m'obstruer la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à retenir mes larmes.

Anna m'avait accompagné. Mais elle préférait s'abstenir de participer à ce rituel funèbre qu'elle jugeait sordide et indigne des morts.

— Nous devrions nous réjouir, au contraire, et faire la fête ! Mourir, c'est enfin naître ! Enfin se sentir délivré du placenta de la matière pour

accéder au monde intemporel des esprits ! Où sont les tambours ? Où sont les chants des femmes, les bras levés dans la poussière ? Où sont les rires des hommes, brandissant leurs verres dans la lumière du soleil ? Et pourquoi ces larmes qui ne sont versées que sur nous-mêmes ?

Cette jeune personne, je te l'ai dit, possède une personnalité dont peu d'entre nous pourraient soutenir le défi. Je serais incapable de t'expliquer ce qu'elle me trouve, moi qui suis pourtant loin de me considérer comme le premier quidam venu. Car enfin, je vois bien que nous n'en sommes pas là, de notre petite révolution. Auprès d'elle, même nos concepts habituels me paraissent timorés.

Blottis dans la pénombre de la vieille église, nous nous sommes mis à nous embrasser avec une fougue grandissante. C'était comme un élan, une pulsion de vie qui s'éveillait en nous pour combattre l'ambiance sinistre amplifiée par les chants religieux. Bientôt, n'y tenant plus, nous nous sommes glissés dans un confessionnal et avons tiré derrière nous le rideau noir qui nous garantirait l'intimité dont nous avons besoin. Accrochée à mes reins comme une naufragée en perdition, Anna gémissait sourdement en accordant son souffle au rythme des voix qui entonnaient les prières sous la direction du prêtre. Mes propres gémissements lui faisaient écho et, à l'instant où nous sommes parvenus ensemble au déchaînement incontrôlé de la jouissance, j'ai eu le plus grand mal à me retenir de hurler.

Nous sommes rentrés à pied chez elle après avoir salué la tante et les deux sœurs d'Élisa. Déclinant mon invitation à dîner, elles avaient préféré regagner leur hôtel afin de se reposer, d'autant qu'elles repartaient le lendemain, avec le corps qu'elles escorteraient jusqu'à Cayenne en bateau.

— Veux-tu dormir chez moi, ce soir ? m'a demandé Anna. J'aurais trop peur de me sentir toute seule.

— Je te croyais à l'abri de ce genre de besoins, ai-je ricané.

— Une femme reste une femme... a-t-elle soupiré. Et puis j'aurais du mal à te quitter si vite après ce qu'on a fait dans l'église !

— Quoi ? ai-je répondu, feignant l'étonnement. Que s'est-il passé dans cette église ?

— Cette étrange confession... a-t-elle murmuré en me mordillant le lobe de l'oreille.

Nous avons continué à marcher ainsi en nous chamaillant jusqu'à la porte de son immeuble. J'avais subitement l'impression qu'Élisa revivait en elle. Une Élisa frondeuse et espiègle avec qui je m'imaginai vivre une sorte de rituel vaudou personnel pour m'aider à apaiser mes remords.

Vous recevrez bientôt, mes frères, un courrier que je vous ai adressé ce matin. À ma grande confusion, j'ai dû me résoudre à vous demander votre aide. Je vais être bientôt à court d'argent pour payer ma note d'hôtel, et je n'ai personne vers qui me tourner en pareille circonstance. Acceptez de considérer cela comme une sorte d'investissement sur un récit de voyage dont je serai le débiteur. Car il est bien entendu que j'aurai du mal à vous rembourser !

Après avoir posté vos lettres, je suis allé déjeuner dans un coffee shop avant d'attaquer la première étape de l'après-midi : une visite au City College, l'une des universités noires les plus prestigieuses de l'État de New York.

Locke, qui m'avait arrangé ce rendez-vous, ne pouvait m'y accompagner. Mais je dois dire que j'ai été reçu cérémonieusement par le directeur qui, après les échanges de politesse d'usage, a tenu à me faire visiter les lieux. Je n'ai pu qu'être impressionné par la taille des bâtiments et par la foule nombreuse des étudiants que je voyais traverser les allées. Ici, tout prend des proportions pharaoniques. Le plus petit de leurs amphithéâtres pourrait contenir deux fois celui de la Sorbonne.

Il ne m'a été permis d'aborder le sujet de ma visite qu'au bout de deux heures de palabres destinées à me faire sentir, je suppose, la puissance de l'Amérique comparée à celle de la France. Cette impression s'est confirmée pendant que je lui parlais de l'assistance que nous espérons recevoir de son université afin de couvrir les frais de transport et d'hébergement de nos

invités, si bien que je suis ressorti quelque peu frustré, envahi par le sentiment d'avoir été le dindon d'une farce dont j'ignore les règles. Une chose est sûre : cet homme ne semblait pas me prendre au sérieux.

Vers dix-sept heures, je me suis rendu dans un bar du quartier haïtien où, Anna et moi, nous avions prévu de nous retrouver. Elle était en retard, et je suis allé m'installer à une table à l'écart. Je ne me sentais pas bien. Le souvenir de cette rencontre avec le directeur du City College me laissait un goût amer. J'ai alors entrepris de récapituler les arguments que je lui avais exposés et, cette fois, la faiblesse du dossier m'est clairement apparue. S'agissant du budget prévisionnel de l'opération, je n'avais pu énoncer aucun chiffre. La liste de nos invités n'était nullement arrêtée. Pour finir, je ne disposais même pas d'une lettre du directeur de la Sorbonne certifiant que l'université acceptait d'héberger le colloque.

Mais le pire était à présent de me dire que vous partagiez, à votre insu, l'humiliation que j'avais ressentie devant cet homme dont l'exigence n'avait pas manqué de me prendre en défaut. C'était votre réputation tout autant que la mienne que j'avais engagée dans ce projet édifié à la hâte pour me sortir d'embarras. Ce terrible constat m'accablait, et même les verres d'alcool qui se succédaient devant moi ne parvenaient pas à me soulager.

Arrivée à « six punchs moins le quart », Anna a aussitôt explosé de rire en se moquant de la mine lugubre que j'affichais.

— Allons bon, que se passe-t-il encore ?

— Je me suis ridiculisé, cet après-midi, devant le directeur du City College.

— C'est au sujet de cette fameuse rencontre que vous voulez organiser à Paris ?

— En fait, je suis venu à New York de ma propre initiative, lui ai-je soudain lâché, incapable de lui jouer plus longtemps cette comédie. Ce projet de colloque n'est que le fruit de mon imagination. Mes amis ne sont même pas au courant de cette démarche !

— Qui tisse trop vite la toile de ses rêves s'expose au risque de devoir tout recommencer ! m'a-t-elle rétorqué en plongeant son regard dans le mien.

Une telle intensité se lisait dans ses yeux que j'ai finalement lâché prise. C'était comme une présence apaisante qui s'installait en moi, et qui me donnait toute la légèreté dont j'avais besoin.

« Allons, Léon, me suis-je dit. Il n'y a pas mort d'homme. Tout cela n'est pas si grave. Tu n'as fait que céder à la tentation de vouloir précipiter les choses. Mais ce projet partait d'une bonne intention. Car il faudra bien, un jour, qu'une telle rencontre se produise... »

De nouveau défilait les souvenirs de ce dernier Congrès international des écrivains dont la tenue, à Paris, nous avait inspiré l'idée d'une manifestation autour des Arts nègres.

— Ne t'inquiète pas, m'a déclaré Anna en prenant mes mains dans les siennes. Une voie royale s'ouvre devant toi. Je le vois. Tu seras, un jour, un homme reconnu parmi les tiens, et ton nom s'inscrira dans les livres comme l'étincelle d'un feu qui ne mourra jamais.

J'ai brusquement compris, à l'étrange fixité de son regard, qu'elle était en proie à une sorte de transe immobile, et qu'elle ne plaisantait pas.

— Mais il faut aussi que tu saches, Tisseur de rêves, que ta victoire aura un prix. Tu n'auras d'autre pays natal que celui foulé par tes pas, car tu seras le Verbe nomade, celui dont la toile constamment se déroule de part et d'autre des mondes et qui ne peut nulle part trouver le repos.

Fasciné, j'écoutais sans oser l'interrompre, et je m'apprêtais à entendre quelque fable mystérieuse à propos de mon avenir lorsqu'elle s'est tout à coup interrompue.

— Désolée... a-t-elle murmuré pendant qu'elle se frottait doucement le visage. J'espère ne pas t'avoir effrayé. Il m'arrive d'avoir des visions de ce genre à propos des gens. J'avoue pourtant que, ce soir, je ne m'y attendais pas !

Sans doute a-t-elle lu sur mon visage l'incrédulité que je ne me souciais pas de lui cacher, mais elle n'a rien ajouté. À vrai dire, partagé entre des sentiments contradictoires, je ne savais plus que penser. Au bout du compte, déterminé à balayer en moi ce désordre, j'ai vidé mon verre d'un trait. La griffe brutale de l'alcool m'a soudain réveillé, mais le doute subsistait en moi sur la réalité de la scène que je venais de vivre.

Partie se rafraîchir aux toilettes, Anna n'est revenue qu'après un long moment.

— Et si tu nous commandais un dernier punch ? m'a-t-elle demandé dans un large sourire.

Toute trace de ce qui s'était passé avait disparu de son visage.

Ah, Césaire. Cette femme, te dis-je, est capable d'étranges miracles.

En quittant le bar, elle n'avait pas voulu m'en dire plus sur le lieu où elle comptait m'emmener, et je lui avais docilement emboîté le pas. Si bien que, quelques blocs plus loin, en arrivant devant les marches de cet escalier d'immeuble qui conduisait à une cave, j'en étais encore à imaginer qu'il s'agissait d'une nouvelle performance artistique.

Au bout d'un long couloir éclairé par des torches, deux vigiles montaient la garde devant une lourde porte en bois.

— Qui est cet homme, petite sœur ? a demandé l'un d'eux.

— Un ami, a répondu Anna en me prenant par la main.

Même s'ils n'ont consenti à nous laisser entrer qu'au terme de mystérieuses palabres échangées dans un interphone, il n'y avait nulle hostilité dans leurs manières. Quant à moi, bluffé par l'idée de cette mise en scène en sous-sol, j'étais plus qu' impatient de connaître la suite du scénario.

Devant nous s'ouvrait une salle assez vaste, aux murs tapissés de bannières, de masques, et chargés d'inscriptions tracées à la peinture blanche. La lueur des bougies disposées sur le sol achevait de plonger les lieux dans un climat surnaturel. Je n'ai compris qu'à ce moment-là qu'il s'agissait d'une cérémonie vaudoue.

Subitement renvoyé aux peurs de mon enfance, j'ai senti un frisson me hérissier l'échine. Mais j'ai réussi à me maîtriser, et nous sommes allés rejoindre la petite troupe massée dans l'ombre et que rien ne distinguait d'une assemblée de fidèles réunie dans une église. Au centre de la pièce, une trentaine de personnages vêtus de blanc attendaient, silencieux. Puis un chant de femme a jailli, aussitôt repris par l'assistance, et les tambours ont soudain résonné. C'était comme le fracas d'un orage déversé sur nous, au point que je sentais vibrer le sol sous mes semelles. Un vieil homme s'est alors mis à brandir un poulet d'une blancheur immaculée. Puis j'ai vu étinceler une lame de sabre, et je n'ai pu m'empêcher de fermer les yeux pour éviter la violence de cette scène teintée de barbarie.

Anna, qui me tenait par la main, semblait vivre tout cela avec un parfait détachement, si bien que je n'osais lui révéler mon état d'âme. Mais, envahi par un sentiment de dégoût, j'imaginai sans peine le volatile décapité dont le sang était recueilli dans un bol.

Dès la fin de l'épisode, les tambours ont redoublé d'intensité, entraînant cette fois l'assistance tout entière dans leur sillage.

Imitant la plupart de ceux qui nous entouraient, Anna s'était mise à danser sur place. Fasciné par ces chants qui semblaient jaillir de poitrines révoltées et charriaient des harmonies que jamais encore je n'avais entendues, je sentais, moi aussi, s'éveiller la pulsation du rythme dans mes veines. Pourtant, je m'efforçais d'y résister. Mais, brusquement, des voix inconnues, déformées par un écho sépulcral, ont résonné sous mon crâne. Des salves d'éclairs ont éclaté devant mes yeux. Je perdais la raison, je défailtais. L'instant d'après, la digue qui me protégeait s'est rompue, et c'est alors qu'une folle allégresse s'est emparée de moi.

Improvisant des gestes inédits, mon corps, crois-le ou non, Césaire, s'est mis à tournoyer dans la mêlée, rejoignant ceux des autres danseurs dans un même élan cathartique.

Jusqu'au moment où j'ai perdu conscience.

À mon réveil, j'étais allongé sur le sol, la tête posée sur les cuisses d'Anna, et le vieil homme qui semblait diriger la cérémonie m'aspergeait d'un mystérieux liquide à l'aide d'une branche de rameau.

— Tisseur de rêves, m'a-t-il dit, tu as été choisi par Ogun, le dieu de la guerre !

Nous avons regagné à pied l'appartement d'Anna. J'étais dans un tel état de fatigue que je ne sentais plus mes muscles. Mes pensées tourbillonnaient, m'interdisant de tirer la moindre conclusion sur ce que je venais de vivre. D'ailleurs, qu'avais-je vécu ? Je n'en savais rien. En dehors de la description que m'avait faite Anna de cette demi-heure où j'avais été « chevauché » par le dieu, j'ignorais tout de ce qui s'était vraiment passé.

Bien sûr, le vaudou, j'en avais entendu parler en Guyane, où il est notamment pratiqué par les immigrants brésiliens. Mais, élevé dans la plus stricte foi catholique par la tante Gabi, je n'avais jamais eu l'occasion d'approcher de près ou de loin les membres de ce culte. Le diable et lui seul, m'avait-on dit, présidait à ces cérémonies païennes, et les flammes de l'enfer étaient promises à ses fidèles.

Anna persistait, cependant, à m'expliquer que j'avais jusqu'ici raisonné comme un Blanc. Selon elle, je venais de remporter ma première grande victoire sur le conditionnement mental auquel les nôtres avaient été soumis durant trois siècles d'esclavage. Et ses arguments faisaient mouche dans mon esprit affaibli. Au point que je ne sais plus, mon ami, où j'en suis. Dois-je me croire la proie d'une illusion persistante dont l'ambiance de Harlem serait la cause ? Ou bien suis-je en train de me préparer à quelque mutation radicale dont j'ignore encore ce qu'elle fera de moi ? En cette minute, je te l'avoue, j'aurais grand besoin d'une réponse de ta part.

Wilkins m'a téléphoné, ce matin, pour m'annoncer que la NAACP est prête à nous subventionner jusqu'à hauteur de dix mille dollars. Une somme. J'étais si loin de m'y attendre que j'ai bondi de mon lit et que je me suis mis à esquisser quelques pas de danse.

Je me suis aussitôt imaginé la tête que vous feriez en apprenant la nouvelle. Ainsi, j'avais eu raison de prendre l'initiative, et de me laisser porter par l'inspiration du moment. Ce colloque dont nous rêvions tous se ferait beaucoup plus tôt que nous ne l'avions pensé. Et j'avoue m'être alors demandé avec quelque orgueil si ce vocable d'« histrion » vous reviendrait aux lèvres lorsque je vous exposerais le succès de mes démarches.

Dès que la mesure aura été votée par leur assemblée générale, le chèque nous sera envoyé par la poste au nom de notre association. Mais Wilkins m'a d'ores et déjà parlé de la liste des auteurs qui souhaiteraient participer à l'événement et parmi lesquels, je vous l'annonce d'emblée, il va être difficile de choisir. Bien sûr, des sommités telles que Locke, Du Bois ou Langston sont incontournables. Mais que dire de la jeune garde des nouveaux poètes dont les textes sont, je vous l'assure, dignes du plus grand intérêt ? Enfin, nous verrons tout cela lorsque je serai de retour.

Encore que j'en suis toujours à me demander si j'ai vraiment envie de rentrer à Paris. D'ailleurs, si tu m'avais accompagné dans ce voyage, Césaire, je suis persuadé que, toi aussi, tu nourrirais ces mêmes doutes qui, la nuit, me harcèlent.

Harlem est un chaudron en ébullition. Une telle force d'attraction se dégage de ces rues qu'il est presque impossible de lui résister, et que l'on voudrait ne jamais dormir pour vivre pleinement cette course frénétique.

Langston me le disait encore ce soir :

— C'est l'énergie du monde que tu sens bouillonner dans les veines de cette foule !

Je l'avais retrouvé dans le bar dont il m'avait donné l'adresse, et il m'avait entraîné pour une virée nocturne que je ne suis pas près d'oublier.

Il m'a d'abord conduit dans un club où les serveuses exhibaient leurs seins nus et où nous avons bu du champagne, avant d'émigrer vers une boîte de strip-tease qu'il tenait à me montrer et dont l'une des danseuses, une superbe Nègresse aux formes plantureuses, était sa maîtresse du moment.

— Bien sûr, m'a-t-il déclaré, c'est le genre de confidences qu'il me serait difficile de faire en présence de mes collègues de l'association. Ces types sont tellement coincés qu'il leur arrive de singer les pasteurs des temples de Harlem !

Puis nous sommes allés au Famous Door où se produisait l'orchestre de Count Basie. Nous sommes restés là-bas jusqu'à la fin du dernier set, avant de mettre le cap sur une autre des nombreuses adresses qu'il m'aura fait connaître. Cette fois, il s'agissait d'un restaurant ouvert toute la nuit dont la spécialité est une soupe à la moelle si délicieuse que je m'en suis léché les doigts.

Plus tard, notre ami m'a demandé si je voulais aller voir des filles et, avant que je n'aie eu le temps de m'en convaincre, nous nous sommes retrouvés dans l'un des endroits les plus malfamés du quartier à frapper à la porte d'un bordel clandestin.

Une matrone aux manières excentriques nous a fait les honneurs d'un salon-bonbonnière décoré de rubans de satin rose qui dégouлинаient des murs. Les filles nous ont été présentées une à une, et je n'ai pu m'empêcher

de remarquer qu'elles étaient plutôt jeunes et jolies. Qu'aurais-tu fait à ma place ? Oh, je t'imagine sans peine inventer l'excuse d'un malaise soudain ou d'un robinet de gaz laissé ouvert quelque part pour décamper. Mais j'étais avec Langston, l'une de nos idoles, et il m'était impossible de le planter là.

J'ai porté mon choix sur une jeune métisse originaire, m'a-t-elle dit, de l'Oregon. De longues jambes en fuseau. Une croupe sublime. Des petits seins dont le mamelon ferme et durci me faisait penser à ceux d'Anna. J'ai pénétré en elle comme une vague emmenée par l'élan de la marée, et je me suis perdu dans ses profondeurs aussi longtemps que mes forces pouvaient me porter.

Ressortis de ce bouge aux premières lueurs de l'aube, Langston et moi nous sommes séparés et nous avons chacun repris le chemin de notre existence. J'étais exténué mais, bizarrement, je me sentais comme délivré d'un fardeau. Plus fort que toutes les épices était le goût de vivre qui montait à mes lèvres. Sur le trottoir, aux portes des bars et des clubs, les dernières ombres de la nuit bougeaient encore dans la lueur électrique des néons.

— Petite, ma mère m’emmenait souvent devant le même terrain vague, me souffle Anna d’une voix endormie. Elle me disait : « Tu vois, ce bout de champ avec ces herbes folles dessus comme trois cheveux qui se battent en duel sur le crâne d’un chauve, eh bien, c’était ça, Harlem, lorsque j’y suis arrivée avec mes parents. Bien sûr, des maisons, il y en avait déjà, et aussi de belles propriétés où vivaient des Blancs, mais dans la partie où nous habitons, il n’y avait que des terrains semblables à celui-là, avec des taudis plantés dessus comme la gale sur la peau d’un clochard. Et pourtant, regarde ce que nous sommes devenus. Des gens droits, honnêtes, et qui ne demandent rien de plus à la vie que ce qu’ils ont déjà ! C’est pour te dire, ma chérie, que tu ne devras jamais avoir honte de tes racines ! »

« Mon père, lui, vivait les yeux au ciel, et il continue, encore aujourd’hui. Pour lui, c’est d’abord ce qu’il y a là-haut qui compte. Le reste, après, ça n’a guère d’importance. “Riches et pauvres seront tous conviés un jour au même rendez-vous !” C’était sa réponse favorite lorsque nous venions, mon frère et moi, lui parler d’une injustice qu’on avait subie à l’école.

« J’ai grandi en prenant tout ce qu’ils me disaient à la lettre, et en veillant à ne jamais les contredire ni l’un ni l’autre. Voilà comment, sans avoir jamais mis les pieds ni en Haïti ni en Louisiane, je suis finalement devenue plus haïtienne que mon père, et plus louisianaise que ma mère.

Nous venions de faire l’amour, et nous traînions au lit comme souvent le matin, discutant de choses et d’autres, et retardant le moment de

reprendre notre vie.

Je savais qu'elle était en train de songer à la scène que nous avions vécue la veille au soir, au moment où, dans ce bar du quartier où nous nous étions réfugiés, emportée par un élan d'euphorie, elle s'était brusquement levée pour aller s'asseoir au piano. Elle s'était mise alors à interpréter d'une voix parfaitement timbrée et étonnamment juste un répertoire de chansons américaines dont certaines, piquantes et enlevées, avaient soulevé des cris enthousiastes dans la salle. Un couple s'était même mis à danser.

— Je ne te connaissais pas ces talents ! m'étais-je étonné à la fin de sa prestation.

— Quand j'étais gamine, une religieuse de ma paroisse m'a donné quelques cours de piano, mais je n'en joue plus depuis longtemps.

— Et ces chansons ?

— C'est ma mère qui me les a apprises. Elle les tenait d'une de ses sœurs, une ancienne chanteuse de cabaret à La Nouvelle-Orléans.

— Et dire que je sors avec une authentique artiste de la Louisiane, et que je ne l'apprends que maintenant ! m'étais-je écrié en singeant les mimiques de Charlot.

L'épisode s'était achevé dans les rires, et nous n'en avions plus parlé. Mais j'en avais pourtant gardé un souvenir étrange, qui semblait en contradiction avec tout ce que je savais d'Anna et de ses règles de vie.

— Et ton père ? me demande-t-elle tout à coup. Tu ne m'as jamais parlé de lui. Pourquoi ? Vous ne vous entendez pas ?

Ma gorge s'est nouée à l'évocation de ce fantôme dont l'absence avait, elle aussi, hanté mon enfance. Un fantôme qui, incapable d'assumer seul sa progéniture, l'avait littéralement abandonnée entre les mains de l'une de ses sœurs.

Bizarrement, je ne lui en voulais pas. Je ne lui avais d'ailleurs jamais adressé le moindre reproche lors de ces dialogues imaginaires qu'il m'arrivait d'entretenir avec lui. Au fil des ans, le souvenir de sa trahison

s'était à ce point estompé que souvent je le campais sous les traits d'un héros. Chaque année, mes réponses aux questions le concernant se diversifiaient dans la cour de l'école. Le simple employé des travaux publics de la ville de Cayenne se métamorphosait en chef d'une unité de pompiers. Aviateur dans l'armée. Commandant d'une frégate. Même le rôle de shérif d'une ville du Texas aurait pu lui convenir, si la prudence ne m'avait incité à le lui refuser.

— C'est de lui que je tiens ma part de sang blanc. C'est sans doute la raison pour laquelle je me suis toujours senti à la croisée de trois fleuves, de trois cultures...

— Et entre vous, ça se passe comment ?

— Chez nous, la paternité, c'est un sujet compliqué.

Elle a sûrement perçu mon agacement, car la voilà qui change brusquement de registre.

— À ce propos, tu m'as mise dans de beaux draps ! me lance-t-elle en me fixant d'un air malicieux.

— Moi ?

— Papa dit qu'il serait ravi de t'accueillir comme un fils dans notre famille. Qu'est-ce que je suis supposée lui répondre ?

— Tiens donc, il a dit ça ?

— Oui, souffle-t-elle, soudain figée pendant que mes mains effleurent ses hanches. Tu vas devoir prendre tes responsabilités !

Ce petit jeu est l'un de nos favoris depuis qu'elle m'a emmené en visite chez ses parents. Je suis le voyou qui l'a déshonorée. Je vais devoir réparer cette offense. Sinon, la guerre sera déclarée entre nos tribus. Nous nous sommes même amusés, un jour d'ivresse, à organiser un mariage burlesque africain dans l'appartement, avec pour seuls témoins les personnages de ses toiles alignés contre un mur et qui nous contemplaient.

— Moi ? Des responsabilités ? Je ne suis responsable que d'une seule chose, si tu veux le savoir !

Mes doigts ont finalement atterri à l'emplacement de son sexe. J'entreprends de la caresser avec une « douceur sadique » – son expression préférée lorsqu'il s'agit pour elle d'évoquer mon comportement au lit.

Puis je me redresse enfin pour m'emboîter entre ses cuisses.

— Responsable de quoi ? gémit Anna en s'emparant de ma verge pour l'enfourer en elle.

— De l'eau qui coule de toi... l'eau de ta fontaine secrète.

— Oui ! s'écrie-t-elle soudain, agrippée à mes épaules. Oui, continue !

Son corps, tendu comme un arc, se met à frissonner, secoué de longues salves triomphantes, avant de s'effondrer en sueur entre mes bras.

Resté deux jours de suite chez Anna. Nous n'avons guère quitté le lit. Aujourd'hui, rentré à mon hôtel dans l'après-midi, j'y ai trouvé les deux mandats télégraphiques que vous m'avez envoyés. Merci, mes frères, de m'avoir sauvé la mise. Je les ai aussitôt encaissés à la poste, avant de partir la rejoindre.

Nous avons rendez-vous dans une galerie où se déroulait une performance autour d'une exposition de photos de James Van Der Zee, un activiste de la NAACP. Il s'agissait d'un solo improvisé par une célèbre danseuse dont le corps souple et doté d'une grâce féline semblait rebondir telle une balle aux quatre coins de la salle. J'ai admiré sa prestation, mais les chorus exaltés du saxophoniste qui l'accompagnait m'ont vite paru insupportables.

En ressortant de la galerie, je riais tout seul à l'idée d'un pareil déchaînement dans le salon de notre amie Paulette.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? m'a demandé Anna.

— Je crois que ceux-là sont les plus fous de tes amis que j'aie rencontrés !

Elle a souri :

— Non, tu n'as encore rien vu. À présent, je t'emmène à un autre genre de spectacle.

Comme d'habitude, je lui ai emboîté le pas sans me soucier de notre destination. Un moment plus tard, j'ai pourtant été étonné de voir que nous franchissions les grilles du City College.

— Peux-tu me dire où nous allons ?

— À la rencontre des membres du mouvement « Negro Rising », une association qui regroupe des étudiants radicaux. Ils ne sont qu'une poignée, mais ils organisent les événements artistiques les plus provocateurs du milieu.

— Par exemple ?

— Ce soir, tu vas assister à une vente d'esclaves.

Inutile de te dire que j'étais intrigué au plus haut point lorsque nous sommes arrivés dans la salle des fêtes. Plus une place de libre, nous avons dû nous rabattre sur les marches d'un escalier. Ensuite, les lumières se sont éteintes, et une colonne d'étudiants noirs en costume-cravate s'est alignée sur la scène, face à nous. Tous portaient un écriteau sur lequel était inscrit un numéro. Surgie des cintres, une voix s'est mise à les haranguer, les sommant de faire un pas en avant à l'appel de leurs noms. Puis les enchères ont commencé, auxquelles participait le public des premiers rangs. Chaque esclave vendu se voyait ensuite mené par un acolyte jusqu'à son acheteur à l'aide d'une corde serrée autour de son cou. À la fin de ce ballet sordide, la voix des cintres énumérait les pouvoirs du maître sur l'esclave et les devoirs et obligations de ce dernier.

À mesure que grandissait dans la salle le malaise que provoquait cette scène, quelques rires nerveux ont fusé. « C'est honteux ! » s'est exclamé un grand type aux allures de professeur. « Votre petite exhibition est grotesque et ridicule ! » a lancé une femme depuis le fond de la salle. « Une offense à la mémoire de vos ancêtres ! » a rugi un barbu d'une voix de stentor. Puis la confusion est devenue générale, au point qu'une bagarre a éclaté entre l'un des acteurs et un spectateur qui venait de faire irruption sur la scène.

Nous avons battu en retraite et, une minute plus tard, nous franchissions en courant les grilles du campus.

— Leurs performances se terminent toujours comme ça ! m'a-t-elle annoncé en riant. Plutôt sportif, non ?

— Bon sang, j'avoue qu'à un moment j'en ai eu la chair de poule !

— Oui, moi aussi... mais c'est justement leur but. Te faire partager ce genre d'émotions pour raviver la flamme militante. Ces gamins ne reculent devant rien !

— J'imaginai une bande d'artistes noirs en train d'exécuter le même numéro dans une galerie d'art à Paris.

— Et alors ?

— Je peux t'assurer que l'affaire aurait fini au poste de police !

— Vous n'avez donc pas toutes les libertés ? m'a-t-elle rétorqué d'un air ironique.

Réticent à l'idée de m'embarquer avec elle dans une discussion de ce genre, je me suis abstenu de lui répondre, et nous avons repris en silence le chemin du retour à son appartement.

— As-tu entendu parler d'un livre intitulé *Ainsi parla l'oncle* ? m'a-t-elle tout à coup demandé.

— Oh, tu veux parler de l'ouvrage de Jean Price-Mars ? Bien sûr ! À Paris, nous l'avons tous lu. Jean fréquente d'ailleurs notre mouvement, et nous nous voyons souvent.

— « Les Haïtiens ne sont pas des Français colorés, mais des hommes nés en des conditions historiques déterminées et qui possèdent un double héritage, français et africain. » Votre Négritude, il l'avait inventée dès 1928 !

— C'est vrai que nous lui devons beaucoup !

— Où vous rencontrez-vous ?

— Chez une amie de la Martinique. Elle nous accueille un ou deux soirs par semaine pour que nous puissions faire le point sur les nouvelles de la communauté et échanger nos réflexions. À elle aussi, nous devons beaucoup. Elle nous couve comme une vraie mère poule !

Elle s'est mise à se moquer de moi :

— Cot-cot...

— Arrête ! Je suis sûr que tu adorerais Paulette, si tu la connaissais.

— Plus un mot au sujet de cette fille, sinon tu vas me rendre jalouse !

Nous sommes rentrés chez elle en nous chamaillant comme des gosses. Mais à peine avons-nous franchi la porte de son appartement que nous avons commencé à nous déshabiller.

Harlem. J'en veux encore. Il m'en faut plus. Je veux aller au fond de leur déchéance et de leur misère. Je veux vivre l'envers du décor. Je veux être souillé par leurs immondices et leurs crachats. Je veux rejoindre dans le caniveau le vomi de ceux qui dégoûillent sur la vie qu'ils mènent dans cet entonnoir où la mort récolte chaque nuit sa moisson de cadavres.

Je traîne dans les bars malfamés en compagnie de Samuel, le clochard, que j'ai retrouvé. J'observe les maquereaux, les filles de joie, les voleurs, les ivrognes, et toute la faune interlope du quartier. Harlem est aussi la Mecque de tous les vices, de tous les fantasmes. Je veux tomber les masques. Abolir toute morale. Chercher le beau dans l'indécence. N'est-ce pas le devoir des poètes ? Billie, je marche sur tes traces. Je cherche la source de ton chant, la source de ton âme.

— Dans le fond, tu es comme nous, Frenchie, m'a déclaré Samuel. Pas comme ces intellos de la NAACP qui passent leur temps le nez plongé dans leurs bouquins pour ensuite en tirer de grandes théories sur ce qu'on pense, nous autres, et sans même nous avoir demandé notre avis !

— Ils sont sincères !

— Sincères, mon cul ! C'est leurs privilèges qu'ils défendent, ces Nègres riches de Sugar Hill ! Pas un d'entre eux ne mettra jamais les pieds dans un bar comme celui-ci pour savoir quelle gueule elle a, la populace de Harlem. Tu sais c'qu'on réclame, nous ? Du travail et des salaires décents pour entretenir nos familles. Leur baratin sur les Nègres, ils peuvent se le garder, c'est pas ça qui changera quoi que ce soit au goût de la merde qu'on

bouffe tous les jours ! Mais toi, t'es pas comme eux, Frenchie. Toi, c'est l'odeur de la sueur et de la crasse qui t'intéresse, hein ? Est-ce que t'en parleras dans tes poèmes, lorsque tu rentreras chez toi ? Est-ce que tu leur diras la vérité, à tes amis ? Nous ici, mon frère, on n'a pas besoin de se dire « Nègres » pour prétendre exister. La réalité, on la regarde en face, et on se débrouille pour survivre. La voilà, notre philosophie !

J'avoue que je ne savais pas quoi lui répondre.

Aujourd'hui, je me perds en conjectures au sujet de la manière dont s'est achevée notre conversation. Ce doit être l'effet du rhum ? Il est vrai que j'entame les bouteilles de plus en plus tôt dans la journée. Il est à peine midi, et j'ai déjà le cerveau engourdi, prêt à sombrer dans les limbes. Il faut pourtant que je sorte de mon lit. Anna m'a donné rendez-vous au National Black Museum où se tient l'exposition de Richmond Barthé, un sculpteur dont elle veut me montrer les œuvres.

Je n'ai pas osé lui dire que je commençais à me sentir fatigué de fréquenter les galeries d'art, et de toute cette agitation dont elle adore l'ambiance autour d'elle. À ce rythme-là, il devient de plus en plus difficile de m'aménager des plages de paix et de silence propices à l'écriture. Sans doute est-ce la raison qui me pousse à boire ? Je connais mes faiblesses et leurs mécanismes, ce qui ne m'empêche jamais d'y céder.

Sur la table de chevet, quelques pages éparses que j'entreprends de relire. Bilan de la soirée d'hier : des vers en manque d'inspiration, et des notes en désordre sur le dernier livre de Locke dont je viens d'achever la lecture. Maigre butin. Souhaite-moi de récolter une plus riche moisson lorsqu'il m'arrivera de nouveau de m'asseoir, mon stylo à la main.

Il y avait la queue devant le musée où m'attendait Anna. Pour passer le temps, elle m'a montré l'exemplaire du *Crisis*, le journal de la NAACP, qu'elle avait d'acheté à un vendeur des rues. J'y ai relevé un article cinglant au sujet de Marcus Garvey, qualifié d'escroc par un chroniqueur visiblement prêt à en découdre.

— Il ne fait pas bon se réclamer des thèses de l'UNIA, en ce moment, m'a-t-elle soufflé.

— Ils préparent la curée !

J'imaginai le vieux lion cerné par les chasseurs, sur le point de tenter sa dernière volte-face. J'en avais le cœur lourd, mais je savais l'assaut inévitable. Autour de moi, les signes d'hostilité envers lui ne cessaient de s'accumuler dans toutes les conversations.

Il nous a fallu patienter près d'une heure avant de pouvoir pénétrer dans la salle. Pour y contempler quoi ? Cette exposition, à mon avis décevante, d'un artiste trop marqué par le classicisme des codes académiques. Heureusement, les cocktails tenaient la route.

Nous sommes repartis au bout d'une heure. Anna semblait triste. Je comptais passer la nuit chez elle mais elle a refusé. La date de mon départ approche, et je sens qu'elle le vit mal. « Qu'est-ce que tu retournes faire à Paris ? me demande-t-elle de plus en plus souvent. C'est ici que les choses se passent, tu ne le vois pas ? » J'ai beau lui répéter qu'une guerre se prépare en France, et que je n'ai pas l'intention de me dérober à mes devoirs de citoyen, elle fait la sourde oreille.

— J'aurais dû savoir que je n'étais pour toi qu'une fille de passage ! me lance-t-elle, furieuse.

— Anna, écoute-moi...

— Arrête, je ne veux pas entendre tes explications fumeuses ! Tu ne m'aimes pas, c'est tout. Et nous allons nous contenter de ça, en guise d'épithaphe pour une histoire mort-née qui n'aurait jamais dû commencer !

— S'il te plaît !

— Même tes « s'il te plaît » sont foireux, Léon ! Tu sonnes faux ! Comme un instrument mal accordé ! Tu n'as toujours pas choisi ton camp, malgré tes grands airs de militant de la cause !

Voilà, à peu près, en quels termes nous nous sommes quittés. J'espère la voir, demain, revenir à de meilleurs sentiments.

Tu te demandes si je l'aime ? À vrai dire, je n'en sais rien. D'ailleurs, que sais-je de l'amour ? Chaque nouvelle rencontre avec une femme me projette dans le même chaos, dans le même dilemme, dans le même anéantissement. Pour un seul de leurs rires, je serais prêt à tout donner. Pourtant, je sens bien que résiste en moi cette parcelle à la fois lumineuse et obscure d'où naissent les poèmes et qui, de toute évidence, ne saurait appartenir à quiconque.

Que leur répondre lorsqu'elles exigent de tout savoir, de tout comprendre et de tout contrôler ? Que l'amour n'a rien à voir avec l'attachement exclusif que l'on porterait à un animal domestique ? Que, trop souvent, le terme ne recouvre que l'ensemble de ces petites mécaniques émotionnelles, parfaitement prévisibles, dans lesquelles l'ego se complait ? Que rien n'est libre dans cet amour-là, prôné par le système et chanté par les bardes ?

J'ai essayé, parfois, de leur parler, et de leur dire ce que j'avais sur le cœur. Il ne m'en est resté que le souvenir de brèves épiphanies, de dialogues en impasse, de tendresses avortées. Est-ce la raison qui m'empêche encore de croire à mon histoire avec Anna ?

Pitoyables stratégies que je m'invente pour tenter de juguler ma peur du vide.

Ce matin, réveillé par les bruits qui montaient de la rue, c'est à la rumeur sourde du Maroni que j'ai pensé, et j'ai rêvé un instant de voir surgir par la fenêtre, à la place de cette lumière grise, l'éclat du ciel de la Guyane nimbé de fils d'or au lever du soleil.

Je me sens plus métis que Nègre, Césaire, et c'est une expérience bien difficile à partager, même avec toi. Mais rappelle-toi que l'Afrique noire et ses dieux ne sont qu'une partie de la mémoire où voyage mon sang. Alors, ce que veut dire pour moi le mot « Nègre », je te laisse le soin de l'examiner. Au fond, vois-tu, c'est peut-être de « métissage » que nous devrions parler. Car, même parmi les Noirs insulaires, qui saurait prétendre être né d'un sang « pur » ? Nous avons tous été mélangés à des degrés divers par l'histoire de nos peuples. Et le sang du colon n'a jamais cessé d'irriguer celui de l'esclave. D'ailleurs, tu n'ignores pas que les premiers Nègres marrons de la Martinique ou de la Guadeloupe trouvaient souvent refuge chez les Indiens caraïbes et que là aussi s'est installée une descendance d'enfants métis dont les annales ne parlent pas.

— Comment savoir, ai-je demandé l'autre jour à Locke, si, en Amérique, les choses ne se sont pas déroulées de la même manière ? Regardez-vous ! Nombre d'entre vous sont de sang mêlé, et les différentes nuances de vos traits ou de votre couleur de peau en témoignent d'évidence !

— Tu es un jeune idéaliste, c'est entendu, m'a-t-il rétorqué d'un ton sec. Mais sais-tu comment se définit l'appartenance à la race noire, chez nous ?

À une seule goutte de ce sang dont tu pourrais détenir l'héritage. Ici, l'idée d'une race « métisse » n'existe pas. Nous sommes divisés en deux camps bien distincts, et ces Amérindiens que tu te plais à comparer aux nôtres sont étrangers à notre histoire !

— Mais pourquoi n'avez-vous pas tenté de croiser des alliances ?

— Sommes-nous toujours en train de parler de la même révolution ?
m'a-t-il alors demandé en fronçant les sourcils.

— De quoi d'autre ? Mais une révolution qui effacerait les mots « Nègre » et « Blanc » de l'histoire des hommes.

— Et par quoi les remplacerais-tu ?

— Par celui de « frère », peut-être.

Il s'est abîmé dans une longue réflexion, puis j'ai vu passer un sourire fugitif sur ses lèvres.

— Tu n'es qu'un fou, mon jeune ami... Mais ta folie me plaît bien.

Je sais. Tu vas hurler en lisant ces lignes. Tu vas parler de trahison, comme il t'est arrivé de le faire en écoutant pour la première fois mes arguments. Mais je te le redemande : comment pourrais-je accepter de laisser l'un de mes trois visages l'emporter sur les deux autres ? Comment pourrais-je n'être QUE noir, lorsque l'Indien ou le Blanc réclament en moi la parole ? Voilà pourquoi je ne puis m'engager tête baissée dans ce que tu proposes. Il me manque la nuance d'une revendication plus large : celle de l'humain, qui verrait toutes nos différences devenues le terreau fertile d'une autre vision du monde. Il me manque la reconnaissance finale de tout ce qu'il y a en nous de sacré, que nous soyons verts, jaunes ou blancs, dans l'absolue nécessité qu'est la nôtre de refonder l'humanisme de ce siècle.

Aujourd'hui, je regardais un homme qui prêchait en haranguant la foule au coin de la 66^e Rue lorsque m'est tout à coup revenu le sujet de notre éternelle controverse. Car la question de Dieu, Césaire, comment serait-il possible de l'escamoter ? C'est un doute qui me ronge et qui, malgré mes réticences, persiste à creuser en moi un abîme.

Notre belle Négritude, je n'y vois parfois que la potion amère d'un ressentiment perpétuel, et d'un orgueil qui, surgi sous le poids de la contrainte, se voudrait désormais sans limites. Mais nulle société ne saurait s'établir sur la foi de tels objectifs. Cela ne se peut, car tout homme a aussi besoin d'explorer un chemin intérieur qui l'oblige à considérer l'existence par les yeux de son âme.

Et je t'entends de nouveau marmonner :

— Ça y est ! Nous y voilà ! Le grand mot est lâché !

Mais, au fond, de quoi s'agit-il donc ? Penses-tu que notre combat, qui, pour l'heure, tendrait plutôt à s'inscrire sous la bannière du communisme international, doive nous interdire de porter aussi loin la réflexion ? Pour Marx, la religion c'est l'opium du peuple, et je te l'accorde volontiers. Mais en quoi Marx devrait-il être tenu pour l'égal d'un prophète dont le verbe aurait force de loi ? J'en veux pour preuve le militantisme de la plupart des habitants de Harlem et leur lutte pour les droits civiques, qui ne les empêchent nullement de se retrouver le dimanche en prière sur les bancs de leurs temples ou de leurs églises.

Pourquoi n'avons-nous rien vu de cet aspect des choses ? Pourquoi n'avons-nous pas su ouvrir entre nous le débat, alors que la culture africaine que nous défendons ne parle que d'honorer le ciel et de célébrer les puissances tutélaires ? Quant au concept d'« Esthétique noire » dont nous parlent nos amis à propos de ces masques ou de ces sculptures détournés de leur sens sacré pour rejoindre les vitrines poussiéreuses des musées, n'est-ce pas une forme de trahison que de l'accepter ? De telles questions n'ont pourtant jamais traversé nos échanges. Nous étions sûrs d'être dans le vrai, dans le juste. Nous le sommes encore, nous qui prônons l'avènement d'un nouvel Orphée noir, débarrassé des chaînes et des oripeaux du passé. Mais, en dehors de nos pauvres poèmes jetés en désordre aux quatre vents, sur la foi de quels mythes célébrerons-nous la naissance de cet homme hypothétique ? Et qui seront nos dieux ?

— Désolée pour l'autre soir, s'est excusée Anna au téléphone. J'avais sans doute un peu trop bu. J'espère que tu me pardonnes. Je me suis comportée comme une idiote !

Je me suis dépêché de lui faire remarquer que j'étais, tout autant qu'elle, responsable de ce qui s'était passé. Bref, l'épisode de notre dernière dispute n'est plus qu'un mauvais souvenir, et j'en suis fichtrement heureux. Je lui ai aussitôt proposé de me retrouver à ce bar du quartier haïtien où nous avons désormais nos habitudes.

Je crois t'avoir déjà raconté que de nombreux artistes se rencontrent dans ce genre d'endroits où l'on peut boire et écouter de la musique. Une ambiance folle régnait dans la place lorsque j'y suis arrivé. Un pianiste survolté se déchaînait sur son clavier. L'alcool coulait à flots. Les gens criaient, applaudissaient, et une petite troupe s'était amassée dans la rue.

Puis Anna m'a rejoint et, les vapeurs du rhum aidant, j'ai tout oublié de mes doutes et de mes scrupules. Retour à la case départ. Damas l'ensauvagé. « Le Tisseur de rêves », puisque ce nom est désormais le mien. Anna me l'a redit pendant qu'elle se blottissait contre moi. J'ai fermé les yeux et me suis pris à rêver que, sous les doigts du pianiste, les notes se transformaient en nuées de lucioles. Nous sommes restés là-bas jusqu'aux environs de minuit, avant de reprendre le chemin de son appartement.

Une surprise m'y attendait. Tel celui d'un naufragé, le torse nu d'un homme émergeant des draps sombres de la mer. Voilà à quoi se résume le portrait qu'elle a fait de moi. Elle dit qu'elle me voit naître d'un océan

d'humus. Elle dit que je suis l'incarnation tellurique d'un dieu très ancien pour lequel les prêtres du vaudou n'ont même pas de nom. Elle dit que j'évoque pour elle l'image d'un homme au-delà de toutes croyances, au-delà de toutes appartenances, et au-delà de toutes frontières, mais dont la naissance serait encore à venir dans les convulsions d'une très longue souffrance. Elle dit qu'après avoir été « choisi », il me reste à apprendre à me choisir moi-même pour mériter de vivre dans l'éclat des plus hautes cimes. Elle dit que je ne suis après tout qu'un homme, faible et désarmé, et que c'est d'ailleurs cela qu'elle aime en moi.

— Puis-je le garder ? ai-je demandé, en caressant la croûte épaisse et huileuse du tableau.

— Tu peux l'emporter, je l'ai fait pour toi. Pour que tu saches à quoi tu ressembles à travers les yeux de l'Amérique.

Ses yeux, soudain, se sont brouillés de larmes. Alors je l'ai prise dans mes bras, et doucement je me suis mis à lui fredonner l'une de ces mélodies créoles que me chantait la tante Gabi pour m'endormir lorsque j'étais enfant. Elle s'est laissé faire. Elle pleurait en silence, et je la sentais frissonner contre moi.

Cette nuit me sont revenus les remerciements que tu m'adressais, il y a quelques années de cela, pour t'avoir, disais-tu, sauvé des griffes de la poésie classique. Il est vrai que je ne m'attendais pas à te voir déchirer tes premiers poèmes lorsque tu as découvert les miens.

Mais il faudrait que je te dise que l'on ne doit jamais remercier ses amis. Ceux-là font ce qu'ils ont à faire, et reçoivent de leurs propres actes le mérite qui en dépend. L'amitié n'est pas un commerce entre celui qui donne et celui qui reçoit. Elle est, en soi, le rassemblement de ces deux attitudes. Qui donne, reçoit. Et, de ce côté-là, il n'y a rien d'autre à dire ni à prouver.

Mais songe, au contraire, au bénéfice que procure la menace de tes ennemis. Ceux-là te harcèlent, abrègent ton sommeil, et te poussent sans répit dans tes derniers retranchements. Face à eux, tu ne peux en appeler qu'à ta vaillance et à tes armes les mieux affûtées. Face à eux, tu n'as plus d'autre choix que d'assumer et d'accomplir le meilleur de toi-même. Leur résister et les vaincre devient alors l'ultime initiation de ta vie de guerrier.

C'est à nos ennemis que nous devons d'être au plus haut de nous-mêmes. Ce sont eux qui nous obligent à puiser dans nos résistances, et à nous aguerrir. Voilà pourquoi l'homme sage n'adresse ses compliments qu'à ceux qui le combattent. Que serais-je devenu, sans la haine des racistes et sans l'esprit étriqué de ceux qui me condamnent ? Je ne saurais le dire. Mais je sais, en tout cas, que je leur dois le meilleur de tout, et que jamais sans eux je n'aurais eu le courage de devenir ce que je suis.

Non, ne me remercie pas. Car l'amitié nous appauvrit lorsqu'elle oublie de défendre le propos de l'exigence, et qu'elle nous invite à nous endormir sur nos lauriers.

Samuel, mon vieux copain de beuverie, a été retrouvé mort à la sortie d'un bar. Deux balles en pleine poitrine. Je l'ai appris de l'un de ses amis, croisé dans le métro. L'assassin cherchait, paraît-il, à lui voler une montre gousset en argent dont la description m'a aussitôt rappelé celle dont j'ai été délesté dès le lendemain de mon arrivée. Pauvre Samuel. Comment a-t-il eu l'imprudence fatale de montrer pareil objet dans les lieux malfamés qu'il fréquentait ? C'est la montre du Frenchie ! Je le vois d'ici tirant gloriole auprès de ses compères de me l'avoir dérobée, sans pouvoir imaginer qu'attiser leur convoitise se retournerait contre lui. Donne cette montre ! Va te faire voir, enculé de Négro. BANG-BANG. Fin d'une vie. Nous ne sommes que poussière.

À présent, je n'ose imaginer quelle sera la suite du parcours de cet objet, par quelles mains il lui reste à passer, et au prix de combien de blessés ou de morts. « Ici, la pitié n'existe pas ! » me répétait Samuel de son vivant. Ici, c'est Harlem. Mais un Harlem bien au-delà des romans de McKay. Un Harlem dont aucun auteur, aussi brillant fût-il, ne saurait maîtriser l'incendie.

La nouvelle de ce drame m'a rendu nostalgique, et je me suis brusquement demandé ce que vous penseriez s'il m'arrivait, à moi aussi, une aventure de ce genre et qu'on me retrouve mort, trucidé par balle ou égorgé, dans une rue malfamée du quartier. Me camperiez-vous dans le rôle du voyou ou dans celui de l'innocente victime ? Au fond, qui suis-je, à vos yeux ?

L'autre soir, emporté par le sommeil, j'avais interrompu mes confidences. Mais aujourd'hui, en me relisant, j'ai trouvé la coïncidence singulière. Car, alors que je vous parlais de la mort et de ses basses œuvres, voilà qu'elle a resurgi hier comme un diable de sa boîte à la faveur d'un article paru dans un journal et annonçant le décès de Marcus Garvey à Londres.

J'ai lu l'article en question. Un réquisitoire implacable dans lequel aucune place n'était faite à l'objectivité. Après avoir évoqué les cinq années de prison auxquelles il avait été condamné et raconté son misérable exil londonien, le journaliste achevait sa besogne en ridiculisant le prétendu « Roi d'Afrique » déchu de son trône.

La nouvelle a jeté le quartier dans un état d'ébullition auquel il fallait bien s'attendre. Une foule s'est rassemblée devant l'immeuble abritant les locaux de l'UNIA, et les gens vociféraient des slogans hostiles en dressant le poing à l'encontre des visages qu'ils apercevaient aux fenêtres. Harlem aussi sait détruire les idoles qu'elle a adorées. Ainsi que j'ai pu m'en apercevoir, l'opinion du journaliste reflétait, hélas, l'opinion de la majorité. Mais écoute comme la Grande Faucheuse s'y entend en mises en scène absurdes. La nouvelle était fausse, il ne s'agissait que d'une rumeur colportée par l'on ne sait qui et prise au sérieux par un gratte-papier trop heureux de l'annoncer le premier.

Anna, avec qui j'en parlais, m'a pourtant raconté que, depuis, prononcer à voix haute dans la rue le nom de Garvey pourrait presque vous valoir

d'être arrêté par la police.

— Même mort, Marcus leur fera plus peur encore ! lui ai-je répondu. Mais c'est dans l'ordre des choses. Les martyrs sont toujours plus menaçants que les vivants, car ils sont pardonnés pour leurs erreurs.

— Marcus ne deviendra jamais un martyr... la NAACP y veillera !

— Quelle importance ? Pour le peuple de la Jamaïque, il demeurera toujours un prophète. Ce sera son lot de consolation !

— Et pour vous, des Antilles et de la Guyane ?

— Mes compatriotes, à vrai dire, n'ont guère eu le temps de le connaître.

— Mais allez-vous, oui ou non, le considérer comme un écrivain important de la Négritude ? Car, après tout, il vient des Caraïbes, comme vous !

— Le monde tel que l'envisagent mes amis parisiens ne ressemble qu'à la carte tronquée d'un monde noir exclusivement francophone, lui ai-je déclaré. La Négritude, c'est le pur produit de l'invention d'une bande d'intellectuels nourris des mêmes frustrations coloniales !

— Tu n'as pas l'air de partager vraiment le point de vue que tu es venu défendre ?

— Disons que je cherche à l'enrichir.

— Tu es aussi l'homme le plus agaçant que j'aie jamais rencontré, Frenchie ! m'a-t-elle tout à coup lancé, avant de se lever pour aller préparer du café.

Nous venions de nous réveiller, et j'avais l'esprit embrumé par l'alcool ingurgité la veille. Je suis resté là, enfoui sous les draps, à contempler son corps nu s'affairer dans l'espace étroit de la cuisine. Tombée de la lucarne, la lumière ruisselait sur sa peau comme une poudre d'or. Je me suis dit alors qu'elle était, de loin, la plus belle femme que j'avais jamais serrée dans mes bras.

Je croyais en avoir fini avec l'histoire de Samuel, mais voilà que l'épisode se prolonge et semble désormais s'apparenter aux plus sombres intrigues policières.

Hier soir, de retour à l'hôtel, j'ai été interpellé par le gardien de nuit.

— Quelqu'un a déposé ça pour vous, m'a-t-il annoncé en me remettant une enveloppe.

À mon étonnement, qu'y ai-je trouvé ? Je te le donne en mille ! La fameuse montre gousset qui m'avait été volée.

Un billet l'accompagnait où quelqu'un avait écrit d'une main malhabile un simple mot en anglais : « *Sorry.* »

Bien sûr, je n'ai pas manqué de questionner l'homme, mais il m'a expliqué qu'il n'était pas en service lorsqu'elle avait été apportée.

— Vous demanderez à mon collègue qui travaille la journée.

Ce que j'ai fait, le lendemain, pour m'apercevoir que l'individu en question carburait au gin et au whisky dès le matin, et ne se rappelait rien au sujet d'une enveloppe ou de quoi que ce fût d'autre.

J'étais intrigué au plus haut point. Ma curiosité n'a fait que redoubler quand Anna, à qui j'en parlais au téléphone, m'a répondu qu'il s'agissait probablement d'un message de l'un des gangs de Harlem.

Dans l'après-midi, décidé à vérifier l'hypothèse, je me suis rendu dans le petit bar que fréquentait Samuel.

D'abord réticent à me parler, le patron, au bout de quelques verres, a fini par me confier que l'assassin du vieil homme appartenait à un gang de

pickpockets qui mettaient un point d'honneur à ne jamais molester leurs victimes. Retrouvé et jugé par ses pairs, il avait été condamné au bannissement de la ville de New York.

— Samuel était un brave gars... a-t-il soupiré en guise de conclusion. Sûr qu'il ne méritait pas de finir comme ça !

— Et pour la montre ? ai-je répliqué en la posant sur le comptoir.

Il a blêmi.

— Rangez ça ! s'est-il écrié en la repoussant vivement vers moi.

Puis, baissant les yeux, visiblement embarrassé, il m'a finalement avoué que les chefs du gang étaient venus le consulter au sujet de l'affaire, et qu'il leur avait expliqué qui j'étais.

— Je crois qu'ils n'aimeraient pas trop qu'un écrivain dans votre genre aille raconter à Paris qu'il s'est fait dépouiller par ses frères noirs de Harlem !

Voyant que je souriais de la remarque, il parut tout à coup rasséréiné.

Nous avons bu un dernier whisky à la mémoire de notre ami, puis je me suis éclipsé pendant que je pouvais encore tenir debout afin d'aller rejoindre Anna avec qui j'avais rendez-vous pour dîner dans un restaurant chinois.

— Alors ? m'a-t-elle demandé.

— Tu avais raison... Justice est faite. Le pauvre Samuel peut désormais reposer en paix...

— Avoue que tu n'y croyais pas !

— Je l'avoue.

— Nous ne pouvons pas nous fier aux tribunaux des Blancs pour régler nos différends. Nous avons nos propres juges, et nous lavons notre linge sale en famille. Bien sûr, je te parle des gens les plus pauvres, ceux qui, de toute façon, n'auraient pas les moyens de se payer un avocat pour défendre leurs droits.

Je l'ai écoutée longuement dissenter sur le sujet, jusqu'au moment où l'irruption du serveur, brandissant un plateau chargé de nos commandes,

nous a interrompus.

Potage à l'aileron de requin. Cuisses de grenouille. Beignets de crevettes. Je me croyais revenu à Cayenne, dans un restaurant de la place des Palmistes. D'ailleurs, as-tu remarqué que, quelle que soit la ville du monde où l'on voyage, on y trouvera toujours un restaurant chinois ? Des Chinois, il y en a jusque sur les bords de l'Orénoque, m'a-t-on dit, ce qui signifie l'un des endroits les plus perdus au monde. Et pourtant, toujours là, comme s'il leur fallait constamment irriguer la planète de leur présence muette et effacée, affichant devant tout étranger à leur clan un sourire de façade pendant qu'ils se protègent avec un soin jaloux de toute intrusion extérieure. Les Chinois, ce peuple d'esclaves avant l'heure, entraînés aux travaux forcés, et soumis à toutes les formes de colonisation avant même que la nôtre fût avérée. Qu'auraient-ils à dire, s'ils parlaient ?

Et puisque nous évoquons l'Orient, veux-tu savoir pourquoi je m'intéresse au Japon ? Parce que leur philosophie ne peut se dissocier d'un entraînement du corps et de l'esprit. Afin d'atteindre à la compréhension des sujets qu'il s'impose, le mental doit être tout d'abord « nettoyé » de ses impuretés comme un miroir, nous dit le bouddhisme zen.

Où trouver plus haute noblesse dans l'art de penser, saurais-tu me le dire ? Nous n'en sommes qu'à revendiquer notre identité nègre, lorsqu'ils en sont à chercher en eux le chemin de l'homme véritable, de l'homme sans visage, de l'homme sans fond. Oui, leur démarche m'attire et me fascine. Oui, j'aimerais étudier cela de plus près pour savoir ce qu'il en est vraiment. Oui, j'aimerais m'abreuver à la source de ce renoncement. Oui, j'aimerais apprendre à me dissoudre dans leur formulation universelle.

Ce soir, c'était la première fois que nous abordions ce sujet, Anna et moi. Elle s'est mise aussitôt à me raconter la retraite qu'avait passée l'une de ses amies dans un temple bouddhiste qui venait d'ouvrir à Brooklyn. De retour chez elle, nous avons tenté l'expérience d'une méditation à la japonaise. Assis en tailleur, les yeux fermés, les mains jointes, nous nous

sommes concentrés sur notre souffle. Puis nous nous sommes lentement laissé envahir par les images de notre subconscient.

J'ai alors essayé de t'imaginer un instant assis dans la pièce avec nous, et cela m'a suffi pour comprendre que tu ne pourrais jamais te résoudre à ce genre de pratiques, que tu soupçonnerais de vouloir « dénaturer » ta pensée.

Mais *qui* donc en nous pense, Césaire ? Le sais-tu ? En as-tu la moindre idée ?

J'ai passé l'après-midi chez Anna, à la regarder peindre. Je suis toujours impressionné par la métamorphose subite qui s'opère en elle lorsque, campée telle une femme matador, elle ausculte la toile d'un regard farouche comme pour y arracher le thème de l'œuvre à venir. Au bout d'un moment, toujours immobile, la voilà qui se met à respirer bruyamment et à gémir au point que, si tu fermes les yeux, tu jurerais qu'elle est en train de faire l'amour. Puis c'est l'explosion d'un furieux ballet mené à coups de spatules et de pinceaux dont elle alterne les effets jusqu'à obtenir le résultat qu'elle cherche. Le geste est spontané. Aucun calcul. Juste l'élan de cette transe mystérieuse à laquelle elle prétend se soumettre pour atteindre son art.

Une fois encore, nous avons frôlé les rivages de l'excès. La bouteille de whisky que j'avais apportée n'a même pas duré jusqu'au début de la soirée. Emporté par l'ivresse, je me suis mis à déballer les souvenirs de notre trio parisien. Je lui ai raconté qu'il nous arrivait d'avoir de longues discussions au sujet de l'usage d'un mot. L'adjectif « féérique », par exemple, peut-il être utilisé dans nos poèmes, étant donné qu'il renvoie à des mythologies nordiques étrangères à la culture noire ? Le verbe « rougir », qui indique l'afflux du sang au visage sous le coup d'une émotion forte, peut-il être employé dans le cas d'un individu dont l'épiderme ne saurait engendrer de telles manifestations ? Même le mot « muse » semblait suspect avant que Senghor ne décide de prendre avec vigueur sa défense. Tu n'as guère protesté, toi que l'on sait tout autant attaché que lui à la veine hellénique.

Je lui ai aussi décrit nos petites mises en scène, dont notre préférée consistait à entrer en groupe dans une pâtisserie pour commander des têtes-de-nègres en arborant des airs menaçants. Raconté nos périples à travers le quartier Saint-Michel, et ce fameux dimanche où Senghor, après quelques verres de trop, était monté sur une chaise à la terrasse d'un café pour haranguer la foule au sujet des valeurs culturelles de l'Afrique et des trésors pillés au Sénégal par la France coloniale. Nous faillîmes bien finir au poste. Je lui ai même parlé de la fois où, mis au défi de te rendre à Louis-le-Grand avec ta veste enfilée à l'envers, tu l'avais fait en expliquant à ceux qui t'interrogeaient que l'âme nègre était la face réversible de leurs propres identités. Et je me rappelle encore l'ébahissement de Senghor, dont tu avais été le bizuth lors de ta première année, manifestement dépassé par son élève.

C'est ce jour-là, peut-être, que tu t'es définitivement imposé comme le chef de notre bande, toi dont l'audace froide et calculée effaçait les airs timorés que nous te connaissions en d'autres circonstances. Ou bien ce jour où, nous voyant distribuer nos exemplaires de la revue à la ronde, Sartre nous interpella depuis la terrasse de la Rotonde pour nous proposer de venir boire un café avec lui, une invitation qui n'était qu'un prétexte, nous le découvrîmes bien vite, pour lancer une attaque en règle contre l'extrémisme de nos positions.

— Votre racisme antiraciste est peut-être nécessaire, nous dit-il, mais il vous enferme parfois dans un esprit sectaire fort éloigné de vos prétentions à l'humanisme.

Je n'oublierai jamais ta réaction, et la manière dont tu t'enflammas tout à coup pour lui répondre :

— De quel droit me parleriez-vous d'humanisme, vous dont toute l'œuvre est fondée sur le parti pris de la suprématie culturelle de l'Occident ? Saviez-vous qu'au quatorzième siècle des villes comme Gao et

Tombouctou possédaient des bibliothèques de centaines de milliers d'ouvrages alors que l'Europe en était encore au Moyen Âge ?

Il ouvrait des yeux ronds de chouette derrière le verre de ses lunettes pendant que, dressé devant lui telle une figure de proue, tu lui débitais le solde des dettes de l'Europe envers l'Afrique.

J'étais un véritable moulin à paroles, incapable de retenir ce flot d'images qui remontaient à la surface, dont la longue liste déroule l'essentiel de notre amitié. Anna m'écoutait, silencieuse, sans jamais m'interrompre. Puis j'ai vu peu à peu perler les larmes au coin de ses paupières, et j'ai soudain compris que je ne m'étais embarqué dans ces confidences bavardes que pour masquer l'angoisse que je sentais de jour en jour grandir entre nous.

— Viens avec moi à Paris, Anna.

Voilà ce que je lui ai tout à coup proposé, en espérant qu'elle dirait oui. Mais, l'instant d'après, je l'ai vue se lever pour aller chercher ma veste, qu'elle m'a tendue en détournant les yeux.

— Il vaut mieux que tu partes, maintenant. On se verra demain.

J'ai erré dans Harlem comme un clochard. Lessivé. Broyé par la machine de mes propres émotions. J'ai plusieurs fois tenté de vomir dans le caniveau, mais je n'y suis pas arrivé. Je me sentais fiévreux, fébrile, et la buée des larmes me troublait la vue.

Je suis entré dans un bar où, campé sur une chaise dans la lumière d'un spot, un grand-père édenté égrenait les notes d'un blues sur une guitare désaccordée. J'ai bu du rhum de Cuba jusqu'à plus soif, et j'ai même offert une tournée générale avec les derniers billets qui me restaient en poche. Ensuite, j'ai traîné près du comptoir en m'exhibant comme une cible. Des idées suicidaires me hantaient. Quand je suis ressorti dans la rue, j'espérais que quelqu'un allait me suivre et m'agresser. Mais rien de tel ne s'est produit, et je suis rentré déçu à l'hôtel, sans savoir comment j'avais pu retrouver mon chemin.

Pour l'un de mes derniers soirs à Harlem, j'ai voulu m'imposer le défi de franchir le seuil du Cotton Club. Anna m'accompagnait en guise de renfort, mais je savais la cause perdue d'avance. « C'est un Français de Paris ! » a-t-elle insisté en suppliant le matamore en uniforme galonné planté devant la porte. Mais l'autre, après m'avoir rembarré d'un « *No admittance for Black people, mister !* », ne s'est plus soucié de nous adresser le moindre regard. À ses yeux, nous n'existions plus, devenus invisibles par la seule force de son mépris. Mais le pire, c'était, tiens-toi bien, de recevoir pareille gifle de la part d'un Nègre bon teint, tout droit sorti des champs de coton de la Louisiane ou du Mississippi !

Sur le moment, j'ai senti monter en moi une telle colère, mon frère, que j'aurais voulu tuer cet imbécile d'un seul coup de poing. J'étais enragé, te dis-je ! Je me sentais nié en tant qu'homme avec une violence que je n'avais jamais connue. J'aurais pu tout aussi bien tomber à genoux, là, sur le trottoir, et supplier les dieux de me réveiller de cet impensable cauchemar.

— « *No Niggers !* », voilà ce qu'il se serait contenté de dire, si nous n'avions pas été en tenue de soirée, a soupiré Anna en s'accrochant à mon bras.

Et c'est sans doute à cette main refermée autour de mes muscles comme une laisse que je dois de ne pas avoir commis quelque bêtise irréparable. Nous avons finalement pris le parti d'en rire. Mais je tremblais d'indignation.

Nous nous sommes rabattus sur le Rose Bud, au coin de la 112^e Rue. La boîte était bondée. Un saxophoniste inconnu dirigeait l'orchestre à grand renfort de gesticulations clownesques, un large sourire accroché à ses lèvres comme une pancarte de réclame destinée à vendre une marque de dentifrice. Bon sang, il n'y a rien que je déteste autant que cette manie de la plupart des musiciens de Harlem de vouloir afficher des mines rigolardes pendant leurs concerts. Qui cherchent-ils à rassurer ? L'industrie blanche du monde des disques dont ils rêvent, mais dont seuls des génies comme Ellington ont, à ce jour, réussi à franchir les portes ? Croient-ils avoir ainsi plus de chance de débarquer à la radio dans le salon des familles de la classe moyenne ? Allez, rigole, sale Noir, pour que les gosses ne se mettent pas à paniquer et que les femmes ne se sentent pas mal à l'aise rien que d'imaginer ta gueule de sauvage au milieu des assiettes de leur dîner !

Ah, pas de ça chez nous ! Au Bal Nègre, Stellio ne fait pas le pitre comme pour s'excuser d'être noir ! Notre musique, elle est à prendre ou à laisser, et c'est sans le moindre effort de notre part qu'elle a déclenché un tel engouement à Paris. La France, ce pays conquérant, s'est abandonnée aux langueurs coloniales. Ils sont revenus de chez nous intoxiqués par la beauté de nos femmes créoles, ces colons qui cherchent, à présent, en écoutant nos musiciens et en fréquentant nos salles de bal à Paris, à apaiser cette nostalgie qui les hante.

Mais, dans cette Amérique d'où a pourtant surgi la révolution de toutes les musiques modernes, les Blancs ne veulent rien savoir de ces tempos chaloupés. L'Église les interdit. Attention, péché. Alors, souris, le Nègre, pour montrer que tu es civilisé et que toutes les horreurs dont on t'accuse, ce n'est que mensonge. Tu es propre. Tu prends une douche chaque matin. Tu te parfumes à l'eau de toilette. Non, tu n'as pas le regard torve des séducteurs de jeunes filles vierges et de femmes mariées. D'ailleurs, ta bite n'est pas aussi longue qu'on le prétend même si, à te regarder gesticuler, on

dirait que tu as plus l'air d'un singe que d'un homme véritable avec l'étiquette « marque déposée ».

Ah, oui, j'étais agacé par le comportement du chef d'orchestre, mais la musique était entraînante et j'ai fini par me laisser aller. Anna est une bonne danseuse, aussi experte que l'était Éliisa dans l'art d'improviser des pas et de rouler des hanches. Nous avons festoyé sans plus nous soucier de rien. Elle riait à gorge déployée de mes traits d'esprit, m'enlaçait sans la moindre pudeur aux yeux de tous, buvait avec moi verre sur verre et me parlait de venir planter son chevalet dans une salle comme celle-là pour tenter de capturer l'énergie des danseurs. À mon tour, je lui ai confié que l'un de mes rêves les plus chers eût consisté à réunir dans un studio d'enregistrement des musiciens de jazz et un groupe de tambours de mon pays natal. « Encore un de tes projets délirants ! » m'a lancé Senghor la fois où je lui en ai parlé. Mais je sais bien, moi, ce qu'il y a d'authentiquement « jazz » dans les tambours de la Guyane tout comme dans ceux de la Martinique, de la Guadeloupe ou de La Réunion ! Nous sommes de la même famille, et notre « *Sugar cane blues* » n'a rien à envier en matière d'authenticité à leur « *Cotton blues* ». D'ailleurs, Paulette elle-même partage cet avis. Nous devons réintégrer toutes nos musiques traditionnelles dans le champ de la Négritude.

Nous sommes finalement restés dans ce club jusqu'à l'heure de la fermeture. Puis nous avons levé l'ancre pour rentrer chez elle. Dehors, l'aube perçait à peine dans un ciel de grisaille, mais Harlem se réveillait déjà. Des balayeurs s'activaient sur les trottoirs. Des camions-poubelles sillonnaient les rues. Les charrettes des laitiers s'éparpillaient dans Sugar Hill. Nous marchions comme des somnambules, insouciants du regard des passants qui nous voyaient enlacés.

— Alors, il paraît que tu t'es fait rembarquer du Cotton Club ? s'est exclamé Locke en m'apercevant dans la rue. Quel besoin avais-tu d'aller t'aventurer dans cette galère ?

— Qui t'en a parlé ?

— Anna est l'une de mes meilleures amies, tu sais.

— C'est vrai... Ils m'ont interdit l'entrée de leur sale bicoque !

— Comme tu y vas ! Une bicoque, le Cotton Club ?

Ses yeux pétillaient d'une ironie insupportable.

— Oseras-tu les défendre ?

— Non, mais je m'amuse toujours de la naïveté de ceux qui croient qu'il suffira de quelques livres ou de quelques poèmes pour que les choses changent.

— Tu n'es pas si éloigné de Du Bois, on dirait ?

— Détrompe-toi. J'hésite toujours entre la constitution d'une élite et celle d'une armée pour leur répondre !

Je savais qu'il bluffait.

— Tu n'y crois pas toi-même !

— Tu as raison, a-t-il admis avec un sourire en coin. Je suis un pacifiste... mais dans toute paix, avoue qu'il y a une sacrée différence entre le point de vue du loup et celui de l'agneau.

— Bien répondu... D'où vient la tirade ? Ésope ? Virgile ?

— Qu'importe, mon jeune ami ! Qu'importe ! En tout cas, nous espérons tous que ton séjour à Harlem aura été à la mesure de tes attentes !

Dis à tes compagnons que nous nous rangeons résolument de votre côté, et que nos dissensions ne sont que le signe du respect des règles démocratiques. Dis-leur aussi que, lors de ce grand colloque, nous viendrons en alliés et que nous serons honorés d'y participer.

Il m'a serré la main comme s'il était persuadé qu'il ne me reverrait pas avant mon départ, puis il a tourné les talons et s'est éloigné sans plus se soucier de ma personne. Quelques centaines de mètres plus loin, je l'ai vu grimper dans un taxi qui a disparu dans la circulation.

J'avais promis à Anna de la retrouver à la lecture que donnait l'un de ses amis poètes dans une librairie du quartier, et je suis parti la rejoindre.

Lorsque je suis arrivé là-bas, il y avait foule, et le dénommé Saul entamait la séance. Il avait l'air plutôt doué, l'animal. Mais je ne comprenais qu'à moitié son texte saturé d'expressions argotiques de Harlem.

— Saul et ses amis rejettent l'idée d'une poésie élitiste ! m'a répondu Anna alors que je lui avouais ma perplexité. Un poème, selon eux, doit pouvoir être compris aussi bien par un intellectuel que par un ouvrier, sinon il ne sert à rien. Et cela s'entend dans le choix des mots de son vocabulaire.

— Frustration sociale ? Désir de revanche ?

— Pas du tout ! Son père est un riche homme d'affaires, et il est étudiant en droit et en littérature à Harvard !

J'en suis resté muet de surprise. Plus tard, comme tu le pressens, je n'ai pu m'empêcher de m'interroger sur nos propres objectifs. Quel genre de poésie devrions-nous présenter à la face du monde pour témoigner de la Négritude ? La bonne stratégie consiste-t-elle à privilégier l'expression d'une langue classique dont nous possédons tous les arcanes, alors que nous savons que nos effets de style demeureront impénétrables aux yeux de la plupart des gens de notre communauté ? Le peuple des sans-parole. Le peuple des sans-voix.

La réponse, tu me l'accorderas, ne semble pas si évidente.

D'ailleurs, c'est à se demander si, après tout, ce n'est pas au concept même de « littérature nègre » que nous devrions nous attaquer. Car avoue que la démarche consistant à vouloir poser par écrit les fondations d'une culture issue du monde de l'oralité porte en elle-même sa propre contradiction. Je m'en suis notamment aperçu lors de cette mission en Guyane que m'a confiée, l'année dernière, l'Institut d'ethnologie. Mon travail d'approche m'ayant conduit à vouloir retranscrire les contes créoles de nos grands-mères, j'ai vite découvert que, ce faisant, je perdais l'une des qualités essentielles de mon sujet – sa souplesse, son élasticité – pour l'enfermer dans un cadre forcément réducteur et froid d'où l'intention première semblait avoir disparu. Les contes ne se lisent pas. Ils s'écoutent. Et leur force vient aussi du rituel mis en place pour ce temps de rassemblement autour de la parole, qu'il s'agisse de saluer l'âme d'un défunt ou de remettre à un enfant les clés du royaume du monde. Hors de ce territoire instauré par tout conteur qui se respecte, la parole n'est plus. En ce sens, toute entreprise littéraire pourrait être perçue comme une tentative de « casernement » de nos forces imaginaires, une mise en conserve ou en congélation dont l'encre et le stylo seraient les instruments.

Vu sous cet angle, je ne connais rien de plus artificiel au monde que l'art du roman. Et je ne suis pas loin de croire que, dans ce contexte, même la poésie écrite est déjà suspecte de travestissement.

Sache, en tout cas, que j'ai inventé pour mon usage personnel un dictionnaire du silence. J'y raye chaque mot dont la laideur m'offense ou dont la complexité inutile ne saurait que desservir mon propos. Car il m'importe que soit entendue la parole que j'essaie de transmettre, entendue par toutes les oreilles, qu'elles soient ou non passées par le licol de l'université et des tournures académiques du langage. La poésie est pour moi le fil invisible et ténu dont la trace ne doit point apparaître sous l'ourlet du verbe. Pas d'effets de style. Pas de démonstration savante. Pas de

renversement de l'ordre grammatical. Mais une tournure simple, et un outil qui ne l'est pas moins.

Ainsi, j'espère arriver, d'ici à quelques années, à un vocabulaire qui ne dépasserait guère plus d'un millier de mots. C'est tout l'inverse, tu en conviendras, de ce que voudraient nous apprendre la plupart de nos maîtres d'université. Cet étalage obscène de formules hermétiques à quiconque n'aurait pas les diplômes requis pour les entendre. Comme si n'avaient droit aux richesses de la culture que les seuls étudiants de la Sorbonne.

Ton verbe est la seule exception que j'admets à ce principe incontournable. Car elle est là, ta folie, Césaire. Dans cette soif si dévorante d'un langage capable d'exprimer tes angoisses qu'elle t'a rendu indépassable dans l'art de trouver le mot juste, tel un lapidaire obsédé par la lumière des gemmes passées entre ses mains. Même les plus rares d'entre eux semblent polis par ta maîtrise. Au point que l'on s'étonne, lorsque tu les inventes, de ne pas avoir pensé à inscrire plus tôt le mot « verrition » dans son propre vocabulaire, comme ce néologisme qui résume si bien l'instant de notre révolte : « inattendument ».

Oui, je le sens, ce soir, plus que jamais, je bouillonne de vertiges et d'idées qui ne peuvent qu'être jugées folles ou iconoclastes. M'écouterais-je que je m'habillerais sur-le-champ pour aller dans la rue réciter des poèmes aux passants, ou que j'irais acheter des fleurs pour les offrir à une parfaite inconnue. Sans doute est-ce l'effet de la drogue qui perdure au moment où j'écris ces lignes. Car, ce soir, le serpent liquide et froid de la cocaïne déroule encore ses anneaux dans mes veines. Un caprice. J'ai voulu, avant de quitter Harlem, savoir à quoi ressemblait la dame blanche d'Allen dans sa version la moins addictive. Partager un instant la réponse illusoire qu'offre la drogue à tous ces artistes en souffrance, à tous ces génies en mal d'eux-mêmes, et que l'Amérique condamne à vivre en clandestins dans les cales de Harlem. Billie, me revoilà. Je vole vers toi.

Enfermés dans l'appartement d'Anna, nous avons reniflé toute la nuit cette poudre blanche à l'aide d'une paille, mais je n'ai ressenti, à vrai dire, aucun effet particulier. Vers la fin, seule une légère nervosité s'est emparée de moi. Mais, en dehors des mêmes inconvénients que vous procure un rhume carabiné, je n'ai rien noté d'extravagant au sujet de cette substance chimique dont on persiste en certains lieux parisiens à me vanter les miracles.

Anna ne semblait guère enthousiaste, elle non plus. Peu avant l'aube, nous nous sommes déshabillés pour nous mettre au lit. Nous avons prévu de faire l'amour, mais nous nous sommes aussitôt endormis. Réveil nauséeux. Je suis rentré à mon hôtel aux abords de midi. Je me sentais

bizarrement vide, et mes pensées tournaient en roue libre sans que je puisse les contrôler.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux / les martyrs qui ne témoignent pas / les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards...

Sais-tu que je ne cesse de repenser à ces vers, depuis que tu me les as montrés ? Il me semble qu'il y a là comme l'envolée d'un souffle, le début d'une promesse dont tu ne devrais pas lâcher la corde. Et cela d'autant plus que les circonstances dans lesquelles ils te sont venus sont dignes de l'histoire la plus improbable.

Cette année-là, à Louis-le-Grand, tu ne sais quoi faire de tes vacances d'été. La Martinique est loin, et tu n'as pas les moyens d'y retourner. C'est alors que cet étudiant croate avec lequel tu t'es lié d'amitié te propose d'aller passer un mois chez lui, en Dalmatie. Et te voilà débarquant là-bas et créant l'étonnement chez ces braves gens qui, de toute évidence, n'ont jamais vu le moindre Nègre de leur vie.

Arrivé de nuit par le train, tu ne distingues rien du paysage qui entoure la maison. Mais le lendemain, à ton réveil, tu aperçois, de l'autre côté du lac sur lequel donne ta fenêtre, une petite île entourée de brumes.

— Comment s'appelle cet endroit ?

— Martinska, répond ton ami.

Et toi de t'exclamer :

— Mais c'est le nom de la Martinique ! C'est l'île de Saint-Martin !

On a du mal à croire à pareille anecdote ! Si je ne l'avais pas entendue de ta propre bouche, je me demande si j'y aurais accordé la moindre foi. Mais non. L'histoire est vraie. À l'instant même, le premier vers s'abat comme la foudre, surgi de ton imagination survoltée, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième, et le reste du texte coule comme l'eau d'une source jusqu'à la fin de cette dizaine de pages que tu n'as eu de cesse de retravailler depuis.

Extraordinaire aventure. Quel poète ne souhaiterait pas qu'elle lui advienne ? N'as-tu pas senti alors comme la main d'une muse posée sur ton épaule ? N'as-tu pas tremblé comme la première fois où tu t'es retrouvé nu devant le corps d'une femme ? J'ai connu, moi aussi, de tels moments de grâce. Mais aucun d'entre eux n'aura su me conduire au-delà d'un poème d'une page ou deux. Ce qui t'est arrivé là est d'un autre acabit. Veille avec soin sur ce trésor, mon ami, et n'oublie pas que nous serons là, Senghor et moi, pour t'accompagner pas à pas.

Le drapeau du Surréalisme flotte sur les ruines de l'après-guerre. Freud est leur gourou. Breton, leur bras armé. Profitons de cette envolée, car il est des hommes dans ce pays de France dont l'immense culture ne saurait se départir de générosité d'âme. Qu'importe si l'administration coloniale a racheté nombre d'exemplaires de mon essai sur la Guyane pour les condamner au pilon ! Qu'importe si les partisans de Gobineau continuent de lancer leurs flèches contre nous ! Aragon et Jean-Louis Barrault n'ont-ils pas lu publiquement mes poèmes lors d'une manifestation contre l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de Mussolini ? Desnos n'a-t-il pas tenu à rédiger lui-même la préface de mon recueil *Pigments* ? Sans parler de tous les autres : Sartre, Eluard, Prévert, Leiris, Cocteau, Duras, Moré, et j'en passe puisque tu connais déjà leurs noms. Ils nous aideront, lorsque l'heure sera venue, à déployer nos ailes et à trouver le chemin de notre indépendance.

Alors, qu'attendons-nous ? La route dont parlent tes vers est libre devant nous. Elle nous appelle. Autant la suivre jusqu'au bout de nous-mêmes.

J'ai invité Anna à dîner dans le seul restaurant du quartier réservé aux Noirs à afficher un menu français à la carte. Une cuisine qui, je m'en aperçois, n'a de gastronomique que le nom. Les plats qu'ils proposent ne sont en réalité qu'une interprétation hautement fantaisiste des traditions culinaires de la Métropole, et je vais devoir, en plus, entamer largement ma dernière réserve en dollars afin de régler la note, mais je tenais à lui offrir ce moment en guise d'ultime hommage – une manière d'adoucir la fin annoncée de notre relation.

Elle a mis sa robe noire. Celle que je préfère. Des bretelles en lanière attachées aux épaules. Un bustier qui souligne la finesse de sa taille, et la jupe qui s'évase en corolle scintillante autour de ses jambes, ses jambes si longues qu'elles lui donnent quand elle marche un air de gazelle à l'affût. Une paire d'escarpins assortis dont l'extrémité laisse apparaître un ongle rouge. Seule fantaisie qu'elle s'accorde. Ni maquillage ni fard à lèvres. Elle n'en a d'ailleurs nul besoin, à mes yeux, pour élever sa beauté au rang d'icône. J'ai beau vouloir m'interdire la tentation du cliché, c'est une jeune reine d'Afrique qui se tient devant moi, et dont le regard, lourd et douloureux, me transperce.

Comment puis-je renoncer à elle ? N'est-elle pas l'incarnation de la femme parfaite, de la compagne idéale ? D'autant que je ne sais même plus pourquoi, comme un toutou pressé de regagner la niche de son maître, je me suis persuadé qu'il me fallait rentrer à Paris. Personne ne m'y attend vraiment. Aucune liaison. Je me sens stupide au point que j'en ai les idées

confuses. Incapable de naturel, j'ai l'air d'un empoté, et je bafouille à la recherche des mots qui pourraient convenir en de telles circonstances.

— L'année prochaine, viendras-tu en France, Anna, comme je te le propose ? Tu sais, Paris est merveilleux en été. Je t'emmènerai faire de la barque sur la Marne. Nous rendrons visite à des artistes peintres. J'en connais de nombreux à Montmartre qui, même s'ils n'ont rien à voir avec nos racines noires, te transporteront dans un autre monde ! Et puis, je t'emmènerai danser au Bal Nègre, et je ferai de toi la reine de mes jours et de mes nuits !

— Alors, trinquons à mon voyage ! me dit-elle en levant son verre.

Mais je vois bien que le cœur n'y est pas, et qu'elle s'efforce de faire bonne figure pour ne pas gâcher la soirée. Bourreaux de nous-mêmes qui savons, la tête froide, nous infliger de pareilles tortures. Qui suis-je pour oser la faire souffrir ainsi ?

— J'ai aimé notre histoire, tu sais... m'entends-je bredouiller d'une voix mal assurée.

— Et voilà que tu parles de nous au passé... soupire-t-elle. Tu n'es pas là, ce soir. Je te sens déjà reparti là-bas, auprès de tes amis, et peut-être même auprès d'une autre femme qui pense à toi, et qui t'attend...

Je m'en suis voulu de mes propos imbéciles. Mais que lui dire en pareil instant ? Comment lui faire partager le sentiment que j'éprouve, moi aussi, d'un gâchis, d'un voyage avorté ?

— Je suis désolé. Désolé pour tout...

— Tu es gentil, Frenchie. Mais n'en jette pas plus, la cour est pleine !

En sortant du restaurant, nous sommes allés boire un verre dans un bar sur Lenox Avenue, dont nous sommes ressortis une heure plus tard, inquiets, silencieux. J'espérais sans trop y croire qu'elle allait m'inviter à partager cette dernière nuit avec elle, et que nous irions chercher dans la fièvre habituelle de nos corps de quoi panser nos blessures. Mais elle m'a

répondu qu'elle préférait rentrer seule, et je l'ai vue partir à pas lents vers l'arrêt de bus. Elle avait l'air d'une naufragée à la dérive sur le trottoir.

J'ai passé la soirée d'hier au téléphone à faire mes adieux. Seul Langston, reparti la veille sans prévenir pour la Pennsylvanie, s'est révélé injoignable. J'ai bouclé ma série d'appels avec Anna, que j'ai vainement tenté de convaincre de venir boire un dernier verre en ma compagnie.

Ce matin, j'aurais aussi voulu la voir m'accompagner jusqu'au port, mais je lui sais finalement gré de son refus. À en juger par le nombre de couples en larmes que j'ai aperçus dans la salle d'embarquement, je n'ose imaginer l'épreuve qui nous attendait. Que fait-elle à cette heure ? À cette minute ? Je l'imagine en train de balafre l'une de ses toiles à grands coups de scalpel pour se libérer de sa frustration. Comment pourrais-je lui reprocher de me haïr, désormais ? Je suis, de nous deux, celui qui a failli à nos promesses. Je suis le lâche. L'homme empêché. Pourtant, c'est toute une vie que nous venons de traverser en l'espace de ces quelques semaines, la vie que nous ne pourrions jamais avoir ensemble mais dont nous savons qu'elle aurait pu exister. Anna représente cet autre versant de moi-même que j'espère un jour atteindre et dont elle m'a montré le chemin. Elle a été mon guide, et sa toile que j'emporte avec moi dessinera, jour après jour, la cartographie de mon voyage. Anna, petite Anna. Sois ma sœur, si je ne peux plus être ton amant. Laisse-moi garder de toi l'image d'une étincelle qui s'est allumée dans ma nuit, l'image d'un ange vaudou dont les ailes à jamais se sont refermées sur moi. D'ailleurs, qui parle de partir ? Qui parle de nous séparer, Anna ? Depuis la poupe de ce navire d'où je contemple à présent le paysage de New York qui s'efface au loin, mon esprit part à ta

recherche. Je m'envole pour aller me poser devant l'entrée de ton immeuble. Je grimpe quatre à quatre les marches de l'escalier. Je me rue dans le couloir. Je frappe à ta porte, hors d'haleine mais ravi, et frissonnant d'impatience pendant que j'entends tourner la clé dans la serrure.

Et me voilà, Césaire, vingt ans plus tard, à relire ce journal que je ne t'ai jamais envoyé, et à mesurer ce que le temps a apporté dans un charroi d'algues sur la plage de nos rêves, et ce qu'il en est resté.

Tu es devenu l'homme célèbre que j'avais prédit. Depuis la découverte en Martinique par Breton des vers du Cahier du retour au pays natal, tu n'es pas loin d'être devenu le poète le plus connu du monde. Ton chant s'exporte, voyage comme un pollen libre dans le vent. On le proclame sur les bancs de toutes les universités d'Afrique. On le récite dans toutes les traductions depuis Paris jusqu'à Tokyo. Tu es l'étoile incontournable au firmament du renouveau de l'homme noir. Celui dont chacun se doit, à défaut de l'avoir lu, de posséder des rayonnages entiers de livres dans sa bibliothèque. Quant à ceux qui te lisent, les voilà aussitôt bouleversés par l'éclat de l'astre.

Eh bien, t'estimes-tu satisfait ? Es-tu heureux de penser que la noble tâche que t'assignait le destin s'est enfin accomplie ? Ou bien, portes-tu encore, secrètement planté dans ta chair, le dard d'une soif inassouvie, d'une quête irrésolue, d'une ville non conquise ? Ne me mens pas. Je le verrais sur ton visage, et tu le sais. Nous ne pouvons rien nous cacher, l'un et l'autre, dans nos moments de face-à-face. Et c'est bien à l'un de ces rendez-vous que je te convie. Car, si je ne le fais point, qui le fera pour toi ? Qui osera devant toi se camper, le flambeau du verbe à la main, quitte à devoir te jeter à bas de ton piédestal pour te faire entendre la voix de la folie, cette voix qui jamais n'aurait dû s'éteindre en toi, et dont l'absence,

assurément, te mine comme un poison lentement versé dans tes veines et qui t'arrache peu à peu à l'essentiel du monde ?

Pourquoi ne t'ai-je jamais donné à lire mes pages ? Parce que dès le lendemain de mon retour à Paris, je me suis dépêché d'écrire à Wilkins et à tous ceux que j'avais sollicités en notre nom pour leur expliquer que le projet avait été annulé. J'ai brodé sur l'hostilité des autorités françaises et les réticences de la Sorbonne à l'idée de nous accueillir.

Pourquoi vous ai-je ainsi trahis ? Parce que j'ai eu peur que nous n'abandonnions la France que pour tomber, cette fois, sous la coupe de leurs poètes, de leurs romanciers et de cette puissance affichée qui nous aurait balayés. Nous n'étions pas prêts à cette rencontre de titans. J'ai donc jugé préférable d'attendre que nous ayons grandi, que nous soyons plus forts, et que nos œuvres atteignent leur plein éclat avant que nous nous présentions devant eux.

Discours de lâche, diras-tu ? Pas si tu t'étais trouvé avec moi dans cette ville, à contempler le spectacle de cette Amérique en plein essor. Oui, nous n'étions que des enfants devant eux, des pousses tendres et vertes qui demandaient encore la promesse de quelques printemps avant d'offrir ce qu'elles avaient à donner.

Aujourd'hui, la chose est acquise. Nous existons, et notre parole est entendue. Pourtant, la tâche est loin d'être achevée. Tant de rêves nous restent à accomplir que je n'ai de cesse de me répéter la même devise. Travaille encore. Travaillons. Continuons d'avancer sur l'étroite passerelle de notre exigence. Dansons toutes les nuits de pleine lune dans la savane des dieux. Et buvons et pissons sur un monde qui s'achève, dont notre renaissance sera le gage d'oubli.

Harlem Shuffle

BARBARES

*Barbares tels qu'en nous-mêmes
Sculpteurs d'écumes et de silex
Desperados de l'Atlantide
Pilleurs d'épaves et de tombeaux
Faces d'étrangers
Gueules de Nègres
Barbares tels qu'en nous-mêmes
Souverains de nos propres royaumes
Du Congo à l'Abyssinie
Du Sénégal jusqu'aux déserts lointains de la Mauritanie*

*Tels qu'en nous-mêmes barbares
Illettrés mais experts
Dans l'art de la distillation du sang
Dans les éprouvettes de l'histoire
Experts en meurtres
En viols et trahisons*

*Barbares tels qu'on nous fit
Barbares tels qu'on nous vit
Nous qui débarquions
Enchaînés
Et fourbus
Du Congo*

De l'Abyssinie

Du Sénégal

Et des déserts lointains de la Mauritanie

SUR LENOX AVENUE

*Sur Lenox Avenue
Un pauvre diable mal embouché
Traînant sa carcasse comme une haridelle
Me regardait avec envie
Comme si j'avais été
Plus noble ou plus riche que lui
Cinquante cents réclamait-il
En tendant vers moi sa main aux doigts
Décharnés de misère
J'ai fouillé dans mes poches
Ému par la requête
Imaginant cet homme
Accablé par la faim
Et mesurant le poids
De son âme ancienne
Cinquante cents – ai-je songé
Est-ce le prix auquel se négocie
Notre dignité ?*

OÙ IRAIS-JE

*Né d'un peuple sans visage sans écho et sans voix
Où irais-je moi dont même la poussière ne garde aucune trace
Et dont les rires rebelles s'accrochent au vent comme aux branches d'un
arbre sec ?*

Où irais-je

*Né d'un peuple fait de brindilles assemblées
Dans la cheminée froide et tapissée des cendres
De leurs conquêtes inabouties ?*

Où irais-je pour entendre une femme

Prononcer mon nom ?

Où irais-je pour que la main d'un homme

Se tende et s'affermisse au contact de la mienne

Moi qui n'ai d'autres victoires à offrir

Que le cinglant vertige de mes aurores

Gagnées au prix du sang ?

Où irais-je

Si tu n'es pas avec moi ?

COMPLAINTE COLONIALE

Au vu

Et au su de tout le monde

La honte sur mon visage

Condamné à l'opprobre

Au vu

Et au su de tout le monde

La meurtrissure enracinée

Dans les profondeurs

Où je m'oublie

Au vu

Et au su de tout le monde

La grande déroute nègre

Sur des terres en naufrage

Où même l'ombre se masque

De peur d'être violée

Au vu

Et au su de tout le monde

La canopée de mes instincts

Répandue sur l'envers du ciel

Et qui fait de moi

Le Horla

Interdit de partage

À la table des gens

VOL DE CYGNE

*Vol de cygne
Traversant la mêlée
Ton regard m'attendait
Au cadran de l'horloge
Qui dicte aux amants
Nus
Leur tension immobile*

HARLEM STRIDE

Harlem stride

Harlem ride

Jingle bells dream

Je suis noir

Je suis beau

Et je l'affirme

Je laisse à ton piano le soin de délivrer la rime

Le blues est notre alcool – le lent voyage de nos déprimés

Harlem stride

Harlem ride

Jingle bells dream

Je suis noir

Je suis beau

Et je l'affirme

J'allume une cigarette pour célébrer le chant du mime

Le blues est mon silence – le tombeau noir de mes abîmes

Harlem stride

Harlem ride

Jingle bells dream

Je suis noir

Je suis beau

Et je l'affirme

Excusez camarade

L'immodestie de mes parades

Mais je n'ai plus le goût

De me voûter sous vos arcades

Ni de voir partir en fumée

Mes souvenirs de cavalcades

Du temps où j'étais nu

Roi du Congo ou des Cyclades

Et où transparaisait

Sous le voile de mes femmes

Chaque matin au réveil

Un sourire qui disait :

Tu es noir

Tu es beau

Et je l'affirme

ASTRINGENTE

Pour Anna Bridgetown

*Mes nuits avec Anna
Vertiges ensoleillés
Anna jetée sans bruit sur la terre de mes ombres
Anna surgie d'elle-même
Vipère lente
Scolopendre
Constellation de rires et de caresses
Buisson de lèvres à boire
De festins inondés
Est-ce que tu m'aimes
Oui dis-je
Même si je sais d'avance
Que l'amour est sorcier
Qui s'échappe en un rire
Un tour de cabaret
Et qui dresse ses chevaux
À s'enfuir en silence
Lorsque l'aube se réveille
Pour vous laisser sans voix
Accablé mais repu
Survivant d'une apocalypse*

*De longue date annoncée
Car rien ne dure vraiment
Anna qui nous suffise
L'amour est hirondelle
Pas un galet de mise
Pour trouver sans souffrir
La porte de son église
Il faut savoir le vivre
Sans l'avoir vécu*

J' AI ATTENDU LA NUIT

*Où va la lune lorsqu' elle s' enfuit devant les sagaies du soleil ?
Où va le temps lorsqu' il s' enfuit emporté par la marée du sang ?
Où va le sang lui-même ?*

Je ne sais pas

Je doute de tout

Même de mon nom

*J' ai attendu la nuit sous les banyans du ciel
Mais ne s' est présenté qu' un voyageur inquiet
Qui cherchait la taverne où seuls les fous vont boire*

*J' ai attendu la nuit sous les banyans du ciel
Mais ne s' est avancée qu' une amante rebelle
Qui cherchait la chapelle du verbe et du ciboire*

*Cinglez tempêtes de sable les basanes du grand large
Faites du désert une peau de cobalt polie par le tanneur de mon village*

Faites de moi

Ce que je ne suis pas

Faites de moi

Ce que je suis

PARDI

*Pardi qu'ils m'en ont raconté des histoires
Auxquelles je ne croyais pas
Mais dont ils disaient pourtant
Qu'elles parlaient de moi*

*Pardi qu'ils m'en ont débité des âneries
Sur le cours du Mékong ou sur le Stromboli
Mais jamais quand je le demandais
Sur Cayenne ou sur le Maroni*

*Pardi qu'ils m'en ont volé des mots
Enlevés de ma bouche
À l'heure de mes envies
Comme les mains d'un aveugle détournées de l'outil*

*Pardi qu'ils ont tenté de faire
De moi leur asservi
Le Nègre colonial dans toute son esbauderie
Brisé par leurs silences à la frontière d'un cri*

CHARGÉ D'OBSCURS

Chargé d'obscur
En tous lieux je demeure
Auréolé des nuages sombres de ma vie
Noir dis-tu
Mais cela n'est point une couleur
L'obsidienne est celle que je revendique
Car l'obsession est mienne
D'un demain qui dérange
Et bruisse de nos rires
Voilà pourquoi je prie debout
Et n'incline point la tête
Devant leurs calices et leurs autels
Je suis l'envers de ce qu'ils croient
Et il est midi à ma montre
Quand leurs pendules sonnent minuit
Qu'ils s'avisent de me pendre aux branches d'un chêne
Et je reviendrai d'entre les morts
Pour aller cracher sur leurs tombes

RETOUR DE FLAMME

*Trahis par l'enfance, nous fuyons les rivages
désolés de nos peurs
cinglons toutes voiles dehors
vers ce grand large qui nous aspire et nous entraîne
comme pour mieux découvrir à l'âge de vieillesse
que rien d'autre n'est arrivé que cette traversée
immobile dans les sargasses du temps
cette dérive en spirale où se cachait la mort parmi ses mille visages
et où la vie dansait sa folle gigue au sommet du grand mât*

J'AI TRAVERSÉ LA VALLÉE BLEUE DES
SONGES

*J'ai traversé la vallée bleue des songes
À l'affût de tes moindres silences*

*J'ai traversé la vallée bleue des songes
Aux aguets des parfums de tes bras*

*J'ai traversé la vallée bleue des songes
Dans l'espoir de me perdre en toi*

*À présent je me dresse
Surgi de la poussière
Ombre parmi les pierres
Guerrier sans armes
D'une escouade immobile
Ma corolle d'écailles
Déployée dans la nuit
Tendu vers l'élan de
Nos accomplissements*



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2016.

DU MÊME AUTEUR

Chez d'autres éditeurs

MARTINIQUE DES CENDRES, Olivier Orban, 1978
LE SANG DU ROUCOU, JC Lattès, 1982
LA MONTAGNE D'ÉBÈNE, JC Lattès, 1983
LES TAMBOURS DE GAO, JC Lattès, 1985
NO MAN'S LAND, JC Lattès, 1986
LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES, JC Lattès, 1991
LE DERNIER DES ALOUKOUS, Phébus, 1996
BÔ, Phébus, 1998
BIGUINE BLUES, Phébus, 1999
LA ROBE ROUGE, Phébus, 2000
EN EAUX TROUBLES, Phébus, 2002
CŒUR D'ÉBÈNE, Phébus, 2004
UN AMOUR À SAANBAD, Le Serpent à Plumes, 2005
L'ENSAUVAGÉ, Ramsay, 2007

ROLAND BRIVAL

Nègre de personne

Sur le pont d'un paquebot en route vers l'Amérique, un jeune homme, accoudé au bastingage, contemple l'horizon. Il s'appelle Léon-Gontran Damas, il vient de publier à Paris son premier recueil, *Pigments*, préfacé par Robert Desnos, et il est, avec Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, l'un des fondateurs du mouvement de la Négritude. Ce voyage, il l'a décidé sur un coup de tête, et le prétexte en est tout trouvé : aller à la rencontre des intellectuels noirs américains de la « Harlem Renaissance ». Mais il est loin de se douter que ce rendez-vous qu'il s'est lui-même fixé avec l'histoire bouleversera sa vie de fond en comble et l'obligera, à travers les pages du journal de voyage qu'il destine à ses deux compagnons, à revoir ses propres convictions d'une manière radicale. Loin aussi d'imaginer qu'une jeune femme rebelle et passionnée va bientôt entrer dans sa vie, et qu'elle est de celles qui savent pousser leurs amants dans leurs derniers retranchements.

Roland Brival, né en Martinique, a longtemps vécu à Londres et à New York avant de s'installer à Paris. Il est écrivain mais aussi musicien et peintre. Il a publié une quinzaine de romans chez différents éditeurs.

Cette édition électronique du livre
Nègre de personne de Roland Brival
a été réalisée le 27 janvier 2016
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070149803 - Numéro d'édition : 287721).

Code sodis : N75450 - ISBN : 9782072623967.

Numéro d'édition : 287722.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Exergue

New York. Enfin. Et, sous...

New York. J'y suis, mes...

Élisa et Anton sont loin...

Jusqu'à l'âge de six ans,...

Harlem m'enfièvre. Harlem est un...

Il en va de certains...

Que ne donnerais-je, mes frères,...

J'ai passé la semaine à...

Cette nuit, j'ai rêvé de...

Ce matin, je suis entré...

Jour après jour, j'apprends à...

J'avais tout d'abord pensé vous...

Je ne t'ai jamais parlé,...

Cet après-midi, je suis allé...

L'Apollo Theater est sans doute...

Anna et moi, nous nous...

Aujourd'hui, j'ai passé l'après-midi chez...

J'avais hâte, comme tu le...

Bienvenue au Harlem Palace, un...

Et me voilà, Césaire, livré...

Anna ne me quitte plus....

Élisa et Anton m'ont invité...

Je n'avais jamais entendu parler...

Dimanche. Passé rendre visite à...

Anna et moi, nous avons...

Aujourd'hui, poussé par la curiosité,...

Anna est furieuse. Mon portrait...

Hier, il était midi quand...

Après l'épisode de cette nuit,...

La fille était superbe. Une...

L'été s'embrase. Certains jours, à...

— D'après Alain, tu ferais...

J'ai croisé Anton dans la...

Aujourd'hui, j'ai dormi d'une traite...

Cette nuit, j'ai prié. Moi...

Ce soir, Zora Hurston m'a...

Les premiers jours de cette...

Vêtue d'une robe légère et...

Bien sûr, de mon histoire...

Bruits de bottes en Allemagne....

Les rumeurs alarmistes en provenance...

Les parents d'Anna vivent à...

Cette nuit, impossible de fermer...

Vous recevrez bientôt, mes frères,...

Wilkins m'a téléphoné, ce matin,...

— Petite, ma mère m'emmenait...

Resté deux jours de suite...

Harlem. J'en veux encore. Il...

Ce matin, réveillé par les...

Aujourd'hui, je regardais un homme...

— Désolée pour l'autre soir,...

Cette nuit me sont revenus...

Samuel, mon vieux copain de...

L'autre soir, emporté par le...

Je croyais en avoir fini...

J'ai passé l'après-midi chez Anna,...

Pour l'un de mes derniers...

— Alors, il paraît que...

Oui, je le sens, ce...

Au bout du petit matin,...

J'ai invité Anna à dîner...

J'ai passé la soirée d'hier...

Et me voilà, Césaire, vingt...

Harlem Shuffle

BARBARES

SUR LENOX AVENUE

OÙ IRAIS-JE

COMPLAINTÉ COLONIALE

VOL DE CYGNE

HARLEM STRIDE

ASTRINGENTE

J'AI ATTENDU LA NUIT

PARDI

CHARGÉ D'OBSCURS

RETOUR DE FLAMME

J'AI TRAVERSÉ LA VALLÉE BLEUE DES SONGES

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achévé de numériser